

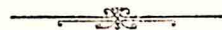


En Pais  
de la Lengo d'Oc



F. de la Tombelle

En País de la Lengo d'Oc



## EN PAÏS DE LA LENGO D'OC

---

### PRÉLUDE

---

C'est un récit de randonnée,  
Que ma plume, coureuse, a dû, pour cette année,  
Ecrire ici ;

Si, pourtant, elle s'y fourvoie,  
Qu'importe si quelqu'une, y trouvant de la joie,  
M'en dit merci !

Mais l'entreprise est difficile,  
Car on m'a demandé, d'une écriture habile,  
De tout oser ;

Et je n'ai loisir ni jactance,  
Lorsqu'un mot se défend, de terminer la stance  
Par un baiser !

Combien de fois, quand je l'implore,  
Plus subtile que l'air, la rime s'évapore,  
Me laissant là !

Puis après, coquette quand même,  
Elle revient à moi, qui lui dis, car je l'aime :  
Te revoilà !

D'où que tu viennes, ma chère âme,  
A mon foyer désert qui brûla de ta flamme,  
Reviens t'asseoir !

Je te pardonne, ô mon amie,  
Mais au moins reste là, dans mes bras endormie,  
Pour tout ce soir.

Ce sont des fous, diront les sages,  
Qui ne peuvent comprendre à quel point nos mirages  
Sont séduisants.

Ce sont des sages, diront d'autres,  
Car leurs plaisirs d'un jour sont plus sûrs que les nôtres,  
Et moins cuisants !

Mais voilà bien, pour une rime,  
Un verbiage vain qui, sans objet, opprime  
Notre lecteur.

En bon auteur,  
Je reprends du début, la strophe retournée,  
C'est un récit de randonnée !.....

---

*Je n'ai jamais vu Carcassonne !...*

disait, avec mélancolie, le paysan de Gustave Nadaud, dans une  
complainte célèbre. Et le doux poète d'ajouter, lorsqu'il fredonnait lui-  
même sa chanson, avec quel charme et quel esprit :

*Qui n'a pas eu son Carcassonne !...*

Le sien avait été de posséder une maison à volets verts ! mais,  
contrairement à sa chanson, il l'eut, car à Marzac, près de son intime  
ami, le comte de Fleurieu, il se fit, sur le tard, bâtir une bicoque  
d'opéra-comique. qu'il baptisa du nom de la cité de Philippe-le-Hardi !  
Eh bien, nous aussi, à l'Automobile-Club Périgourdin, nous avions  
notre Carcassonne. C'était de finir par le voir ! Et nous l'avons vu, et  
combien d'autres choses avec ! Nous avons suivi le Lot, l'Aveyron, le  
Tarn, l'Aude, l'Ariège et la Garonne, sans compter leurs multiples  
affluents. Nous avons foulé, raclé plutôt, le sol des plaines basses, et  
cette année encore neigeuses en juillet. Nous avons successivement  
éparpillé en volutes de poussière celui des plateaux des Pyrénées,  
fait des kilomètres et de l'histoire, des records et de l'archéologie,  
du tourisme et de l'art. Ce fut, partout où l'A. C. P. fit entendre  
ses cornes, ses sifflets et ses sirènes, la surprise et l'admiration, le mot  
n'est pas trop fort, exprimées par les habitants, les délégués, les  
municipaux et les alcades, devant ce programme d'excursion si  
bien compris et exécuté, où huit jours de promenade furent autre  
chose que de l'essence inutilement explosée sur la route, où le temps  
fut passé par le Club à s'instruire en se distrayant, au lieu, après avoir  
usé des pneus, de continuer à user des tapis-verts !  
Mais c'est, pour le moment, assez d'apologie ! Au cours de cette

narration, nous aurons plus d'une fois l'occasion d'exalter du Président  
l'autorité vivifiante, de Buffeteau la comptabilité sereine, de Didon  
l'intendance agile et experte ; donc, sans autre préambule, entrons au  
cœur de notre sujet et reportons-nous au dimanche 27 juillet, à midi,  
dans la cour de l'Hôtel de l'Europe à Cahors. Ce n'est pas de cet endroit  
que partit l'excursion officielle, mais c'est là qu'elle organisa son ordre  
de route. Presque tout le monde était présent et un excellent menu,  
non encore imprimé sur les cartes vert-jaune aux petites automobiles  
gravitantes, réconforta les voyageurs venus tous d'assez loin.

On n'eut garde d'oublier de faire à ceux qui venaient pour la  
première fois dans cette ville, les honneurs de la cathédrale, de la  
Tour Jean XXII, des barbicanes, des remparts et de l'arc de triomphe  
romains, de la fontaine des Chartreux et du superbe pont de Valentré,  
sans omettre la légende du diable sculpté qui a la main prise entre  
deux quartiers au sommet de la seconde tour.

Puis chacun s'installa et chaque voiture partit isolément, se dirigeant  
vers Villefranche, en remontant le cours du Lot jusqu'à Cajarc.

Successivement on admira les sites pittoresques de Larroque-des-  
Arcs, la Madeleine, Saint-Ger, Bouzies, petits endroits plantés en  
corniche à chaque boucle des méandres du Lot, et on passa en face  
de Saint-Cirq-la-Popie, village accroché au rocher sous les ruines d'un  
vieux château rappelant les anciens paysages composés, chers aux  
peintres italiens du xviii<sup>e</sup> siècle. Tous les habitants, paraît-il, y sont  
tourneurs et fabriquent les robinets de bois qu'on fiche sur les  
barriques. Les femmes y ont-elles, aussi, la tête tournée, on ne sait !

Un peu plus loin, nous franchissons le tunnel de Conduché et la  
Passe des Anglais où la route, en encorbellement, domine le Lot qui  
baigne la base du rocher.

Encore quelques tunnels, on passe à Larnagol-Saint-Martin, à  
Cènevères et l'on arrive à Cajarc, chef-lieu de canton autrefois  
fortifié, où une belle allée de platanes, occupant les anciens fossés,  
nous donne une ombre secourable, car le soleil a été jusque là  
méridional à l'excès.

Arrêt, quelques voitures rejoignent. Les habitants sont intéressés  
par notre passage. Des limonades joyeusement crépitantes rafraî-  
chissent les gosiers plutôt que les radiateurs, et l'on repart.

A un quart d'heure de là, une belle ruine ; c'est le château de  
Salvagnac, construction du xv<sup>e</sup> siècle vermoulue mais debout, et  
méritant sinon la visite, du moins le cliché. Puis, l'on monte un peu,  
beaucoup, passionnément, et l'on atteint le plateau d'où la vue s'étend  
sur plusieurs départements ; de loin se distinguent même les fumées de  
Decazeville.

Enfin, vers quatre heures, on dévale sur Villefranche, ville en liesse,  
non à cause de nous, mais parce qu'un monument militaire venait d'y  
être inauguré, groupe solennel et voulant être tumultueux, où  
l'on voit des hommes de bronze épauler leurs chassepots dans une  
posture qui ne laisserait pas d'être inquiétante au moment du recul, si  
les fusils portaient.

Malgré la cohue, les enfants, les vétérans, les officiels, et les camelots, la ville est traversée sans trop d'encombre ; les voitures sont garées confortablement dans des remises, des hangars et des jardins complaisamment prêtés pour la circonstance. La désignation des chambres fut assez vite terminée par les soins de Didon et de Buffeteau ; et bientôt l'étendard du Club flottait sur un des balcons de l'Hôtel Moderne annonçant que l'A. C. P. était *intra muros*.

Une heure après, tout le monde se trouvait sur la promenade et comme il restait encore pas mal de temps avant le dîner, on alla visiter l'hôpital qui occupe aujourd'hui les bâtiments d'une ancienne Chartreuse, très réputée pour la conservation de ses cloîtres et les beautés qu'ils renferment ; tout près de la ville, du reste, à peine à un kilomètre.

La Chartreuse de Villefranche fut fondée en 1450 et la presque totalité des bâtiments abbatiaux est intacte. La chapelle, précédée par un élégant narthex à trois ouvertures contient de belles boiseries du xv<sup>e</sup>, avec un jubé du xvi<sup>e</sup>, et une porte très remarquable où figurent deux abbés que l'on retrouvera sur les vitraux de la chapelle adjacente. Le grand cloître est en parfait état, contenant encore les portes soigneusement profilées des cellules. A côté de chaque porte sont encore les tours par où les moines recevaient leur repas, et les cellules, chacune en forme de maison séparée avec son jardin, d'après la règle de Saint-Bruno, sont, du moins quelques-unes, dans l'état où elles furent construites. Le second cloître, beaucoup plus petit, est de la fin du xv<sup>e</sup>. Il présente quatre travées par galerie, dont l'une est divisée en deux nefs par des colonnes. On y voit un curieux lavatorium. Le réfectoire est admirable et possède une belle chaire pour le lecteur, fort originale et d'un intéressant travail de sculpture. Il existe aussi un oratoire, qui servait de chapelle aux étrangers, fort curieux à visiter. Dans le jardin, deux fragments de cheminées xvi<sup>e</sup> provenant de maisons de la ville. Enfin, par derrière, une chapelle abandonnée, contenant des débris de vitraux de toute beauté, du xv<sup>e</sup>. Ils sont bien délabrés, mais les parties qui subsistent sont très nettes et on y distingue des figurines rappelant, de près, les peintures qui décorent la chapelle de l'hôtel Jacques-Cœur, de Bourges, dues à un princeau primitif inconnu, mais de premier ordre. Les figures des vitraux de Villefranche sont groupées autour d'un espèce de lutrin sur lequel est placé un antiphonaire. La musique du xv<sup>e</sup> siècle y est bien visible et je crois bien y avoir reconnu un passage de l'office de la Trinité, en notation Grégorienne.

Après cette visite recueillie on revint du côté de l'Hôtel Moderne, tenu par M. Flourou ; c'est là que nous attendait le repas officiel, le premier de l'excursion.

Avant d'aller plus loin, présentons ici M. Flourou, car c'est une figure d'hôtelier comme il y en a peu ! M. Flourou est, en effet, l'homme le plus « contrevenant » de France. Il a accumulé sur sa tête plus de procès-verbaux, poursuites, amendes que n'importe lequel de ses confrères. Pourquoi ? Parce que son hôtel est construit en bor-

sure sur la promenade, sa terrasse s'arrête à cinq ou six mètres avant le quai, et par raisons municipales, légales, de voirie, d'ordre public, il lui est fait défense qu'aucun véhicule ne vienne jusque devant sa porte.

Un certain jour, une noce arrivant dans son restaurant, se vit infliger autant de contraventions qu'elle avait de voitures. Il est permis de supposer que ce respect intransigeant des ordonnances de voirie s'adoucirait vis-à-vis de certaines concurrences, et que, dans l'espèce, le sol de la promenade devient un champ de discorde d'après les pieds qui le foulent.

Mais il ne nous appartient pas de pousser plus loin les déductions et d'entrer plus avant dans les causes premières des querelles locales. Disons seulement que M. Flourou a eu, de ce chef, jusqu'aux honneurs de la publicité, et que, dans son hall, un numéro du *Matin* accroché, bellement encadré, à la muraille, permet aux visiteurs de saluer en lui la victime municipale de la voirie Aveyronnaise, détenteur de cent vingt-huit contraventions en un mois !

Le dîner n'étant pas encore sonné, on va voir les curiosités de la ville, massées autour de la place aux couverts, la plus pittoresque de toutes celles du pays. Cette place présente ceci de particulier, d'avoir un des angles absorbé par une base de clocher gigantesque, formidable, et qui justifierait une cathédrale comme celle de Rodez, au moins. Par derrière, l'église est belle assurément, mais de proportions plus en rapport avec la population de la ville. Elle contient des boiseries curieuses, principalement à cause des figures très réalistes sculptées sous les miséricordes. La chaire, peinte et dorée, était un charmant type du xvi<sup>e</sup>, malheureusement anéantie par ce bariolage.

Sur la place, une maison xv<sup>e</sup>, à trois étages, fort belle. Un de nos compagnons y logeait, chez l'habitant. Dans une rue voisine, deux maisons assez rares, dont l'une citée dans tous les ouvrages d'architecture, à cause d'un encorbellement en porte-à-faux soutenant l'escalier de la maison, des plus hardis et des mieux conservés avec toute sa décoration xv<sup>e</sup>.

On revient à l'hôtel, la cloche nous invite à rentrer : à table ! Les menus vert-jaune courent sur la nappe et voici déjà ce qu'en donne la lecture savoureuse :

Perles du Nizam  
Saumon de la Loire, mayonnaise  
Petites bouchées à la reine  
Filet de chevreuil périgourdin  
Haricots verts au beurre  
Poulets de grain à la broche  
Biscuit de Savoie  
Fraises  
DESSERT  
Café — Fine champagne

Le dîner fut fort gai, mais empreint cependant de la dignité et de la correction seyantes dans une ville qui venait d'inaugurer un monument et avait dû voir un ministre, car en fait, au dernier moment, le ministre était resté en route.

Au dessert, on applaudit quelques toasts du Président, se terminant par des éloges spéciaux à l'adresse de la succulente cuisine de l'Hôtel Moderne, et par un *hou!* de blâme à l'adresse de Benoît, sans expliquer à ceux qui l'ignorent ce que signifie cette manifestation symbolique.

Plus tard on le saura.

Après le dîner, piétinements sur place et déambulations à travers la promenade, si jalousement protégée par la municipalité contre les empiètements de M. Flourou ! C'est le cas de dire : *Le Join qu'une poule peut manger en un jour!* Quelques-uns vont à l'autre bout de la ville voir un feu d'artifice ; mais, devant la lenteur du travail des artificiers, on préfère rentrer se coucher et rêver d'étoiles plutôt que d'attendre la déflagration des soleils Ruggieriques.

Et puis, il fallait être prêt, le lendemain, à 7 heures : ukase du Pré-languissantes dont les pâles reflets multicolores s'accrochaient aux reliefs des hommes de bronze, se butant si faiblement contre le recul et visant toujours dans l'infini !

### Lundi 28 Juin

Six heures ! Une joyeuse diane retentit dans l'allée. C'est Poumeau, le clairon officiel ! Poumeau, en *si bémol!* Poumeau, dont l'embouchure, tour à tour allègre au réveil, impérative à la soupe, lointaine à l'extinction des feux, marque désormais pour nous le temps qui s'enfuit !

Plus tard, il en recevra la juste récompense, mais n'anticipons pas ! Pour le moment, Poumeau lance ses notes claires, et peu à peu les bruits adjacents se précisent. Quelques moteurs ronflent, d'autres crépitent d'inégaux « ratés », les engrenages râpent dans les changements de vitesse, et les voitures viennent s'aligner le long du trottoir (un œil sévère observant dans l'ombre si les ordonnances de voirie sont respectées).

Puis c'est le bruit des portes, des malles, des cuillères et des tasses dans le café où chacun se reconforte. Les dames sont miraculeusement exactes et prêtes ; les messieurs, moins réveillés, en général préféreraient avoir à se plaindre de n'importe quoi !

Arrive notre *Général!* L'année dernière, on l'avait bien élevé au maréchalat, mais il gémissait sous un pareil faix d'honneur ! Donc le Général, puisque tel il demeure, débouche, la casquette en bataille, et

raconte son aventure piquante. On l'avait logé, chez l'habitant, dans un établissement de bains. Il y avait passé la nuit assez bien ; mais, au réveil, ce qu'il n'avait pu obtenir, c'était de l'eau ! En Aveyron, les bains se prennent à sec : c'est moins salissant...

Voilà le Président. Il fait l'appel. Une voiture manque, et aussi deux personnes qui, à leur grand regret, ont fait défaut au dernier moment.

On remercie M. Flourou en le complimentant sur sa cuisine et sa complaisance. On lui souhaite une trêve dans ses tribulations procès-verbeuses, et l'on part, dans l'ordre suivant :

Le Président, emmenant dans sa Panhard 24 HP la Comtesse de Fayolle et M<sup>lle</sup> Henriette de La Chapoulie ;

Le Vicomte Guy de Fayolle, dans sa Berliet 40 HP, avec la Vicomtesse Guy de Fayolle et M. Henri Millet (Il se faisait transporter, le paresseux, n'ayant nul souci des crevaisons contingentes, lui qui, l'année dernière, sauvait des rescapés !);

M. Marc Murat, avec M<sup>me</sup> Murat, M<sup>lle</sup> Rougier et M. Monmarson, dans sa nouvelle Darracq 16 HP, celle qui fit, comme début impeccable, le voyage d'exploration qui prépara celui-ci ;

Le Comte de Vignemont du Seutre, dans sa conquérante La Buire à six cylindres 60 HP, emmenant MM. Didon et Buffeteau ;

M. et M<sup>me</sup> Darbour, dans leur limousine Mutel 16 HP ;

M. Gonthier, Darracq 28 HP, ayant avec lui M. et M<sup>me</sup> Cocula, avec M. Etienne Prat-Dumas, qu'il menait vite, se souciant peu des virages ni des caniveaux ;

M. et M<sup>me</sup> de Lépine, dans leur Darracq 12 HP, donnant l'hospitalité à Poumeau et son clairon un peu bossué, mais à peu près en *si bémol!* ;

Le comte Ithier Horric de La Mothe, conduisant fiévreusement M. Ronteix et le docteur Faure, dans sa Peugeot 18 HP ;

M. Le Clère, menant, avec le fidèle Bertry, M. et M<sup>me</sup> Faurès, dans sa 16 HP Peugeot ;

M. et M<sup>me</sup> Prat-Dumas, dans leur nouvelle Darracq 24 HP ;

M. et M<sup>me</sup> Gaillard, dans leur spacieuse limousine Bollée 20 HP ;

M. Daubrée, ayant offert une place à M. Hédelin dans sa nouvelle Renault 30 HP équipée en course, ce qui faisait dire à M. Hédelin à quel point la capote et la glace de cette voiture, qui en était démunie, offraient un délicieux confort ;

M. Georges Lagrange, emmenant M. Rouzier, dans sa Sizaire-Naudin 12 HP qui gravissait les côtes comme une mouche sur une vitre ;

MM. Duroy et Carré, dans la Regina 22 HP de M. Serreau ;

M. de Valence, venu de Toulouse dans une Cottin-Desgouttes 16 HP pour conduire le marquis de Fayolle et Arthur de La Chapoulie, notre brave général ;

M. Marcel Parant, avec M. et M<sup>me</sup> Journu, dans sa Peugeot 16 HP qu'il dompte ;

Enfin le narrateur, moi-même, auquel le Président avait donné un charmant compagnon en la personne de M. Cailhava, pour remplacer

M. et M<sup>me</sup> Andraud, et qui conduisait sa fidèle Renault, laquelle n'a jamais subi un arrêt, un seul, malgré qu'elle ait dépassé ses 40.000 kilomètres, le tour du monde !

En tout, dix-sept voitures, celle de M. Theulier ayant été arrêtée à Gramat par un accident peu grave, mais bloquant.

Le cortège est formé, on traverse la ville pour prendre à droite de l'Aveyron une route fort défensive qui grimpe jusqu'au plateau et redescend après sur Najac. La côte atteint plus de 10 o/o ; aussi les voitures, malgré le règlement, sont bien obligées de l'enfreindre et de se dépasser pour que les réservoirs ne se mettent pas à bouillir. Dès ce moment, les forts moteurs commencent à prendre de l'avance. Plus tard, ils se déchaîneront davantage. Dans deux jours, leurs conducteurs se mettront à faire du 60 en démarrage et du 90 à plat, disparaissant pour la journée, ce qui leur vaudra peu à peu le qualificatif de racleurs de route, bouffeurs d'essence et apaches.

Le Président les mettra, le soir, à l'amende pour l'avoir dépassé et tous les matins, cela recommencera, au plus grand avantage de la caisse des amendes, destinée à alimenter les flux de champagne.

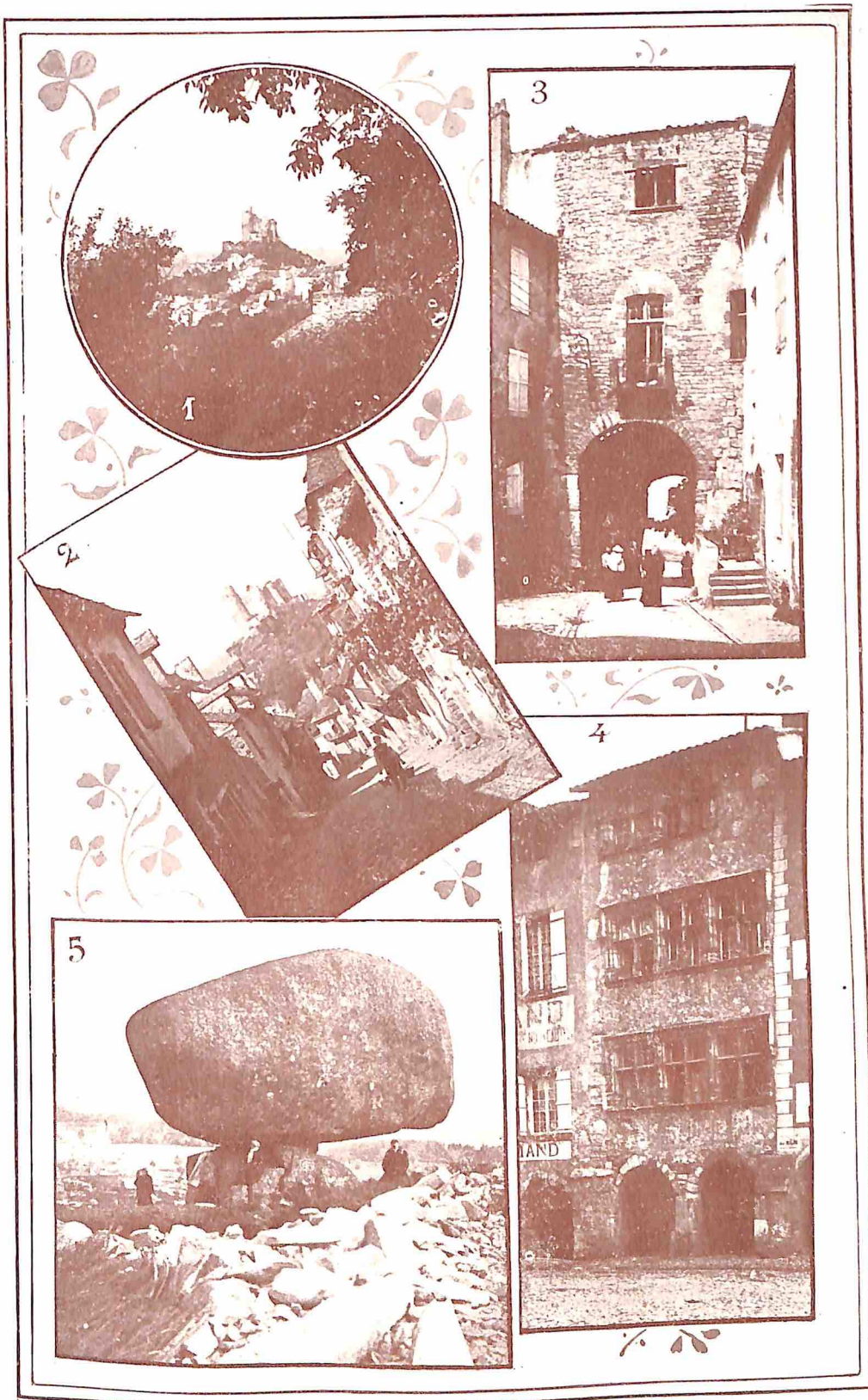
Arrivés au sommet de la côte, on aperçoit Najac dont les murailles peu démantelées paraissent intactes de loin, et privées de leur seul couronnement.

De là, on se rend compte de la situation exceptionnelle de cette forteresse du xiv<sup>e</sup> siècle, sur cet escarpement, à pic de partout, sauf une langue de rocher sur laquelle s'est planté le village, tandis que, tout autour, en cirque, se découpent les crêtes des montagnes de l'Aveyron, et qu'en bas, par un méandre de près d'un kilomètre, la rivière opposait un obstacle infranchissable aux assaillants.

Mais il va falloir bientôt cesser de regarder le spectacle pour ne s'occuper que de la route, en pente inquiétante, et totalement effondrée par les charrois, jusqu'au pont qui, près de la petite gare, traverse l'Aveyron devant un ravissant moulin du xvii<sup>e</sup> siècle.

Arrivé à ce point, je m'arrêtai pour vérifier mes freins et mon cône qui s'était mis à patiner, m'attendant à retrouver de l'autre côté une bonne partie de la compagnie, admirant les ruines de Najac ! Ah bien oui ! Suivant les racleurs de route, et les apaches, tout le monde était passé, mais personne ne s'était arrêté. C'est vraiment dommage, car, sans faire le parcours fatigant pour aller jusqu'au château et l'église, il eut été intéressant de voir tout au moins la rue du village, en entier composée de vieilles maisons, avec une grande place à couverts sur piliers, une fontaine en granit, vieux style du Rouergue, et tout un ensemble pittoresque dont la photographie ci-jointe ne donne, quoique réussie, qu'une faible idée.

Le château de Najac, vu de près, est un des plus curieux spécimens de l'architecture militaire du xiv<sup>e</sup> siècle. D'abord par son donjon et ses défenses intérieures, ingénieuses au possible, puis par le dessin très spécial de ses embrasures dont la fente atteint jusqu'à six ou sept mètres de longueur, obligée d'être ainsi par l'à-pic du talus. A l'intérieur, il reste un petit oratoire contenant encore quelques



1 - 2. Najac. — 3. Porte de Cordes — 4. Maison du xv<sup>e</sup> siècle à Villefranche-de-Rouergue.  
5. Dans le Sidobre.

peintures assez bien conservées. La silhouette de Najac est une de celles les plus évocatrices qui soient, n'étant gâtée par aucune contingence, telle que pylones électriques, affiches Chocolat Menier, buvette de touriste, ou étalage de cartes postales. Najac, son donjon, ses courtines, son boulevard, son village, son église, son rocher, son audacieuse assise et son profil sauvage sont restés vivants, et l'industrialisme ne les a pas encore atteints.

Aussi vais-je vous raconter à ce sujet une légende, chanson de geste, ballade, ou récit héroïque, que m'a soufflé à l'oreille un autre compagnon que j'avais avec moi, et ne vous ai pas encore présenté. Ce compagnon ne me quitte jamais. On ne le voit pas, car il est habile à se dissimuler. Bref, c'est un autre moi-même qui va, vient, part et retourne avec moi comme mon ombre; mais il a la rime facile et impérieuse; aussi, quand il lui vient une idée, il faut, coûte que coûte, que je l'entende et que j'écrive sous sa dictée. Voici donc ce que la vision des murailles de Najac a suggéré à sa verve poétique :

## LE CHATEAU DE NAJAC

### Chevalerie

Où t'en vas-tu, beau chevalier ?  
Si loin de tes vassaux, tes tours et ton domaine !  
Est-ce ta fantaisie, ou ton Roy qui t'emmène ?  
Ou bien, sur un voilier,  
Te livrant au caprice incertain de la vague,  
Vas-tu franchir les mers et visiter le lieu  
Où trois rois, cheminant dans l'obscurité vague,  
Suivirent une étoile, allant vers l'Enfant-Dieu ?  
Ta cavale en partance,  
Piaffant le sol, hennit d'impatience...  
Où t'en vas-tu, beau chevalier ?

D'où reviens-tu, fier chevalier ?  
D'aventures d'amour, ou de combats en quête ?  
As-tu de nouveaux fiefs accompli la conquête ?  
Ou bien, sur le pilier  
Qu'on voit à Saragosse, où trône la Madone,  
As-tu de ton épée, en pieux pèlerin,  
Été faire à genoux, ton offrande en personne,  
Avant de l'incliner devant ton suzerain ?  
Ta casaque est usée,  
Ton palefroi s'endort sur la rosée...  
D'où reviens-tu, fier chevalier ?



Demeures-tu, doux chevalier ?  
 Et, laissant en repos ta rondache et ta lame,  
 Suis-tu des jours heureux et doux près de ta dame ?  
 Ou, de sous son hallier,  
 Faisant fuir, éperdu, le sanglier qui fonce,  
 Poursuis-tu sa capture en rompant des épieux ;  
 Et, trouant ton pourpoint aux griffes de la ronce,  
 Entonnes-tu, le soir, un hallali joyeux ?  
 Ton olifant d'ivoire  
 Chante l'amour autant que la victoire !  
 Demeures-tu, doux chevalier ?

Réponds-moi donc, ô chevalier !  
 Qui restes devant moi, tenant droite ta lance,  
 Dont la flamme, au zéphyr, à peine se balance.  
 D'où te vient ce collier  
 Que tu portes au cou ? Butin de la Croisade,  
 Saint-Jacques, la Toison, quelque prix de tournoi.  
 Ou bien l'insigne d'or qu'on nomme Annonciade  
 Et qui te permettrait de tutoyer le Roy ?  
 Pourquoi, fier solitaire,  
 Continuer, impassible, à te taire ?  
 Réponds-moi donc, ô chevalier !

\* \* \*

Hélas, hélas ! je ne suis qu'un fantôme !  
 Et tu saurais, si tu ne rêvais pas,  
 Qu'aucun regard ne brille sous ce heaume,  
 Et que la mousse est vierge sous mes pas.

Tu te complais, évoquant notre image,  
 A voir renaître un passé qui n'est plus,  
 Et, malgré toi, quand tu nous rends hommage,  
 Ton cœur se serre en regrets superflus.

De ce temps-là, qu'aujourd'hui tu renommes,  
 Preux résolus, nous luttions pour la foi ;  
 Mais en n'étant, quand même, que des hommes  
 Et non des saints, des hommes comme toi.

Nous connaissions le vice et l'imposture,  
 La fourberie et le droit des plus forts,

Nous pratiquions la rapine et l'usure,  
 Le crime aussi, sans honte, sans remords.

Pour conquérir fief, province ou royaume,  
 Nous égorgions, c'est vrai, mais en luttant  
 Avec nos bras, et le fer dans la paume.  
 Répondez-nous, en feriez-vous autant ?

Mais cette vie en actions brutales,  
 Rompait les corps en exaltant les cœurs !  
 C'était le temps des hautes cathédrales  
 Qu'en pénitence on élevait, vainqueurs !

Renoncez donc, poursuivant votre rêve,  
 A nous comprendre et suivre nos chemins,  
 Sans essayer de brandir notre glaive  
 Il est trop lourd aujourd'hui pour vos mains.

Et, nous laissant dormir dans nos suaires,  
 Perdus sous l'herbe où poussent les vergers,  
 Ne cherchez pas, en regardant nos aires,  
 A les peupler de héros mensongers !

Après Najac, dont nous dépassons le village, on monte encore pendant une lieue pour aller retrouver la route nationale de Villefranche-Albi, non loin d'un pont — célèbre pour moi — à cause d'une héroïque panne qui me cloua sur place il y a quelques années, pendant plusieurs heures, à rechercher, découvrir et réparer un court-circuit de bobine au temps de ce capricieux appendice ! On franchit quelques côtes, dévale quelques rampes et l'on arrive à La Guépie par une descente peu hospitalière ; mais, parvenus au tournant du pont, on jouit d'un ravissant coup d'œil sur le versant du Vieur où s'élèvent les ruines incendiées d'un vieux manoir dominant des moulins. Nous quittons l'Aveyron, nous voici sur les confins du Tarn, nous sommes en Languedoc. Salut à la terre chaude, à la belle contrée...

*O mon país, ô Toulouse, Toulouse !*

## LANGUEDOC

Sonnet

Pays d'ardeur, pays de foi, pays de sève,  
 Où cuisent au soleil les rouges monuments  
 Où le sang répandu colorait les froments,  
 Aux époques d'amour et de luttés sans trêve.

Pays d'or, où le luth jouait avec le glaive,  
Où les héros du jour devenaient des amants  
Sous la nuit étoilée et partaient, véhéments,  
Pour guerroyer encor et mourir sur la grève !

Terroir fécond, inspirateur, berceau des arts,  
Glèbe dont les enfants encourageaient les hasards,  
Mélant les madrigaux aux chants des épopées :

Réveille-toi, vieux sol ! où l'on cueillait les fleurs  
Qui s'épanouissaient à l'éclair des épées,  
Pour en faire un envoi propre à tarir des pleurs !

Mais hélas, si La Guépie est un joli site pittoresque, pour en sortir, quelle côte ! C'est l'assaut du Languedoc ! D'abord d'un pourcentage inquiétant, puis agressif, puis injurieux, et au premier tournant hélicoïdal, entre une maison et un rocher, l'évaluation n'est plus possible ! c'est une vis !

En trois tournants, on remonte jusqu'au sommet et l'on reste à plat jusqu'à Cordes qui apparaît tout à coup, plantée sur son mamelon en coupole comme la ville de Laputa dans les voyages de Gulliver.

Nos compagnons de route étaient arrivés avant nous, grâce à leur négligence de visiter Najac, et je les rejoignis au moment où ils partaient pour Albi. Je ne me suis donc pas arrêté à Cordes cette fois, mais cela ne m'empêche pas d'en donner une description détaillée, car je l'ai visitée d'autres fois et je la connais bien.

La ville de Cordes fut, paraît-il, fondée en 1222 par Raymond VII, comte de Toulouse, le fils du rival malheureux de Simon de Montfort. Moins de dix ans plus tard, Raymond fut obligé par le traité de Paris, de remettre Cordes au roi de France, et vingt ans après il mourut. Sa succession passa à sa fille Jeanne, belle-sœur de Saint Louis. Un siècle après, en 1361, tout le Languedoc, Cordes compris, passa à la couronne. Les vicissitudes de l'existence de cette cité furent celles de toute la contrée, tour à tour décimée, ravagée, pillée, meurtrie aux temps des Albigeois, de la guerre de Cent ans, des guerres de religion, de la Fronde, des Camisards. Il n'y eut guère qu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle qu'elle connut le calme et la prospérité.

Pour expliquer l'appellation de la ville naissante, on a prétendu que Raymond VII l'avait fondée à l'imitation de Cordoue d'Espagne, et, comme le commerce des cuirs tannés fut une des sources de sa richesse, on a trouvé là une autre assimilation avec Cordoue. C'est possible et ingénieux, mais rien ne le prouve.

Ce qui est remarquable aujourd'hui à Cordes, c'est que cette ville a gardé, intacte, la presque totalité de ses murailles d'enceinte et de ses portes avec plusieurs des maisons, des <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles, qui en occupaient le centre luxueux, contrairement à Carcassonne où il

ne reste presque rien des habitations civiles. Il y a, notamment, trois hôtels qui, sauf la patine des pierres, semblent avoir été faits d'hier, avec leurs arcades ogivales, leurs fenêtres trilobées, les crochets de fer destinés à supporter les barres pour décorer la façade au passage des processions, quelques vitraux et même d'anciens vantaux de portes.

On dénomme ces hôtels, maisons du grand veneur, du grand fauconnier, du grand écuyer, désignations inventées par l'imagination populaire à cause des sculptures qui les ornent.

L'un de ces hôtels, le plus beau comme style, mais sans sculptures, sert actuellement de mairie. On y voit l'ancienne porte à curieuses peintures et clous forgés qui, vraiment, ont de l'analogie avec le travail de la ferronnerie espagnole, d'anciennes mesures à blé, quelques antiques sceaux et cachets plus modernes de la Révolution aux exergues truculents; enfin une curiosité unique, c'est le *livre ferré* (lo libro ferrat), petit volume vénérable dont la reliure bien usée, mais tenant encore, est garnie de chaînes avec un anneau, qui servait, depuis le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, à l'accrocher à un pilier de la halle. Sur ces feuillets en parchemin, commençant par le Credo avec de belles lettres ornées, furent relatées depuis la fondation, toutes les coutumes, les droits de plaçage dans les marchés, les impôts, les contributions de guerre, l'établissement de toutes les juridictions et des procédures. Il est particulièrement attachant d'y voir se succéder à travers les âges, la langue romane, puis les divers patois mélangés de latin, puis le patois moderne et jusqu'au français presque contemporain, car, au commencement du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, le *Libro Ferrat* était encore en usage, accroché à son pilier, où des centaines et milliers de mains calleuses, ou parfumées, l'avaient feuilleté en en usant les tranches.

En face de la mairie se trouve la halle dont le soubassement des piliers accuse bien le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Le dallage recouvre un puits, aveuglé maintenant, qui, paraît-il, avait quinze mètres de tour et plus de trois cents pieds de profondeur. A cette place est une croix en fer forgé du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle qui a dû remplacer une croix plus ancienne du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle élevée par ordre du Pape Jean XXI comme amende honorable pour un plongeon, non volontaire, que firent dans ce puits trois inquisiteurs envoyés par un de ses prédécesseurs, Grégoire IX, en 1234. On a prétendu que ce fut à la suite d'un auto-da-fé qu'ils auraient ordonné, et une inscription, ne datant que de 1888, plus tendancieuse que lapidaire, relate ce fait. Mais il est loin d'être prouvé. M. Charles Portal, l'historien érudit de Cordes, affirme qu'on n'en trouve trace dans aucun document de l'époque et qu'il faut attendre quatre cents ans pour voir cette légende prendre naissance.

Du reste il n'est pas rare, dans tout le Languedoc, de trouver des histoires similaires, inventées ou arrangées au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle pour justifier les violences du calvinisme par les excès du Saint-Office. C'est l'éternelle querelle destinée à se perpétuer tant que dureront les combattants.

A Cordes, les remparts sont presque tous debout. Pourtant, du côté

nord, beaucoup de maisons s'étant servies de ces remparts pour s'étayer, on a quelque mal à retrouver, les anciennes courtines. Mais en pénétrant dans les caves, on y découvre les vestiges les plus intéressants.

Il reste plusieurs portes, dont la plus pittoresque serait celle, dite de l'Horloge, si un malencontreux badigeon ne lui avait pas enlevé une partie de son caractère. On y arrive par un escalier dénommé : l'Escalier du Pater, à cause du nombre de marches, égal à celui des mots contenus dans cette prière. Il fallait vraiment avoir l'observation affinée pour le découvrir.

Nulle part ailleurs, qu'à Cordes, on ne peut se rendre compte de ce que fut une cité du XIII<sup>e</sup> siècle en première formation et prospérité. Il est seulement à regretter que l'excursion n'ait pu considérer l'aspect de cette ville, vue de la ligne du chemin de fer, à Vindrac. De ce côté, l'amas de murailles se dresse sur son monticule en pyramide, émergeant au milieu de la plaine comme Saint-Michel sur ses sables — *in periculo maris*.

Cette comparaison avec la silhouette de Saint-Michel a pu du reste être faite dès le XIII<sup>e</sup> siècle, car l'église de Cordes est sous le vocable de l'archange, ce qui accuse peut-être plus qu'une coïncidence. Qui sait si Raymond VII, en touriste attentif, n'aimait pas à fixer ainsi les souvenirs de ses voyages !

La distance de Cordes à Albi fut vite franchie, assez monotone du reste, quoique, vers la fin, lorsque, de la crête des collines volcaniques, on découvre la plaine du Tarn avec, au fond, les fumées de Carmaux, çà et là quelques tours démantelées, témoins des luttes héroïques, droites et hautaines comme des vigies en cote de maille, et au loin la silhouette rose de la Cathédrale se détachant sur le sol calciné de l'horizon, le spectacle prend alors une singulière grandeur. Quel qu'un, Mérimée, je crois, a comparé Sainte-Cécile d'Albi à un immense flamant dressant sa tête au-dessus des roseaux du Nil. La comparaison, pour élégante qu'elle soit, n'en est pas moins un peu tirée par les plumes ! La réalité, c'est que la cathédrale d'Albi est un splendide morceau architectural, unique au monde par la hardiesse de sa construction autant que par les richesses de décorations, accumulées pendant des siècles, qu'elle renferme, faisant avec l'archevêché et les maisons de la vieille ville, un ensemble merveilleux de groupement et de couleur méridionale. Et cette splendeur, pour digne qu'elle soit d'être décrite en orientaliste, demande, pour être complètement saisie, à être plutôt étudiée en historien et en archéologue.

A Albi, nous déjeunons à l'Hôtel de la Poste, tenu par M. et M<sup>me</sup> Bataille, où nous trouvons un garage dans lequel nos dix-sept voitures peuvent prendre place sans trop se froisser les ailes (les ailes ! un jour ce sera vrai, quand l'A. C. P. circulera en aéroplanes). C'est

déjà l'hôtel avec la cour intérieure des pays chauds : nous sommes bien en Languedoc. Le déjeuner fut de premier ordre et le menu acclamé :

Cassoulet albigeois  
Pâté Bataille  
Poulets de grain rôtis  
Asperges en branches  
DESSERT

Le cassoulet fut triomphal et obtint les honneurs d'un triple ban ! Le pâté fut accueilli par un « hum » de félicitations.

Nous avions un nouveau convive en la personne de M. Théodore Puget, facteur d'orgues à Toulouse, et le maître organier de toute la région du midi. Il était venu, sur notre demande, de Toulouse pour donner un dernier coup d'accord et de réglage au splendide instrument de sa facture que possède la Cathédrale et sur lequel, dans une heure, je devais donner à la caravane une séance musicale, comme complètement nécessaire à la visite du monument consacré à sainte Cécile.

Pour décrire la Cathédrale d'Albi, il faut vingt lignes admiratives ou un volume entier de monographie. L'extérieur est déjà saisissant par l'aspect de cette masse de briques de 40 mètres de haut, environnée de contreforts demi-cylindriques d'une régularité géométrique et d'une netteté de lignes auxquelles on n'est pas habitué dans les pays de pierre de taille où fleurit le système des arcs-boutants, des pinacles et des colonnettes.

Si le style du Nord et les spécimens de Laon, Paris, Chartres, Beauvais, etc., sont plus attirants par leurs dimensions, la richesse de leur plan et la somptuosité de leur iconographie, le type particulier du Midi est captivant, d'une autre façon, par son austérité combative. Si les grandes Cathédrales sont puissamment évocatrices du mysticisme qui les éleva, les vaisseaux de briques propres à la région Languedocienne font davantage revivre l'histoire héroïque de leur contrée. Elles font penser aux luttes Albigeoises, aux départs des Croisades. On a l'impression que ces voûtes abritèrent plus souvent la rumeur belliqueuse que la prière. La fougue Castillane de saint Dominique y était plus volontiers écoutée que la bénigne parole de saint François d'Assise.

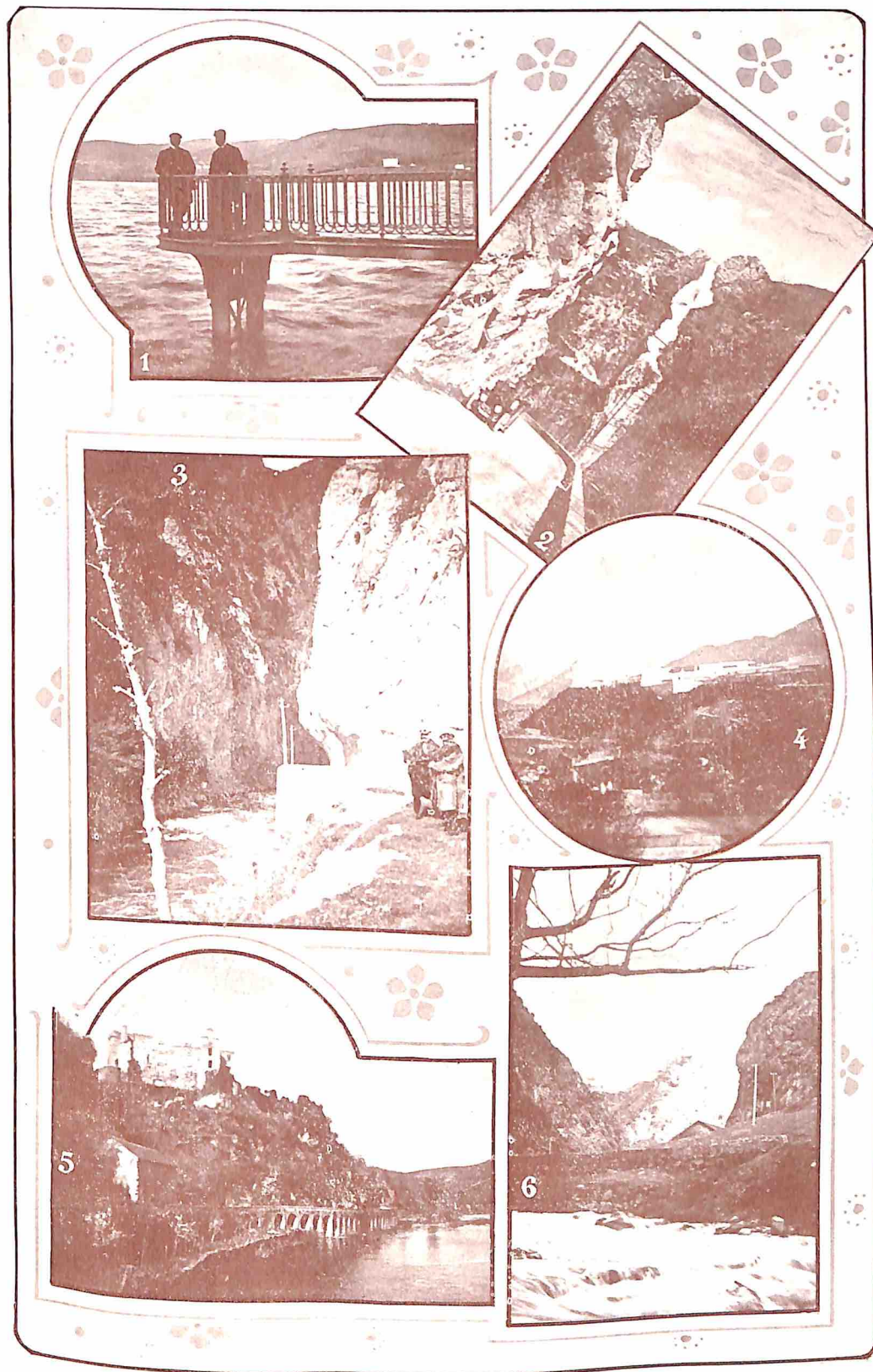
Le couronnement de l'édifice d'Albi fut plusieurs fois modifié, et d'une façon peu heureuse, chaque architecte ayant voulu systématiquement supprimer ce qu'avait fait son devancier, et faire œuvre originale, au lieu de suivre l'exemple donné, en face, à cent mètres de là, par une tour qui reste d'une autre église, en partie démolie, et refaite au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette tour se termine par une plateforme circulaire garnie de créneaux en parapet du meilleur effet. Le modèle est là, authentique, opportun, pittoresque et utile. Il faut savoir que la Cathédrale d'Albi fut, sinon à sa fondation, du moins plus tard, crénelée, ainsi que Saint-Sernin de Toulouse, pour lequel on est documenté, car il existe des dessins, corroborés par des photographies, qui montrent ce crénellement.

Au temps des luttes Albigeoises, la Cathédrale était la meilleure forteresse de la ville, et comme, en plus des habitants, elle avait aussi à défendre ses reliques, l'appareil défensif s'imposait. Peu importe si ce crénellement fut postérieur à la fondation. Il y a une certaine puérité, à notre avis, à vouloir, dans les restaurations de monuments, se fixer et se figer dans l'époque stricte de la construction première. Il est d'abord rare qu'à ce moment même le monument ait été terminé, et tel qui restaure un monument roman, en entier en roman, met souvent du douzième siècle là où il n'y en a jamais eu. Et puis, pour les monuments, tout au moins jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, l'inégalité de style, stigmate des époques, des luttes ou des prospérités successives, est souvent une beauté et un intérêt de plus par l'association de l'histoire avec l'art architectural. Sainte-Cécile d'Albi, comme la Cathédrale de Narbonne et bien d'autres, eurent des destinées sociales autant que religieuses assez intéressantes pour qu'il soit utile d'en perpétuer le souvenir en en gardant les signes extérieurs existants. Aussi la restauration mono-séculaire aboutit à ce résultat critiquable, malgré le talent magistral des grands artistes qui s'en sont fait une spécialité, de refaire des monuments qu'à aucune époque on n'a pu voir tels qu'ils paraissent, une fois restaurés. Partant, toute émotion en devient absente, le monument n'est plus que l'exécution d'une magnifique étude par les Beaux-Arts. Ce sont des pierres, non plus des témoins, elles ne chantent plus !

Et maintenant que nous avons critiqué les travaux de couronnement, la destruction qui s'en suivit et la réédification de nouveaux travaux qui seront toujours inopportuns tant qu'on ne se décidera pas à respecter et affirmer le caractère militaire de l'édifice, voici succinctement son histoire et, plus succinctement encore, l'énumération des richesses qu'elle renferme.

Il reviendrait, d'après un manuscrit albigeois, à Bernard de Castanet, l'honneur d'avoir posé la première pierre de l'édifice, le 15 août 1282. Ce n'est nullement prouvé, mais en 1320 les travaux étaient activement poussés. Quant à l'architecte, on ignore totalement son nom. En 1365 le clocher était terminé, et à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle Dominique de Florence fit construire la merveilleuse porte qui réunit l'église à une tour de briques crénelée (encore un modèle pour le couronnement), dernier vestige de l'enceinte fortifiée de l'église militaire. Mais l'époque de splendeur fut celle où arriva le fastueux Louis d'Amboise, et avec lui une armée d'artistes italiens auxquels on doit le Baldaquin (qui rappelle dans bien des détails les portes de la chapelle du château d'Amboise), le jubé et cette merveilleuse clôture du chœur, unique au monde.

Mais la chaleur, et aussi la digestion du déjeuner, nous incitent à pénétrer dans la cathédrale et à trouver dans sa fraîcheur un secours contre le soleil, à ce moment trop Languedocien. Aussitôt, je laisse mes compagnons se répandre dans la nef, admirer les fresques du xv<sup>e</sup> siècle, ou du moins ce qu'il en reste, le chœur, la décoration de la voûte, et je monte à l'orgue où m'attendait M. Théodore Puget,



1. Bassin de St-Ferréol. — 2. Gorges de l'Aude. — 3. Le défilé de St-Georges. — 4. Montlouis — 5. Château de La Guepie. — 6. Usson.

ainsi que M. l'abbé Crayol, qui, très obligeamment, avait mis son clavier — ses cinq claviers — à ma disposition, avec l'aide de quelques solides gars albigeois qui soufflaient autant des poumons que des pieds et des mains.

Je m'arrête donc ici dans ma description de l'église, ayant désormais à faire parler l'orgue en me servant de mes doigts plus que de ma plume. Ceux qui voudront en savoir plus long sur son histoire, n'auront qu'à consulter un petit guide d'Auguste Vidal, clair, concis, très bien écrit et admirablement documenté.

L'orgue de la cathédrale d'Albi, qui est, aujourd'hui, un des meilleurs de France, fut, dès sa construction, le plus magnifique par l'aspect monumental de son buffet qui occupe tout le fond de la nef, dressant au soleil, dont les rayons les éclairent à travers les vitraux, toutes les séries de ses jeux de montre et ses treize tourelles.

On peut regretter qu'il ait fallu, pour l'édifier là, supprimer une partie des piliers cylindriques et, du coup, une notable superficie des peintures anciennes.

Mais on avait à choisir et nous profitons aujourd'hui de ce choix.

L'instrument mesure 16 mètres de large sur 15 de haut. Il fut construit en 1736 par Moucherel, de Toul. Il avait alors 42 jeux. L'expert de l'orgue, Sauvatge, organiste de la cathédrale de Mende, fit remarquer quelques défauts faciles à guérir, dit-il. Il faut croire que ces défauts étaient graves, car, en 1747, Lépine, de Pezenas, refit les sommiers. Plus tard, le Frère Isnard le répara en 1779. Cet orgue fut ensuite retouché par Lavergne, Clavel, les frères Dubois, Mancourt, mais il se détériorait peu à peu jusqu'à devenir injouable. Il y a vingt ans, il en était arrivé même à être dangereux pour les auditeurs, non à cause des cornements et de la cacophonie, pouvant affecter péniblement leurs nerfs et leur sens musical; mais, parce que les tuyaux leur tombaient parfois sur la tête, et de vingt mètres de haut! M<sup>er</sup> Mignot, alors archevêque d'Albi, résolut de ne plus différer; l'abbé Challet se dévoua à cette œuvre et une entière réfection fut décidée.

On la confia à la maison Théodore Puget et fils, la plus importante facture du Midi, ayant aujourd'hui à son actif plus de cent cinquante instruments parmi lesquels plusieurs de grande importance. L'inauguration en fut faite par M. Adolphe Marty, le 20 novembre 1904. et c'est même sur un morceau de ma composition qu'en résonnèrent les premiers sons.

Aujourd'hui, l'orgue d'Albi contient 74 jeux qui se multiplient les uns par les autres au moyen de pédales de combinaison des plus ingénieuses.

Nous ne résistons pas au désir de reproduire ici la nomenclature de ces jeux. Plusieurs de ces désignations paraîtront bizarres au lecteur non accoutumé à ce langage technique, mais il pourra se rendre compte de la richesse de l'instrument par ce tableau synoptique, trop long à expliquer si l'on voulait entrer dans plus de détails.

Après cette séance, où je jouai quelques morceaux de musique écrite, et une improvisation développée sur un thème Périgourdin bien reconnaissable, pour faire entendre les jeux solos et les curiosités sonores de l'instrument, je descendis retrouver la caravane qui continuait la visite de la Cathédrale sous la conduite de M. l'archiprêtre Birot, lequel y mettait une complaisance sans bornes, allant jusqu'à me remercier, certainement plus qu'il ne devait, car c'était bien à notre tour à lui exprimer notre gratitude d'avoir mis son église, son orgue et toutes ses richesses artistiques à notre disposition. Il n'y a que l'A. C. P. pour susciter d'aussi cordiales bienvenues.

Mais l'heure s'avance, le soleil, ignorant Josué, heureusement baisse. Quelques achats de cartes postales obligatoires, et en route pour Castres, par un chemin poussiéreux sans intérêt autre que la vision lointaine de la Montagne Noire que nous attaquerons demain !

J'avais dans ma voiture deux compagnons nouveaux, Monsieur et Madame Darbour, dont le moteur s'obstinait, paraît-il, à trouver que le chiffre trois était aimé des Dieux, ce qui est une hérésie quand il s'agit de quatre cylindres.

Alors, pour ne pas rester en route à chercher un diviseur commun, le mécanicien fut chargé de conduire, comme il pourrait, la limousine à Castres et j'héritai de ce charmant ménage.

Tout à coup, un tonnerre ! Passage d'une 80 HP. Mercedes qui nous brûle tous, y compris les racleurs et les apaches. Un monstre, une pétarade, un point qui fuit dans la poussière, c'est fini. Mais nos racleurs matés dans leur superbe, s'assagissent en face de cette concurrence impérative et on arrive ensemble à Castres.

Descente au Grand-Hôtel, chez M<sup>me</sup> Monestier une « plus que Périgourdine », une Sarladaise de Daglan, compatriote, payse, dans nos bras !

Didon fonctionne, Buffeteau crayonne, à l'entour on rayonne et, en peu de temps, le cantonnement est établi.

Il était cinq heures. On a le temps, en se pressant, d'aller voir, à une vingtaine de kilomètres, les curiosités géologiques ultra rares du Sidobre, mais il faut se dépêcher. M. de Vignemont, fort complaisamment, se dévoua et, dans sa six cylindres, nous primes place, la Comtesse de Fayolle, Buffeteau, Didon et moi.

Je connaissais la topographie de cette région et me chargeai d'en montrer les beautés vite et bien.

D'abord une côte raide, très raide, mais la 6 K. Bordelaise semblait se croire sur la route d'Arcachon, on freinait !

Au détour d'un chemin rocailleux, arrêt. On est à Sept-Faux. Quatre cents mètres à pied et l'on se trouve au milieu d'un petit hameau où quelques masures voisinent avec des blocs de granit, gigantesques, effrayants, semblant être tombés du ciel. Erratisme, disent les uns, ce qui est probablement faux, corrosion prétendent les autres, ce qui paraît plus vraisemblable. Phénomène, en tout cas, fort extraordinaire et mystérieux. A Sept-Faux, le spectacle présente cette particularité que, sur la masse rocheuse en dos d'âne, se tient un bloc de granit.

GRAND ORGUE SAINT-ROCH, N° 1111  
(Theodore PUGET Père et Fils, Facteurs, Toulouse.)

Grand Orgue		Positif Expressif		Récit Expressif		Echo Expressif		Pédalier	
1. Montre	16 p.	1. Sous-Basse	16 p.	1. Quintaton	16 p.	1. Clarabella	8 p.	1. Quintaton	32 p.
2. Principal	16 -	2. Flûte harmonique	8 -	2. Flûte d'orchestre	8 -	2. Genshorn	8 -	2. Contre-Basse	16 -
3. Bourdon	16 -	3. Principal	8 -	3. Cor de nuit	8 -	3. Bourdon	8 -	3. Flûte	16 -
4. Diapason	8 -	4. Violon	8 -	4. Viole de Gambe	8 -	4. Kerulophone	8 -	4. Sous-Basse	16 -
5. Montre	8 -	5. Unda-Maris	8 -	5. Voix céleste	8 -	5. Suavial	8 -	5. Flûte	8 -
6. Flûte	8 -	6. Salicet	4 -	6. Dulciana	4 -	6. Flûte douce	4 -	6. Violoncelle	8 -
7. Gambe	8 -	7. Nazard	3 -	7. Flûte octaviante	4 -	7. Gambe	4 -	7. Basse	8 -
8. Salicional	8 -	8. Flageolet	2 -	8. Octavin	2 -	8. Piffaro	4 -	8. Octave	4 -
9. Bourdon	8 -	9. Tierce	1 1/2 -	9. Carillon	3 -	9. Fife	2 -	9. Contre-Bombarde	32 -
10. Prestant	4 -	10. Plein-Jeu	3/6 r.	10. Cor anglais	16 -	10. Trompette	8 -	10. Bombarde	16 -
11. Genshorn	4 -	11. Cornet	5 -	11. Trompetteharmon.	8 -	11. Euphone	8 -	11. Trompette	8 -
12. Octave	4 -	12. Tuba Magna	16 p.	12. Hautbois-Basson	8 -	12. Cromorne	8 -	12. Clairon	4 -
13. Quinte	4 -	13. Trompette	8 -	13. Clarinette	4 -				
14. Doublette	3 -	14. Clarinette	8 -	14. Voix humaine	4 -				
15. Fourniture	2 -	15. Bariphone	8 -						
16. Grand Cornet	3/5 r.	16. Clairon harmon.	8 -	1. Tirasses du G <sup>d</sup> orgue.	9. Anches Positif.	19. Positif sur G <sup>d</sup> orgue.			
17. Bombarde	5 -			2. " Positif.	10. " Récit.	20. Récit sur G <sup>d</sup> orgue.			
18. 1 <sup>re</sup> Trompette	16 p.			3. " Récit.	11. " Echo.	21. " sur Positif.			
19. 2 <sup>me</sup> Trompette	8 -			4. Octaves graves G <sup>d</sup> org.	12. Tremblant Positif.	22. Echo sur G <sup>d</sup> orgue.			
20. Clairon	8 -			5. " aiguës Positif.	13. " Récit.	23. " sur Positif.			
	4 -			6. " graves Récit.	14. Expression Positif.	24. Expression Echo.			
				7. Anches Pédales.	15. " Récit.				
				8. " Grand orgue.	16. Crescendo général.				
					17. Jeux préparés.				
					18. Appel Grand orgue.				

*Touques de jeux préparés :*  
G<sup>d</sup> Orgue.  
Récit.  
PÉDALES.  
Positif.

§

ayant la forme d'un gigantesque haricot de deux cents mètres cubes au-dessus duquel, et séparé de lui, se dresse un autre bloc plus petit, mais encore respectable, d'une cinquantaine de tonnes. Le tout peut être évalué à un poids de quatre ou cinq cent mille kilos.

Or ces deux blocs, malgré leur superposition, sont dans un état d'équilibre tel que la moindre pression suffit pour les faire basculer d'une façon très sensible, et la Comtesse de Fayolle, elle-même, invitée à opposer sa grâce féminine à cette monstruosité de la nature, a pu, de sa main gantée, faire osciller les cinq cents tonnes de plus de quinze centimètres. Didon, qui ne perd jamais de vue l'utilisation pratique, disait : « Voilà qui serait commode pour ouvrir des huitres » !

Un détail amusant : Les métayers dont la maison est contiguë au rocher de Sept-Faux font payer vingt-cinq centimes par personne pour le mettre en branle. Ils ont raison. Mais pour empêcher la fraude, ils ont attaché le rocher oscillant à celui qui lui sert de base par un petit cadenas de bazar qui semble tout timide, tout modeste, tout honteux de servir, lui chétif, à enchaîner d'aussi majestueux colosses.

Nous revînmes à la route reprendre la six cylindres et nous fîmes encore quelques kilomètres jusqu'à un tournant aigu difficile à prendre, à gauche ; cette nouvelle route nous mena dans un pays des plus curieux, surtout à cette heure, et sous les nuages gris, un peu inquiétants pour le lendemain. Ce sont des étangs, des sapins noirs, des fougères, un pays désolé mais poétique, avec, de temps en temps, des rivières de rochers. comme si quelque géant de la Tétralogie s'était amusé à vider là un sac de billes de quarante pieds de diamètre !

Encore quelques minutes et nous arrivons à la base du monticule sur le flanc duquel se trouve la Peyro clabado (la pierre clouée). Là, on est en présence d'un spectacle qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. C'est un bloc unique de plus de trois cents mètres cubes se tenant à la dernière limite de l'équilibre stable sur une assise qui n'a pas un mètre carré de superficie, sur environ deux mètres de haut. Lorsque l'on se place par dessous, c'est un véritable cauchemar de sentir sur sa tête des centaines de milliers de kilos qui ne tiennent, vraiment, qu'à un fil. Mais ce fil date de quand ? Mystère.

Hélas, il y a une dizaine d'années, je vis cet endroit âpre, solitaire, semblant une espèce de nécropole de géants, une cité des compagnons d'Odin, la Montagne enchantée des mille et une nuits, avec tous ces blocs agressifs et sinistres, les uns paraissant se culbuter en fuyant, les autres semblant dormir, découragés, tandis que la Peyro clabado dominait cette armée de pierres par sa masse et le mystère de son équilibre. Hélas, hélas, tout cela est, maintenant, une carrière de bordures de trottoirs et les beaux blocs du Sidobre s'en vont, peu à peu, former des bouches d'égouts. Leur beau quartz micacé va se contaminer au passage des déjections urbaines après n'avoir été baigné, depuis la convulsion du monde, que par l'eau pure des nuages.

Pauvre gneiss du Sidobre, il avait tenu jusqu'à cette époque, il n'a pu



SAINTE-CECILE D'ALBI  
Les Orgues.

résister à la cupidité imbécile d'un propriétaire qui aurait, certainement, tiré meilleur profit à aménager cet endroit en y faisant payer l'entrée, plutôt que d'en vendre la matière au poids.

La nuit arrivait, il fallait partir. On ramassa un morceau de gneiss pour l'offrir au Président en guise de gâteau, au moment du dessert, et l'on redescendit jusqu'à Burlats par une pente en casse-cou, véritable épreuve pour les freins ; mais la six cylindres de M. de Vignemont descendait sur son frein à air dont le petit sifflement rassurant permettait, en toute sécurité, d'admirer le versant boisé de la gorge nous ramenant jusqu'à Castres en suivant le cours de l'Agout. Nous arrivons assez tôt pour nous mettre à table en même temps que les paresseux qui ne nous avaient pas suivis.

Après cette longue journée si variée, Najac et ses tours, Cordes et ses maisons, La Guépie et sa côte, Albi et sa Cathédrale, les ondes éoliennes de Sainte-Cécile, et le poème des pierres du Sidobre, il fallait une détente.

Aussi, dès le potage, le dîner au Grand Hôtel s'annonça comme gai. Et, en termes du Club, gaité dit amendes, toujours pour la caisse du champagne. Notre collègue Prat-Dumas, d'une voix qui ferait, par comparaison, de Chaliapine « un rossignolet des bois » se met à chanter le menu : amende ! Les apaches répondent en chœur : amende ! Poumeau joue du clairon : amende ! Plus tard on le lui demande, mais il a perdu son embouchure : amende. M<sup>me</sup> Guy de Fayolle s'est assise à côté de sa tante, infraction grave aux articles primordiaux du règlement : amende, et peu à peu, la gaité devient générale et bruyante sous l'œil maternellement indulgent de M<sup>me</sup> Monestier, de Daglan, la payse, qui vient, de temps en temps, attirée par le bruit, voir si sa vaisselle a des chances d'y résister.

Mais si le Club a la voix bruyante, il sait avoir la main légère, et la table, malgré quelques roulis, n'eut, en aucun moment, de velléités de culbute.

Au dessert, le Président lit une dépêche de Marti annonçant qu'à Puigcerda toute difficulté est aplanie pour la douane. Hurrah, ban, chant d'honneur. Chaliapine-Prat-Dumas et les apaches entonnent l'hymne cerde un peu chromatisé. Enfin, pour clôturer, on répète le *hou !* de blâme à l'adresse de Benoît sans expliquer à ceux qui l'ignorent ce que signifie cette manifestation symbolique.

Plus tard on le saura.

Quant au menu, qu'on en juge :

Potage printanier  
Truite du saut de Luzam  
Filet de bœuf Périgord  
Haricots verts à l'anglaise  
Poulets de grain rôtis  
Salade de laitue  
Ecrevisses du Sidobre  
Petits fours du Burlatz (une spécialité !)



Après un pareil diner, il fallait marcher, on alla donc sur la place dont un des côtés est une imitation fidèle de la rue de Rivoli sur cinquante mètres. Que voulez-vous, à Castres, on prend le Rivoli qu'on peut ! Là, on se précipita au Grand Café où la gaité recommença, grandissante jusqu'au moment où ce fut la fantasia avec tous les instruments qui manquent à l'orgue d'Albi, tels que tasses, verres, soucoupes, plateaux et queues de billard, formant un orchestre nègre pour accompagner la danse du ventre par Guy de Fayolle. Telle Salomé à la cour d'Hérode. Il ne manquait que la tête de saint Jean-Baptiste ! Notre Général s'était refusé à prêter la sienne pour la circonstance, peu certain dans quel état on la lui rendrait.

Vers dix heures, quelques gens calmes commencèrent à donner le signal de la retraite, les autres les suivirent et après quelques rappels de thème par les apaches, le silence s'étendit sur la ville de Castres, tandis que là-haut les génies du Sidobre pleuraient dans la nuit sur leur mercantile destinée.

## SIDOBRE

### La destinée des pierres

Dormez votre dernier sommeil  
Géants figés et millénaires,  
Vous qui, peut-être, du soleil,  
Vites les feux originaires !  
Tandis que les grands kangourous,  
Et les mammoths aux longs poils roux  
Se poursuivaient autour de vous,  
Aux primordiales aurores ;  
Et que les flots diluviens,  
Battus par d'immenses sauriens,  
Bouillonnaient sous les ophidiens  
Et les ichtyosaures !

Après des siècles écoulés,  
Des corps éteints, des mers nouvelles,  
Un jour vos blocs furent frôlés  
Par de récents battements d'ailes.  
Puis des êtres, nouveaux-venus,  
Sans défense, rudes et nus,  
Passèrent, de vous inconnus,  
En violant votre domaine.

Ils allaient plusieurs à la fois,  
Rauque et brutale était leur voix,  
Sur leurs pieds ils se tenaient droits,  
C'était la race humaine.

Longtemps après, moins loin de nous,  
Les druides en robes blanches,  
Et le front couronné de houx,  
Cherchant le gui parmi les branches,  
Pénétrèrent dans vos déserts ;  
Et, s'arrêtant aux lieux couverts,  
Dont ils faisaient fuir les piverts,  
Ils consumaient leurs sacrifices.  
Puis ce furent les gas craintifs,  
Hâtant le pas, tournant les ifs,  
Qui se signaient, plus morts que vifs,  
Par peur des maléfices !

Hier, encore, vous étiez beaux,  
Reclus dans votre solitude,  
Pareils à d'antiques tombeaux  
Oubliés par la multitude !  
Mais l'homme cupide et jaloux,  
Avec ses leviers et ses clous,  
Moins âpres que ses dents de loups,  
Fit parler la poudre qui broie  
Et votre beau quartz aux tons gris,  
Près duquel couvaient les perdrix,  
Dès qu'il en a connu le prix  
En un jour fut sa proie !

### Mardi 29 Juin

Départ de Castres à 7 h. 1/2. Les dames sont de plus en plus exactes ! Pour un peu, ce seraient-elles qui diraient : pourquoi ne part-on pas ? C'est admirable. Il est vrai qu'aucune d'elles n'avait apporté, pour l'excursion, de ces spécimens de chapeaux exigeant, pour les ajuster, la science d'un architecte ou la patience opératoire d'un ajusteur mécanicien.

Route longue, plate et grasse. On dérape beaucoup en traversant de petits endroits peu pittoresques et l'on arrive à Sorrèze que l'on dépasse pour tourner à gauche et gravir la pente de la Montagne Noire qui mène à Saint-Ferréol. Sur cette côte, une coïncidence ; trois

voitures crèvent un pneu à cinquante mètres l'une de l'autre. Avec un peu de retard, elles rejoignent bientôt le gros de la troupe et l'on arrive sur une crête d'où l'on domine, à droite, toute la plaine de Castres, et, à gauche, le célèbre bassin.

Qu'est-ce que Saint-Ferréol ? Un mur ! Mais quel mur ! 800 mètres de long sur 32 de hauteur, étayé par un remblai de deux cents pieds. Ce mur barre une vallée sans autre issue, formant, par conséquent, un lac artificiel de 1558 mètres de long, 67 hectares de superficie, d'une contenance évaluée à six millions de mètres cubes ! Que d'eau, diront les gens, condamnés à n'avoir chez eux qu'une parcimonieuse citerne.

A quoi sert Saint-Ferréol ? Tout le monde sait ce que fut et ce qu'exécuta Pierre-Paul Riquet (1604-1680) créateur du canal du Midi, sous Louis XIV, qui le remercia en le créant duc de Caraman, titre qui se confondit plus tard, en Belgique, avec celui de prince de Chimay.

Voulant réunir la Méditerranée à l'Océan, Riquet chercha, entre Toulouse et Cette, en quel lieu les eaux se partageaient sur les deux versants. Le hasard, dit-on, le favorisa, car il se trouva en un moment près d'un petit ruisseau dont les eaux se divisaient sur les deux pentes.

Cet endroit porte le nom de Col de Naurouse, à 189 mètres d'altitude. C'est donc là, qu'est l'écluse supérieure, occupant l'échelon le plus haut de l'escalier d'eau que forme le canal. Mais à chaque usage de l'écluse supérieure, il faut bien rendre au canal l'eau qu'il a perdue et qui, désormais, va se perdre dans la Garonne ou l'étang de Thau.

Alors Riquet imagina de capter, dans la Montagne Noire, toutes les rivières, ruisseaux, sources, moyennes ou petites, et de les amener par une rigole de concentration jusqu'à la vallée de Saint-Ferréol, dont il avait, au préalable, barré l'issue par un mur de 400 toises. Vous connaissez dès lors le canal du Midi aussi bien que moi au point de vue hydrostatique.

Ces six millions de mètres cubes ne sont pas à écoulement constant. Il y a donc un robinet à cette gigantesque baignoire. Or, la manœuvre de ce robinet, en dehors des moments fixés administrativement, est une faveur ultra-rare à obtenir. Mais l'A. C. P. connaît le Sésame qui fait s'ouvrir tous les huis, sans même qu'on les entende grincer sur leurs gonds ! Aussi, l'éclusier prévenu par le service général des eaux, nous fit-il visiter les galeries souterraines, et sous nos yeux jouer les robinets. Les voûtes en tremblèrent. Puis, il nous fit descendre à l'étage inférieur où, dans un vacarme assourdissant, l'eau se précipite en trombe sous trente-deux mètres de pression pour s'écouler par la rigole de 30 kilomètres qui la dirige vers l'écluse de Naurouse.

## LE BASSIN DE SAINT-FERRÉOL

### Parcelle d'Eau

Parcelle d'eau qui pris naissance  
Là-bas, sur le bord du chemin,  
Sans te douter de ta puissance  
Ni de ton parcours de demain,  
Libre d'abord et nonchalante,  
Tu te glissais, timide et lente,  
Sous la mousse, au pied d'un ormeau  
Bientôt à travers la prairie,  
Tu t'aventurais, aguerrie  
Parcelle d'eau, parcelle d'eau !...

Puis, rencontrant des camarades,  
En devisant et voyageant,  
Vous couriez, formant des cascades  
Où tintaient vos grelots d'argent.  
Puis le ruisseau, puis la rigole,  
Vous prenant dans leur farandole,  
Vous entraînaient à leur niveau  
Et, vous perdant dans la mêlée,  
Vous atteignîtes la vallée  
Parcelle d'eau, parcelle d'eau !...

Mais là, vous attendait la digue  
Qu'éleva l'homme puissamment,  
Et votre jeunesse prodigue  
Vint s'y heurter imprudemment !  
Cherchant à fuir, triste captée,  
Mais toujours plus loin rejetée,  
Elle aboutit au trou béant,  
Qui d'écluse en vanne la broie,  
Et vers les grands flots noirs l'envoi,  
Parcelle d'eau, dans l'Océan !...

Oh ! qu'elle souffre, ballotée,  
Sur tous les récifs s'écrasant,  
De la falaise à la jetée  
Sous la marée ou le jusant !  
Combien sont loin les tendres mousses  
Et les cailloux aux courbes douces,

Et les élans sur le tuffau !  
 La vague énorme qui la roule,  
 La lance en gerbes sous la houle.  
 Oh ! la pauvre parcelle d'eau !...

*tuffeau*

Ce fut ainsi jusqu'à l'aurore,  
 Jusqu'au premier feu, sur la mer,  
 De l'astre pur qui l'évapore,  
 La refaisant libre dans l'air !  
 Et le nuage, qui s'irrise,  
 Poussé du large par la brise.  
 La ramène jusqu'au hameau.

.....

Que ne pouvons-nous, vers la source,  
 Remonter après notre course  
 Comme fait la parcelle d'eau !...

Sur le mur du bassin, avec le fond de montagnes et les premiers plans de sapins noirs, la photographie s'imposait ; aussi le cliquetis des obturateurs crépita de tous les côtés. Malheureusement la lumière était trop faible, à cause des nuages noirs, pour tenter d'obtenir quelque chose de bon du côté de la petite Suisse. On appelle ainsi le versant du talus, gentiment arrangé en jardin avec une cascade fournie par le bassin et une gerbe de vingt-cinq mètres, très jolie à regarder. Tout cela n'est pas de la nature, mais c'est agréable tout de même, et

frais. Vers onze heures, on quitta Saint-Ferréol pour se rendre à Lampy. Là se trouve un bassin de réserve d'une quarantaine d'hectares qui reçoit les eaux du plateau supérieur et notamment de la Prise d'Alzau.

Le trajet est délicieux, par une route ombragée en pente douce sur plus de vingt kilomètres, jusqu'à Saissac, où les arbres deviennent plus clairsemés. On tourne à gauche, et six kilomètres plus loin, on se trouve à Lampy au milieu d'une véritable oasis. La route côtoie le vieux Lampy qui, peu à peu, se transforme en marécage ; le bassin neuf est plus haut, à quelques centaines de mètres.

On alla, en se promenant, jusqu'au réservoir supérieur, où M. Ithier Horric de La Mothe prit la photographie du groupe avec moins de précipitation mais autant de sûreté qu'il en met à manœuvrer son guidon.

Puis, nous revînmes, vers midi, au Vieux-Lampy où nous attendait le déjeuner admirable de M<sup>lle</sup> Peytavy, retenez ce nom, c'est celui d'une célébrité culinaire de la Montagne, et cette réputation est d'autant mieux méritée que tout, sauf les sangliers, vient de dix lieues par voiture.

Donc, voici ce qu'à l'hôtel de Lampy, M<sup>lle</sup> Peytavy offrit à nos estomacs éveillés par l'altitude :

- Œufs au jambon (spécialité-succès)
- Goujons frits au citron
- Sanglier de la Montagne-Noire en civet (spécialité-succès)
- Gigot de Pauillac rôti
- Pommes nouvelles rissolées
- DESSERT ASSORTI
- Café

Le nom de l'hôtel est facile à retenir : c'est le seul de cet endroit. Il est en face de la maison de l'éclusier. Quelques chalets commencent à se bâtir dans les environs du Lampy, qui deviendra peut-être, avant longtemps, une station d'air frais pour les habitants de Castres et de Carcassonne, désireux d'échapper aux morsures de leur soleil !

Mais il ne fait pas bon d'y circuler quand souffle le vent d'autan. Je me suis trouvé une fois sous pareille bourrasque, sur la route d'Arfons à Castres. Au tournant d'un certain rocher, que je vois quand j'y pense, je fus projeté par terre de toute ma hauteur par le vent. Il paraît, du reste, que le cas s'est vu, quoique rare, de charrettes d'ardoises précipitées par l'ouragan dans le précipice.

Le déjeuner fut marqué par deux incidents : la galanterie du Général et l'artillerie de Cailhava.

Car, depuis Villefranche, on lui avait monté un bateau, à ce bon Général, et on l'avait intrigué au sujet de je ne sais quelle ondine incomparable, nymphe des étangs, fée vaporeuse, Esclarmonde ou déesse qui l'attendait à la Montagne-Noire. Mais il se méfiait et, de loin, du bateau, il avait discerné la mâtresse. Alors, il voulut prendre sa revanche, et, au dessert, il porta un toast vibrant et enthousiaste aux dames, terminant en demandant la faveur de les embrasser toutes. Tableau !

Le Président tolère. Poumeau sonne aux champs, sans amende cette fois ; on bat la charge sur la table, et le Général fait le tour de la salle, embrassant les douze dames les unes après les autres. Ce fut beau !

Il n'y eut que le soleil qui, saisi de pudeur, se voila en ce moment, et quelque temps après, pendant que le Général, fatigué du plus brillant exploit de sa carrière, se reposait sous une tonnelle, la fine pluie commença à tomber, pour devenir bientôt un déluge.

Punition du ciel, symbole, épreuve ou jalousie des Dieux, mystère insondable entre le Général vainqueur et Neptune courroucé !

Le second incident fut que, tout à coup, on entendit une détonation formidable du côté des voitures ! Mon pneu qui éclate, cria de suite chaque possesseur en s'élançant.

C'est le Cassoulet d'Albi, hurle le Président.  
 C'était Cailhava qui avait apporté des pois fulminants à faire tomber la maison.

On se remet de l'émotion ! les pneus étaient intacts ; et l'on refit

la colonne pour quitter Lampy, adresser nos compliments à M<sup>lle</sup> Peytavy et descendre sur les bords de l'Aude.

La route détremmée exigeant de la prudence, on alla très sagement, même les apaches, même Guy de Fayolle qui, d'après les on-dit, ne laboura que trois arbres, ne déracina que cinq bornes, creva, bondit, mais arriva quand même au complet.

En passant à Saissac, et après avoir franchi un raidillon en hélice extrêmement dur, on jeta un coup d'œil sur les magnifiques ruines de l'ancien château et l'on descendit pendant une trentaine de kilomètres sur Carcassonne, où l'on arriva vers quatre heures et demie. La pluie continuait encore, mais à l'état de fines gouttelettes.

Il fut convenu de commencer par la visite de la cité. Toutes les voitures, en cortège, suivirent la magnifique Allée des Platanes aussi célèbre que celle de Perpignan, puis, traversèrent le pont et se rangèrent devant la porte Narbonnaise, en face la statue de la reine Carcasse, encore une beauté pour le Général, mais cette fois cela ne prenait plus du tout.

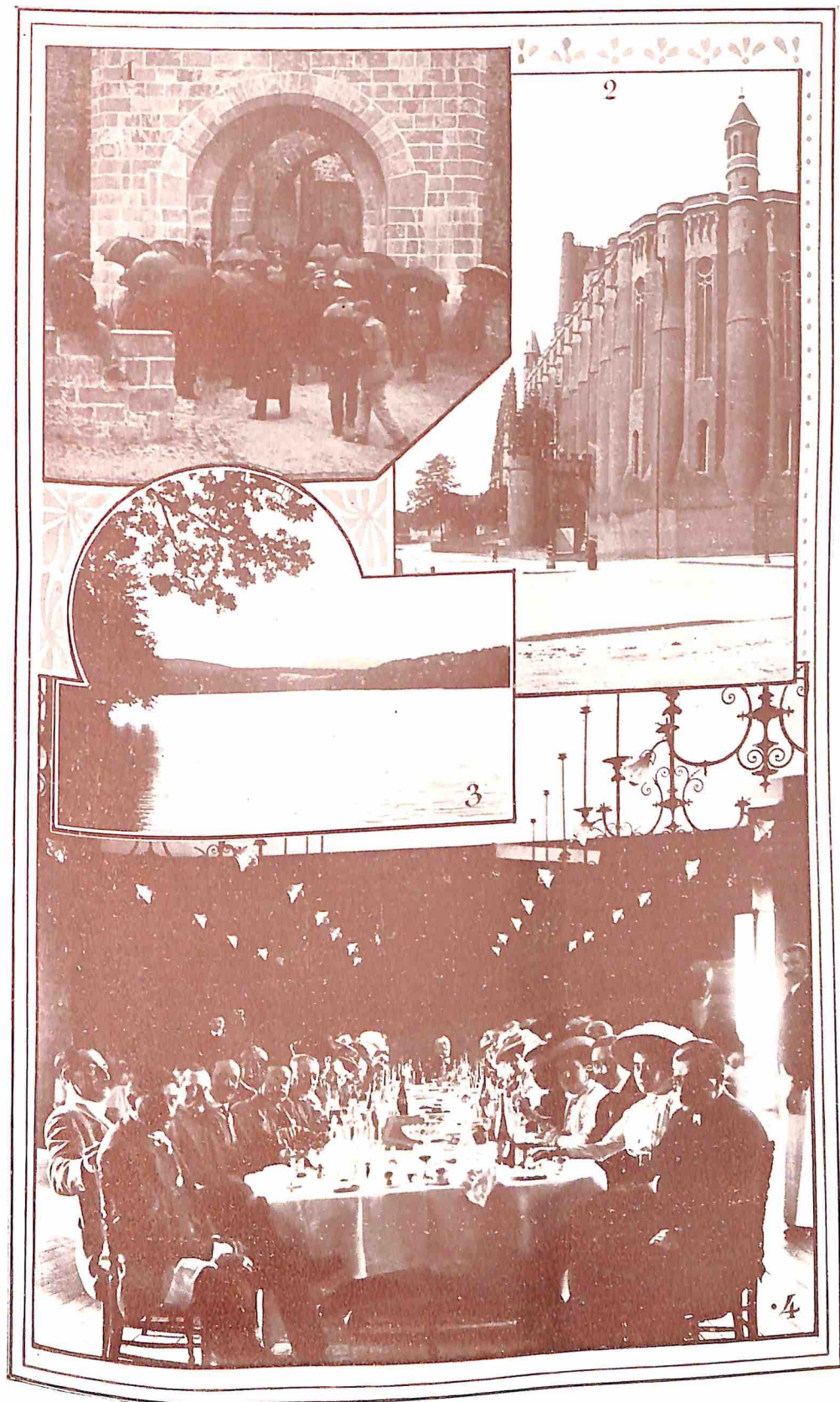
Carcassonne ! on voyait Carcassonne ! on réalisait son Carcassonne ! Si j'entreprenais ici d'esquisser une étude, si réduite qu'elle soit, sur la cité de Carcassonne, j'éprouverais d'abord de la difficulté à être à la hauteur de la tâche, sans compter que la caisse du Club en ressentirait une plus grande peut-être pour payer la note de l'imprimeur. Du reste, sur Carcassonne, ceux qui voudront, déjà alléchés par la notice du Marquis de Fayolle, faire une lecture attrayante et profitable, n'auront qu'à en suivre la description et la destinée dans tous les guides et dans toutes les histoires, puis à savourer sur ce sujet le style, la philosophie et l'art de Violet-le-Duc dans son admirable dictionnaire.

Mais les excursionnistes avaient la bonne fortune de compter parmi eux le Marquis Gérard de Fayolle dont la mémoire, comme la science, est sans limite quand il se trouve en présence de vieilles pierres.

Il pleuvait toujours un peu, mais tant pis, et la visite commença par la barbancane de la porte Narbonnaise, où tout le monde se groupa autour d'une borne sur laquelle s'était hissé le Marquis de Fayolle pour faire sa conférence. Puis il nous fit suivre, en donnant, les lices, la porte d'Aude, le château avec ses intéressantes reconstructions de hourds en bois, l'église de Saint-Nazaire, en nous faisant remarquer la hardiesse presque paradoxale de sa construction, la splendeur de ses vitraux intacts, le tombeau de l'Evêque Radulfe et la vieille pierre du siège de Toulouse, intéressante par la figuration d'une catapulte, encore très nettement gravée.

En une heure, la visite fut terminée, quoique complète, et les clichés ci-joints donnent une idée de cette caravane, pour le moment férue d'archéologie et suspendue aux lèvres de M. de Fayolle, inépuisable en réflexions historiques comme en aperçus ingénieux et critiques d'art subtiles.

Mais une chose vraiment dépitante, en visitant la cité, joyau de la



1. Carcassonne. -- 2. Sainte-Cécile d'Albi. -- 3. Bassin de Lampy.  
4. Le déjeuner, Hôtel de la Poste, à Albi.

France, unique au monde, relique du passé respectée par le temps, qui gâte moins que les hommes, c'est le mauvais vouloir, l'inimitié, la haine bien visible des habitants contre ces murs qu'ils voudraient voir au diable et remplacés par des boulevards, des rues de Rivoli, des promenades avec jets d'eau, massifs en rapiers de hors-d'œuvre et bec de gaz !

A part quelques antiquaires qui en vivent en vendant aux touristes cosmopolites du bric à brac de la Restauration pour du xiv<sup>e</sup> siècle, et quelques industries locales pour lesquelles la silhouette des remparts sert de publicité, le reste de la population se sent dans un état d'infériorité, encluse derrière ses courtines crénelées quand elle voit les jardins de la ville voisine décorés de statues intensives qui sourient à des kiosques Européano-Japonais utilitaires ou musicaux ! Et puis le charretier en veut à la porte Narbonnaise comme à un ennemi personnel. Pourtant, il lui fait plus de mal avec ses moyeux qu'elle ne peut lui en rendre.

Mais elle l'oblige au minimum d'effort nécessaire pour faire aller droit son cheval !

Au beau milieu de la barbacane, admirablement restaurée, devant la porte de ville surmontée d'une ravissante statuette xiv<sup>e</sup>, de l'époque où les figurines de pierre suivaient l'allure contournée des images en ivoire causée par la forme de la dent d'éléphant, entre les deux lices, et dans cet admirable décor des tours Visigothes, un odieux, horrible, barbare bec de gaz étale sa laideur et sa fonte bronzée pour supporter le globe dépoli d'une lampe à arc avec des fils passant sous la porte par les traînées du pont-levis. C'est, non seulement, laid, mais stupide ; plus que stupide, coûteux. Car pour un louis, pas davantage, on eût pu faire une potence en fer forgé, et amener l'électricité par un fil dissimulé le long du parapet.

Que l'on puisse en faire abstraction dans le paysage, c'est possible ; mais, ce qui demeure, c'est, dans l'esprit, l'évocation de la mentalité municipale, catégorie particulièrement fixe et obtuse dont Flaubert seul, dans *Madame Bovary*, a esquissé la psychologie.

Au moment où j'exprimais cette opinion à haute voix, un homme qui passait se mit à dire « Pourtant, il faut bien s'éclairer » d'un ton où je sentis cette haine du citadin contre les murailles, pareille à celle du paysan pour les arbres qui le font vivre !

On retrouva devant la reine Carcasse les voitures alignées, comme au temps des sièges, des balistes, des catapultes et trébuchets ; mais nous n'avions reçu ni pierriers, ni carreaux, ni huile bouillante et, cette fois enfin, nous avions vu Carcassonne, la vraie, l'unique, la belle, et nous descendons vers l'autre, la ville relativement moderne où l'hôtel Saint Jean-Baptiste nous attendait avec son vaste garage si commode, sa cuisine réputée, ses chambres bien plus confortables, à mon avis, que le confort à prononciation anglaise où les lits rappellent le moelleux du ciment armé, avec, surtout, l'excellent accueil de Mme Ricard.

Avez-vous lu la délicieuse fantaisie de Jules Verne où deux

Flamands, calmes et paternes, subissent sans s'en douter les expériences du docteur Ox et de son préparateur Ygène. Le Club se conduit comme ces deux Flamands ! Suivant la hauteur au-dessus du niveau de la mer, les agapes sont bruyantes ou tranquilles sans jamais arriver à être taciturnes.

Bref, à Carcassonne, qui est à une altitude modérée, le repas fut calme ; quelques hurrah, quelques amendes, mais pas d'incidents.

Plus tard, à Montlouis (1600<sup>m</sup>) nous nous rattraperons ! L'Ox-Ygène fera son œuvre.

Le menu de M<sup>me</sup> Ricard était des plus soignés.

- Crème d'asperge princesse
- Langouste à la parisienne
- Cassoulet carcassonnais (spécialité-succès)
- Côtes d'agneau à la Villeroy
- Haricots verts sautés
- Poulet rôti
- Bombe vanille
- DESSERT

Le programme culinaire étant sérieux, on fut de même. Au dessert, le Président rappela que tous les renseignements sur Carcassonne avaient été donnés par M. Combéleran avec une infinie bonne grâce. M. Combéleran est le Secrétaire général du Syndicat d'Initiative de Carcassonne (le mieux dirigé et rédigé de France). Puis on observa le rite du *hou* de blâme à Benoit, sans expliquer à ceux... etc.

Plus tard on le saura !

Dans la soirée, il fallait travailler, car le surlendemain était le grand jour à Puigcerda et on avait l'hymne Cerde à exécuter de façon..... internationale !

Après le café, on rentra donc dans le salon, et on répéta aux sons d'un grand piano à queue de Pleyel, parfois un peu démuné de cordes, mais les plus nécessaires, en *mi bémol*, y étaient. D'abord ce fut hésitant, puis l'émission devint plus assurée, et à la fin, j'allais jusqu'à demander à ces dames de donner un *si bémol* aigu. Elles se récrièrent, mais je tins bon, et il fut atteint à quelques *commas* près. Puigcerda étant à 1700 mètres, on peut compter sur l'altitude pour que les voix suivent l'exemple ! Prat-Dumas faisait la basse à l'octave-double grave. Chaliapine, pour cette fois, aurait passé pour un ténor haut-contre ! Puis, notre ami Faurès répéta ses morceaux. Ces accords, ce piano avaient réveillé tout le monde, un peu fatigué par cette longue journée et un tour de valse s'en suivit, puis une bourrée, mais cela ne dura pas, et une demi-heure après, l'hôtel Saint Jean-Baptiste était silencieux.

Au dehors, la pluie faisait rage. Que seront les routes demain ? Le garçon interrogé dit : Ça va bien, c'est le vent marin — ainsi nommé à Carcassonne parce qu'il vient du sens contraire à la Méditerranée ; —

rassurés par cette promesse, on partit se coucher, mais, sous le sifflement du vent marin, les séculaires platanes se mirent à me chanter des histoires pour m'endormir, et, sommeillant, je les transcris ici.

## LES ALLÉES DE CARCASSONNE

### Ode aux Platanes

Platanes alignés, frères par vos racines,  
Amis, par vos rameaux qui se croisent dans l'air,  
Sur plusieurs rangs serrés, de vos troncs jaune-clair  
S'élança la forêt que font vos branches fines !

Depuis le temps lointain où l'on vous a plantés  
Vous avez bien grandi, droits et fiers sur la dune,  
Tous ensemble, d'un jet, sans bois mort, sans lacune.  
Pointant haut, dans le ciel, vos faites éventés ;

En vain l'autan fiévreux, en vain la tramontane,  
Ont déchaîné leur souffle amer ou déprimant,  
Brisé les oliviers, desséché le froment,  
Leur rage est impuissante à vaincre le platane !

Et, faisant face au choc de l'ouragan bravé,  
La file des vieux troncs, se cambrant en bataille  
Fait penser à des preux, résolus, hauts de taille.  
La lance au poing, les pieds au sol, armet levé !

Sous votre ombrage frais, au temps des cours d'amour,  
Le poète inspiré, disant de belles choses,  
Recevait, comme prix, une gerbe de roses  
Que lui tendaient les doigts d'une reine d'un jour.

Et le soir, aux lueurs de l'astral incendie,  
Que le couchant allume aux torches de l'été,  
Les artistes rêvaient, s'enivrant de beauté,  
Composant les couleurs, trouvant la mélodie.

Platanes alignés qui vîtes nos aïeux,  
Et qui verrez s'ébattre, après nous la couvée,  
Taisez notre tristesse un instant éprouvée,  
Lorsque nous entendons son gazouillis joyeux.

Vieux arbres sous lesquels grandit notre jeunesse,  
Bien longtemps avant vous, nous nous effeuillerons ;  
Déjà sur nous s'abat le fer des bûcherons ;  
Vous verrez fuir le temps sans que sa faux vous blesse.

Vivez et prospérez. soyez fiers, soyez beaux ;  
Et, lorsqu'au vent du Sud qui brise les nuées,  
Vos branches fléchiront, secouant les corbeaux,  
Qu'en souvenir de nous, vos feuilles remuées  
D'un refrain de soleil, caressent nos tombeaux !

### Mercredi 30 Juin

Au réveil, un incident ! La voiture de Guy de Fayolle, pénétrant de façon trop conquérante dans le garage, tel Simon de Montfort dans une bastide, était venue heurter et défoncer son radiateur sur les mains de ressorts arrière de son oncle Félix ! L'arrière du Président ! Faute grave, si colossale que le règlement n'avait pas eu l'idée de la prévoir ! L'amende proportionnelle eût été telle qu'il aurait fallu faire le trust de toute la blanquette de Limoux sur le marché ; on renonça donc à sanctionner une pareille infraction et le silence s'en suivit, expressif et digne.

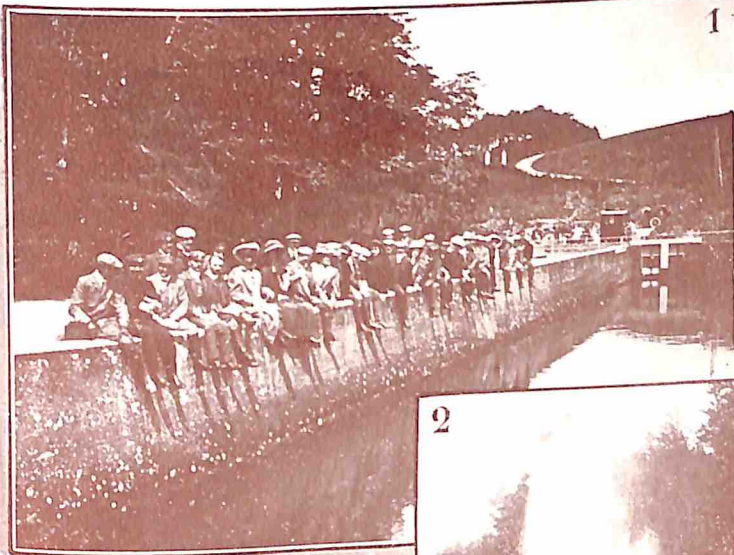
La pluie avait cessé, mais la route était un lac de boue. Tant pis, allons ! et rendez-vous à Alet !  
On y arriva à petite allure, et on s'attendit pour visiter, sous la conduite du Marquis de Fayolle, les superbes ruines du XIII<sup>e</sup> siècle qui s'y trouvent.

L'abbaye d'Alet fut fondée en 813 par Béra, comte de Razès et sa femme Romille. L'église fut construite en 1119. L'abbaye fut érigée en évêché par le pape Jean XXII (de Cahors). Le dernier évêque au moment de la Révolution fut un La Cropte de Chantérac, du Périgord.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les huguenots mirent la ville et l'abbaye à sac. Ce qui est remarquable dans ces ruines, ce sont les détails d'ornementation d'une richesse et d'un fini tels que longtemps on a cru que l'abside était un restant de monument Romain. On y voit des fragments de stucs du XII<sup>e</sup> siècle, admirablement gravés, dont on ne trouve aucun exemple ailleurs.

Ce détail est de la plus grande importance archéologique, car il permet d'affirmer l'usage des stucs à l'époque romane.

Mais à Alet, ce qui, en dehors de l'intérêt historique, mérite l'arrêt et la visite, c'est le cimetière, longeant le côté Nord de l'église. Il y a



1. Sur la chaussée de Saint-Ferreol. --- 2. La Gerbe. --- 3. Les Rochers de Galamus. --- 4. En regardant la Gerbe.

là un mélange saisissant des pierres rouges somptueusement ornées, formant les pleins-cintres des portes, et des parois, plus claires, des éventrures de la muraille, avec, dominant le tout, la vieille abside béante. Le sol, considérablement surhaussé, met les tombes au niveau des fenêtres basses envahies par l'herbe, les vignes vierges et le lierre, avec des cyprès qui échelonnent la perspective. Par un beau soleil de Limoux, c'est admirable. Mais pour nous, il pleuvait ! On se contenta de prendre quelques clichés qui, malgré les nuages noirs, furent réussis, et l'on partit pour Quillan.

## LES RUINES D'ALET

Rondel macabre

Sous l'archet des grillons, les morts ouvrent le bal,  
Au feu des vers-luisants, allumant leur lanterne ;  
Les cyprès sont parés de linceuls mis en berne,  
Se balançant autour d'un tréteau sépulcral.

La lune, ravivant son lugubre fanal,  
Fait les cornes derrière un arceau qui la cerne.  
Sous l'archet des grillons, les morts ouvrent le bal,  
Au feu des vers-luisants, allumant leur lanterne.

Les hibous et les chats sonnent le bacchanal,  
Que la chaîne du puits rythme dans la citerne,  
Et les porches romans, où pousse la luzerne,  
En sont les seuls témoins, jusqu'au coq matinal...

Sous l'archet des grillons, les morts ouvrent le bal !

---

Sur le chemin, on remarqua, à droite, la belle allure du château de Couiza, masse carrée, flanquée de quatre tours, sur le bord du torrent, et, vers onze heures, on était à l'hôtel des Pyrénées, qui jouit de la plus unanime et justifiée réputation de cuisine, de complaisance, d'accueil et de propreté. Pour la circonstance, son propriétaire, M. Moulines, n'avait pu avoir toutes les chambres nécessaires, mais il en avait trouvé à l'établissement thermal, situé à deux kilomètres de Quillan, avec un confortable autobus pour nous y conduire. Là, on trouva la 80 HP. Mercedes qui avait brûlé nos racleurs, entre Castres et Albi. On affecta de n'y pas faire attention ! Puis Guy de Fayolle arriva, muni de son radiateur réparé à Carcassonne avec beaucoup d'habileté !



Discussion fatale entre l'oncle et le neveu ; car si un radiateur a tort de se crever sur des mains de ressorts arrière, les dites mains ont tort aussi de se trouver devant un radiateur. Cruelle énigme ! Montaigne eut dit : Que sais-je ?

On sonne ; c'est le déjeuner, où les Truites de l'Aude à la meunière, le Navarin jardinière, le Gigot de pré-salé à la broche et la Salade périgourdine encadrent le Pâté Moulines, une rareté, et une merveille, qu'on ne peut connaître qu'à Quillan et qui vaut le voyage !

Au dessert, la fameuse blanquette fit son apparition ! elle fut bruyante ! car, au moment de déboucher la première bouteille, une détonation formidable retentit à l'autre bout de la salle.

C'était Cailhava qui lançait un pétard ! Amende, rappel à l'ordre, et déclaration du collègue Rouzier qui dit aimer les pétards quand il est prévenu, sinon non. On lui promet de le prévenir désormais, la veille !

N'oublions pas, en passant à Quillan, de saluer et de remercier M. Salvat, président du Centre de Tourisme de cette région. A notre première visite, il fut la complaisance et l'amabilité mêmes, pour nous faciliter tout et nous renseigner sur nos itinéraires, comme sur les chances plus ou moins problématiques de nos gîtes.

La journée de Quillan était déclarée, sur le programme, jour de repos ! On en profita pour aller loin, du moins quelques-uns, et comme on me demanda mon avis, j'insistai pour aller voir le défilé de Saint-Antoine de Galamus. On m'écouta et la six cylindres de M. de Vignemont nous emmena, le marquis de Fayolle, Buffèteau, Didon et moi, suivie par la voiture du comte de la Mothe, celle de Gonthier, celle de Marc Murat et de Prat-Dumas, emmenant, je crois, M. et Mme de Lépine, Poumeau, le docteur Faure, M. et Mme Cocula et quelques autres que je ne retrouve plus.

On partit de Quillan vers deux heures, et l'on prit les fameuses Gorges de l'Aude, dont l'utilisation, pour aller en Espagne, est due à un ancien curé de Quillan, l'abbé Armand, auquel fut élevée une statue sur une des places de la ville. Cette statue, intelligemment conçue et exécutée, est l'œuvre de Bonacieux, l'auteur de la statue colossale de Notre-Dame du Puy, que nous vîmes l'année dernière.

L'abbé Félix Armand, né à Quillan en 1742, était, en 1774, curé de Saint-Martin-Lys. A cette époque, aucune communication n'était possible entre cette commune et Quillan. Il eut l'idée de creuser la muraille infranchissable qui barre la gorge, à coups de pic, en allant, pendant des années, fouiller la roche entre deux bréviaires ! Une fois l'obstacle franchi, il construisit un petit chemin dont on distingue encore les traces et qui devint la seule route reliant la haute vallée de l'Aude à Quillan. Auparavant, plus de quarante lieues étaient nécessaires pour joindre l'Espagne. Il fallait passer par Ax-les-Thermes, ou Perpignan, en contournant tout le massif des Pyrénées-Orientales.

Le premier tunnel de l'abbé Armand, à l'endroit nommé le « Roc maudit », fut appelé, par la reconnaissance publique, le « Trou du Curé » et cette dénomination lui est restée. Autrefois, sur la paroi, était gravé rudement un quatrain, composé par l'agent-voyer chef

vers 1820. Depuis, on l'a reproduit sur une plaque de fonte peinte en bleu. On peut le regretter, car l'inscription, sur le roc, était plus pittoresque que ce rectangle administratif.

Le quatrain du « Trou du Curé » présente cette particularité de parler de *force* et de *lumière* bien longtemps avant qu'il ne fut question de barrage, de pylônes, lampes et dynamos.

Bien des touristes le croient aujourd'hui de circonstance et en sourient, alors qu'à l'époque où il fut gravé, personne ne songeait à utiliser la houille blanche.

Du reste, voici ce quatrain, meilleur par sa bonne volonté que par la richesse de ses rimes.

Arrête, voyageur, le maître des humains  
A fait descendre ici la force et la lumière.  
Il a dit à son fils, " accomplis mes desseins "  
Et le pasteur des monts a brisé la barrière.

Après avoir franchi le Trou du Curé, à l'endroit de la gorge nommé : Pierre-Lys, on suit, pendant près de dix kilomètres, l'Aude qui bouillonne au fond d'un cañon plus tortueux et plus étroit que celui du Tarn, décor grandiose et qui se renouvelle, gâté malheureusement par les pylônes de " force et lumière " portant le courant d'Axat. Il eut été facile de faire courir les fils, dans les meilleures conditions, le long des rochers, sur des potences peintes en gris. Mais le temps n'est pas encore venu où l'on créera une chaire d'esthétique paysagiste dans les écoles d'électricité. Cela arrivera quand l'Amérique nous en aura donné l'exemple, elle qui a déjà sauvé du vandalisme le National Park qui s'étend au Sud du Canada sur une superficie de plus de six de nos départements.

Pauvres granits du Sidobre, que n'étaient-ils Yankees !

Au tournant de la route d'Axat que nous prendrons demain, on continua tout droit sur la route de Perpignan pour arriver à Saint-Paul de Fenouillet. Là, le comte de la Mothe voulut aller visiter l'église, par intuition pure !

Et il eut raison, malgré nos lazzi, car elle contient un baptistère et un rétable en stuc du XVII<sup>e</sup> siècle, vraiment curieux, et en bon état, surtout le baptistère qui présente, sur deux faces, des panneaux sculptés fort beaux ; l'un figure la conversion de saint Paul et l'autre le baptême de N.-S.

On quitte Saint-Paul de Fenouillet pour tourner à gauche et l'on grimpe raide ; la vue devient admirable, puis brusquement, après un angle de la route, on est à Galamus. On y pénètre par un tunnel comme le Trou du Curé. Il porte aussi une inscription, en fonte administrative, bien à tort, mais le quatrain est en patois du pays. Il est charmant, œuvre de M. Léonce Rives de Saint-Paul, un enfant du

pays. Je m'empresse de le citer ici avec, en regard, une traduction impuissante à rendre le pittoresque et la couleur des mots patois.

Dins aquel roc pelat que traouco lo sabino  
Ount l'aglo, dins soun bol, gausabo soul boni,  
Penjat per un courdel, ambé la barromlno,  
L'homo, coma l'ousel, a troubat un comi.

Dans ce ravin profond que n'atteint plus la foudre  
Où l'aigle régnait seul, défiant l'œil humain,  
Avec sa corde à nœuds, son levier et sa poudre  
L'homme, comme l'oiseau, s'est frayé son chemin.

Derrière le tunnel est la faille qui s'étend, sur deux kilomètres environ, donnant passage au ruisseau l'Agly.

Tout en bas, est un petit ermitage, avec un sentier de chèvres pour arriver. La gorge est étroite au point que, parfois, elle n'a pas dix mètres, et la route surplombe de plus de cent mètres. Inutile de dire qu'après la première attention portée à la splendeur vraiment rare de ce défilé, on se mit, comme des enfants, à jeter des pierres et à calculer, avec une précision des plus vagues, la profondeur d'après les chronomètres.

Une photographie, bonne malgré l'heure tardive, montre ce spectacle. On y voit Poumeau dans une pose qui n'est pas celle d'un gladiateur faisant face à son adversaire, et les autres mathématiciens aux prises avec la formule  $E = \frac{1}{2} gt^2$ .

Après Galamus, la faille devient gorge, et la gorge vallée; mais la route est épouvantable; aussi, de la seconde vitesse! Et l'on brûle de l'essence!

Voilà bientôt un raté, puis une contre explosion, ça y est, plus de précieux liquide!

Mais la six-cylindres a son bidon de réserve; merci, mon Dieu! On repart, les autres étant dernière nous, à quelque distance.

Quelques kilomètres plus loin, sur un moment d'oubli, on ne prend pas une insidieuse route à gauche. On dépasse de quatre cents mètres, pas plus. Pendant ce temps, les autres prennent le bon chemin, et de tête, nous voilà en queue. Cinq minutes après, des ratés, arrêt de nouveau! ça y est! Plus une goutte d'essence, avec un réservoir de quatre-vingt-dix litres.

Chauffeurs, camarades, mes frères, n'ayez, comme réservoir, qu'une lampe Pigeon! Avec cela, on se méfie, tandis qu'avec des foudres de quatre-vingt-dix litres, voilà ce qui arrive!

C'était donc la panne, la vraie; et aussi la nuit, et sinon le froid, du moins le frais, le très-frais. Buffeteau et Didon se dévouent et reviennent à une demi-lieue vers un paquet de maisons. M. de Vignemont cherchait la fuite possible de son réservoir, le marquis de Fayolle trouvait que l'endroit manquait de monuments! Moi je pensais,

en en étant certain, que, si on avait pu faire deux cents mètres de plus, on attrapait la descente qui menait presque jusqu'à Quillan. Mais j'ignorais l'état actuel de la route, à peine comparable à la rue du Quatre-Septembre de Paris.

Et je dois avouer qu'il y avait de ma faute, car, pour ne pas effrayer sur la distance de Galamus, j'avais vaguement parlé de cinquante kilomètres, alors qu'on en avait bien roulé plus de quatre-vingts!

Buffeteau et Didon reviennent. Ils avaient trouvé une bicyclette et, y attendant, un homme. Des deux, on ne fait qu'un et l'on envoie ce messenger, porteur d'une bouteille de détresse, au Président, à Quillan!

Dès lors, attente. On était plus ou moins trempé par la pluie, mais le tabac ne manquait pas.

Au bout de trois heures, les sujets de conversation étaient épuisés. C'était le silence dans la nuit, avec la six-cylindres, morne autant qu'innocente, dont les phares, tristement allumés, éclairaient les ornières dans lesquelles s'enlisaient les deux mille kilos de la voiture.

Enfin, vers onze heures, un bruit, puis une lueur, puis un feu. C'était la voiture Serreau apportant des bidons et ramenant le bicycliste, qui avait fait la moitié du chemin, à pied, dans des boursiers sans fond.

La descente fut pénible; la boue atteignait parfois les moyeux; et quels cassis, et quels tournants!

Enfin, tout de même, M. de Vignemont, les poignets rompus, finit par nous ramener à Quillan. M. Moulins nous fit servir, à minuit, un excellent et tardif dîner auquel nous fîmes grand honneur. Il eut été dommage d'aller se coucher sans connaître l'Ombre Chevalier, sauce tartare, la Poularde à l'indienne, le Tournedos Rossini, les Poulets de grains rôtis, et les Haricots verts à la crème d'Isigny.

Ceux qui n'étaient pas encore couchés nous apprirent qu'on avait d'abord été inquiet, puis, quand arriva le mot au Président, on le prit en gaité, et on chanta, à notre adresse, un chœur de commisération sur une gamme triste, en mineur, avec Prat-Dumas l'harmonisant par une sous-contre-basse, lugubre et grégorienne.

Mais, de tout cela, il en résultait pour nous un besoin intense d'aller dormir. Demain, réveil à 7 heures; attention.

Dans la journée, une tristesse. Notre aimable compagnon Le Clère avait reçu une dépêche qui le rappelait chez lui en hate, et il était parti, anxieux, retrouver sa famille; nos vœux l'accompagnèrent, car nous nous associons tous à la peine de notre excellent camarade, péniblement éprouvé.

## JEUDI 1<sup>er</sup> JUILLET

Poumeau claironne brillamment à six heures du matin. Le soleil se fait déjà hidalgo pour nous saluer. La boue d'hier est presque sèche, *Bamos!*

On traverse d'abord, comme hier, le défilé de Pierre-Lys qu'on admire autant que la veille, puis on tourne à droite sur Axat, et bientôt s'aperçoit le défilé de Saint-Georges, bien plus étroit encore que Pierre-Lys et Galamus. La route est toute entière en encorbellement, partageant la place avec le torrent. En certains endroits, la muraille opposée n'est pas à quatre mètres. A l'entrée se trouve l'usine électrique, origine des malencontreux pylônes si laids à voir. Mais puisqu'on est à l'usine, on espère en avoir fini. Pas du tout : au delà de Saint-Georges, voici de nouveaux pylônes, car une autre usine s'est montée au-dessus ! Néanmoins, on lui pardonne car il en résulte une beauté qui, pour artificielle qu'elle soit, n'en mérite pas moins le coup d'œil et le cliché.

Cette seconde usine a été prendre son eau très loin par un canal, à flanc de montagne, qui déborde sur son parcours en trois cascades, de très fort débit, tombant à travers les sapins sur plus de soixante mètres de hauteur. C'est vraiment un très beau spectacle.

A Usson, la route débouche sur un site admirable, devant une vieille ruine dominant un rocher à pic, véritable burg de légende. Au pied, une station thermale s'est placée dans la faible partie disponible de la gorge. Un peu plus loin se trouve le village d'Escouloubre dont l'unique rue est la route même. Quelques hôtels commencent à s'y construire, ainsi qu'un établissement thérapeutique.

C'est à partir de cet endroit que la route commence à monter, car, jusque là, elle n'a présenté à nos moteurs que quelques rampes légères. Et en voilà maintenant pour vingt kilomètres, jusqu'à Montlouis, sauf à la fin où, dans la région haute, nommée le Capsir, on roule à plat. L'Aude bouillonne toujours au bas de la gorge, mais de moins en moins, la *Pauvre*. Elle est encore écumante, mais modeste ; bientôt elle deviendra timide, puis à l'état de ruisseau, puis de filet, pour, enfin, disparaître en un réseau de petites infiltrations au pied d'un coteau boisé.

On monte à plus de 1700 mètres et bientôt apparait Montlouis, donnant l'impression, par ses fortifications à la Vauban, d'un gâteau renversé avec, par derrière, l'admirable silhouette du Canigou, encore respectable par l'importance de ses neiges.

Encore quelques tours de roues, et l'on se trouve devant la barbacane et la première enceinte de Montlouis, à la Porte de France, que nous franchissons sur un pont-levis pour atteindre l'autre porte, rébarbativement garnie de vantaux en cœur de chêne de quinze centimètres d'épaisseur. On pénètre sous la longue voûte de l'ancien corps de garde, et l'on est au sein de la forteresse, où la garnison actuelle fait plutôt de la villégiature et de la cure d'air, que de la protection d'une frontière, ayant, depuis longtemps, perdu l'habitude d'être menacée !

A Montlouis, il y a une porte, une rue, un monument, un hôtel, une boutique de chaque produit ou métier. Tout est par unité.

L'unique monument est élevé à la mémoire d'un enfant du pays, le brave général Dagobert, mort an II de la République. Ce monument, plutôt pesant et procédant du pylône, de la balise ou de l'affut,

sert de couverture à une petite pierre tombale surmontée d'un boulet. Il est curieux peut-être de rappeler ici que ce général Dagobert fut, dit-on, l'inventeur véritable de la célèbre chanson du Roi Dagobert, qui est dans toutes les mémoires, avec son compagnon saint Eloi !

Et c'est ainsi que le farouche démocrate qu'était le brave général, contribua à illustrer dans les mémoires un roi mérovingien et son ministre qui, sans lui, ne seraient peut-être jamais parvenus à une pareille célébrité. A quoi tiennent les lauriers de l'histoire !

Nous rangeons les voitures devant l'Hôtel de France, admirablement tenu par M. Lefizelier, et, en attendant le déjeuner, chacun se livre au pavoisement Franco-Espagnol en vue de l'arrivée à Puigcerda.

En un instant, ce ne sont plus que drapeaux, guirlandes, fanions, écussons, bannières ; toutes les étamines flottent au vent. Le Président arbore un étendard triple aux couleurs Cerdes-Espagnoles, Françaises et Périgourdines ; d'autres installent des festons de petits pavillons, rappelant le pavoisement d'un yacht.

M. et M<sup>me</sup> Journu décorent la voiture de M. Marcel Parant comme ferait un couturier lançant une nouveauté pour le Grand Prix, et j'ose dire que cette ornementation était la plus élégante de toutes, tandis que M. et M<sup>me</sup> Darbour décoraient les glaces de leur limousine avec des découpages, vert et or, très patiemment travaillés ; vingt kilomètres de côte avec des cylindres capricieux leur en ayant donné le temps. Cet arrangement remportera bientôt l'unanimité des voix Espagnoles.

On use des kilomètres de ficelle, des arcs d'étoffe jaune et rouge, et tous les manches à balai disponibles, jusqu'au Président qui, se pavoisant lui-même aux couleurs Ibériques, sur sa casquette et le long du corps, finit par ressembler à un Peau-Rouge égaré à Tolède.

Le déjeuner sonne. A table !

Or, sachez que Montlouis est exactement à 1563 mètres 61 millimètres d'altitude (soyons précis), et que tout, absolument tout, vient de dix lieues en diligence. La connaissance de ce fait sera nécessaire pour la fin de ce récit.

Nous aurions eu, à l'Hôtel de France, un déjeuner bon mais simple, que, certes, nous l'eussions, tous, trouvé excellent. Mais jugez de notre surprise, à la lecture du menu que voici :

- Omelette au jambon Capinois
- Truites de torrent
- Longe de veau Périgourdine
- Cèpes de Nabuga à la Bordelaise
- Haricots verts sautés
- Filet à la broche
- Pommes rissolées
- Salade
- Entremets
- Bombe glacée à la vanille
- DESSERT

A l'altitude de Montlouis, l'appétit est éveillé, et vous savez que plus le Club s'élève au-dessus de l'Océan, plus il devient bruyant : question d'oxygène. Aussi, le déjeuner de Montlouis fut la joie de tous les habitants qui, sur la place, écoutaient les hurrah, les toasts du Président, l'arrivée de la bombe glacée, soulignée par une bombe véritable et détonante : encore une farce de Cailhava ; mais Rouzier avait été prévenu depuis Quillan ! Puis, sous l'impression de cette bombe, de cette ville militaire, du brave Dagobert, on pensa à notre Général, dont l'attention était à ce moment portée à ne rien oublier sur le menu, pouvant être absorbé. On en avait fait un Maréchal l'année dernière, que lui donner de plus ? L'endroit étant évocateur des légendes Napoléoniennes et des appellations populaires, on en fit le Caporal, le Grand Caporal ! Embrassade, bombe de Cailhava, le tombeau de Dagobert en tremble sur sa base, flots de champagne, hurrah, et, pour ne pas en perdre l'habitude, un *hou !* de blâme à Benoit, sans dire à ceux... etc.

Bientôt on le saura.

Et toute cette gaité, toutes ces fantaisies d'écoliers échappés de leur geôle, se passe sous les yeux de deux convives, invités par nous, et venus de Perpignan pour assister à notre passage, après nous avoir été fort utiles pour les renseignements qu'ils nous avaient donné par écrit.

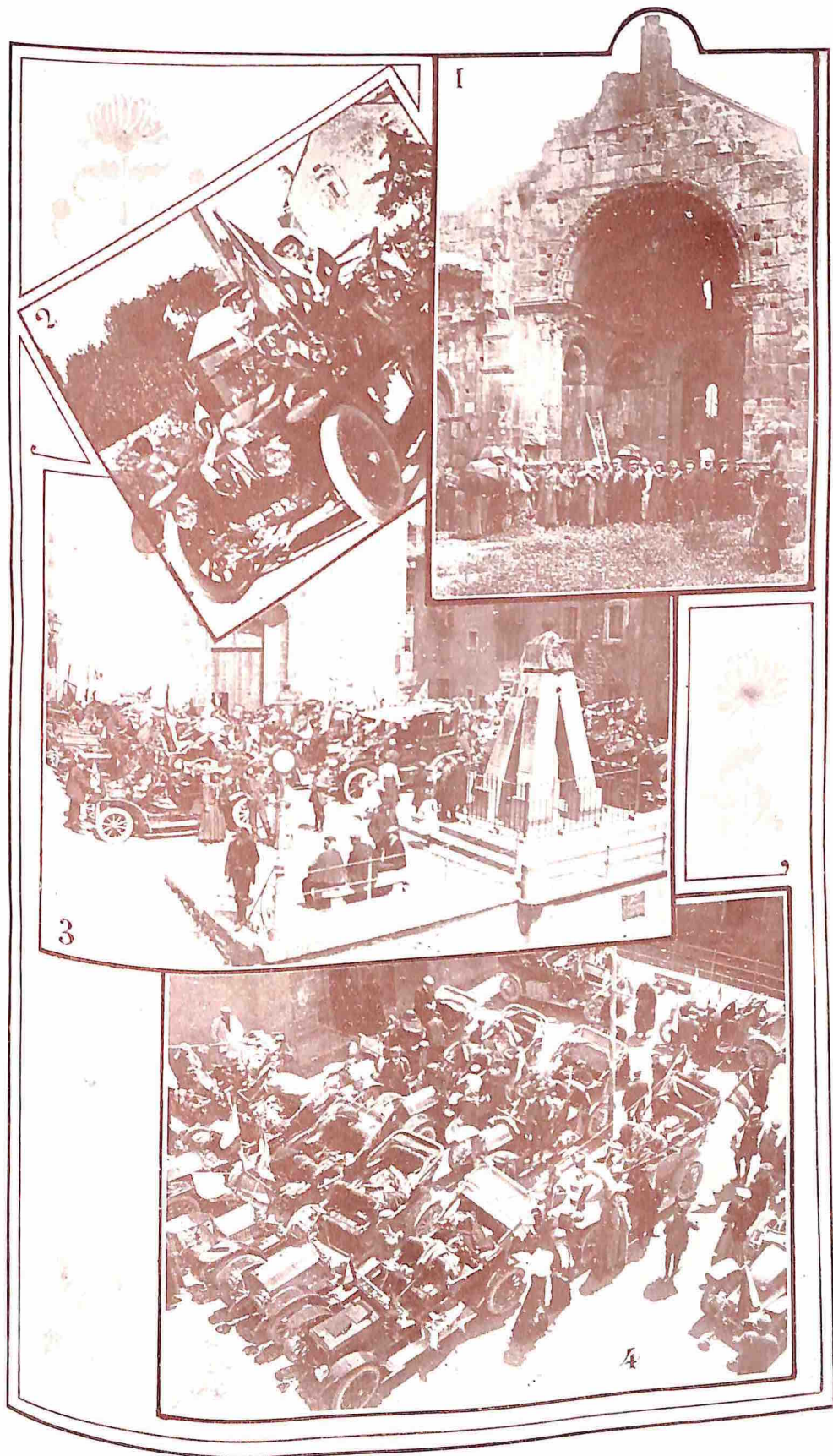
L'un d'eux, M. Soullier, est président du Syndicat d'initiative des Pyrénées Orientales, vice-président du Club Alpin, et l'autre, M. Semence, occupe une des fonctions importantes du Touring-Club. Ces messieurs, habitués à voir passer des touristes corrects, empesés, endormis, ou le nez dans leur Bœdeker ; des Clubs où, rire, constitue, parfois, un relâchement dans la tenue, n'en reviennent pas de notre entrain et font au président mille et mille compliments, lui disant : Votre Société a inauguré un genre, l'excursion fantaisiste et instructive, où l'on décore un général à volonté, où Cailhava fait des tremblements de terre, où l'on blâme Benoit... ?? où, en même temps, on donne des séances d'orgue et l'on étudie les époques glaciaires ! Bravo !

Après ce speech aimable, répondant à celui du Président, on quitta la salle pour donner un dernier coup de fion au pavoisement.

Pendant ce temps, M. Gaillard était monté prendre une photographie de la place, du haut d'une maison. Beaucoup d'autres opérateurs essayèrent de prendre la même vue, mais en pure perte, probablement, car le soleil était aveuglant et tapait sur les objectifs.

On part, et les voitures se suivent de près, pour aller à Bourg-Madame, par la route pittoresque de Targassonne. C'était le grand jour ! c'était l'heure ! on touchait au but du voyage. Le Périgord allait saluer la Cerdagne. Aussi, dès ce moment, on exclut du pavoisement les détails par trop fantaisistes. Le Président n'a plus l'air d'un Peau-Rouge Catalan, ni moi-même d'un minstrel de Casablanca, et l'on franchit les petits villages de Targassonne, Augoustine, Ur et autres hameaux, sans ressembler à une parade de cirque en tournée !

Après une courte descente, on remonte à 1.600 mètres, au Col de



1. Les Ruines d'Alet — 2 3 4. Pavoisement des Voitures à Mont-Louis.

la Perche, et l'on continue par le chaos de Targassonne, curieuse reproduction, réduite, des granits du Sidobre, puis, de loin, on aperçoit la petite ville de Llivia, chinoiserie diplomatique, et non sens géographique, car cette cité, d'abord Romaine, puis Arabe, puis Catalane, est actuellement Espagnole, quoiqu'en entier enclavée sur territoire Français, depuis Louis XIV, par suite d'une interprétation ambiguë de l'article 42 du traité des Pyrénées. Il y a bien un chemin neutre qui le relie à la frontière, mais la neutralité de son entretien est si bien observée que mieux vaudrait passer à travers le chaos de Targassonne que de s'y aventurer !

La poussière et le soleil deviennent intenses, l'Espagne est proche, et l'on arrive à Bourg-Madame, où l'on se met en file, le long de la rue, sous l'œil complaisant des douaniers prévenus.

Quelques minutes après, quatre landaux franchissent le pont-frontière. Ce sont nos amis de Puigcerda, M. J<sup>a</sup> M. Marti et le docteur Jaime Duràn, accompagnés de M. Tixaire, l'Alcade Major, de M. Vidal, premier adjoint, de Don Juan Bienzobach, chef de la douane espagnole, toujours d'une complaisance sans égale, de M. Raphaël Rodriguez, capitaine des Carabiniers, de M. Jaime Esteva, juge municipal, et de M. Buenaventura Cadefau, membre de la presse, directeur du journal *Ceretania*.

Et, maintenant, que dire de l'accueil que nous reçûmes à Puigcerda, de cet enthousiasme qui commença sur la ligne même de frontière, de ces ovations, ces mains ouvertes, cette joie touchante de nous faire fête. Si je l'écrivais en narrateur fidèle, je serais certainement taxé d'exagération.

Si je le disais comme je le pense, on m'accuserait de broder et de raconter, avec enjolivements, des choses venant de loin !...

Je ne trouve donc rien de mieux, pour sauvegarder ma véracité de voyageur, que de reproduire *in-extenso* l'article du *Ceretania*, qui relate notre passage, et toutes les réjouissances qui s'en suivirent. Avec quelques renvois donnant l'explication des mots espagnols difficiles à traduire, tout lecteur arrivera, sans peine, à comprendre cet article qui n'est, de la première ligne à la dernière, que l'expression de la plus stricte vérité.

## El Automobile Club du Périgord

Esto *petra duris, cor amicis,*  
*hostibus ensis.*  
Si hæc tria tu fueris,  
*petra cor-ensis eris.*

De estos versos latinos, escritos hace mil seiscientos años, por el conocido poeta Ausonio, que residía en Burdeos, se desprenden dos interesantes cosas. Primera, que á los hombres de aquellos viejos

tiempos, les gustaba hacer juego de palabras lo mismo que á cualquier desocupado de hoy, y segunda : que gozaban ya de fama de gentes de altas cualidades los hijos del *Petracor*, que eran nuestros actuales perigordinos : porque era valioso para la época el elogio que de ellos hacia el poeta : *Sé de piedra para los hombres sin corazón : sé todo corazón para los amigos : sé una espada para los enemigos. Si tu eres esas tres cosas, perigordino seras.*

Y deben haberse esmerado en ser al traves de los siglos, aquello del *cor amicis*, pues no otra cosa ha engendrado su popular adagio : *Quan lou Perigord se permeno, pertout deou bouns omis semeno.* O sea : cuando el perigordino sale de su pais, por todas partes siembra buenos amigos.

De que el viejo refran es una verdad irrefutable dará, desde el jueves, evidente testimonio la villa de Puigcerdá.

Publicado en nuestro último número el itinerario del « Auto-Club », que anunciaba la llegada de éste para el jueves, todo fué movimiento y preparativos para la recepción.

A las dos y media de la tarde salieron de aqui, en carruajes empesados con banderas de los antiguos Condados de Cerdaña y Perigord y las actuales de España y Francia, una comisión del Ayuntamiento, una de cuatro señoras, entre ellas la de nuestro estimado alcalde, representaciones de varias sociedades, corresponsales de periodicos y catorce señoritas. Seguía mucha gente á pié.

Al llegar á descubrir lo largo de la calle de Bourg-Madame, fué tan sorprendente como hermoso el espectáculo que allí se ofreció. Bañados por la viva luz del sol, diez y seis automóviles de las más elegantes formas y de las mejores marcas, alineados, ostentaban rica ornamentación dentro de la mayor variedad, pero obedeciendo toda ella á un pensamiento : exteriorizar, hacer évidente la confraternidad entre dos viejos pueblos, que antes tenían su vida y su simbolo propios, pero que ahora forman parte de dos grandes naciones.

Entre sinnúmero de banderas españolas y francesas de todas formas, aparecían en los más, las armas de Périgord, de Cerdaña y de Puigcerdá, reproducidas éstas con toda la propiedad heráldica, tal como invariablemente ha venido usando la villa desde 1298.

Hechas las presentaciones entre las personas de la caravana y las que de Puigcerdá bajaron á recibirles, se constituyó el original jurado, que ya tenemos dicho habia creado la junta del Club, en Perigueux, compuesto de las señoritas Rouzier y H. de Lachapoulie de la expedición, y de las señoritas Maria Pons y Isabel Piñol de Puigcerdá.

Por unanimidad acordaron las *graves juezas* que correspondía el primer premio al automóvil de Mr. Darbour, el segundo al de Mr. Parant y el tercero al de Mr. de Lépine. El primer *accessit* se dió á Mr. Prat-Dumas, el segundo á Mr. de La Tombelle y el tercero á Mr. Serreau.

Ya podía entonces ponerse en marcha la comitiva hacia Puigcerdá, pero el señor Barón de La Tombelle venía de Paris con un proyecto de singular belleza : dirigir el canto del « Himne Cerdá », sobre la

línea misma de división de frontera, teniendo él puesto un pié en cada nación. Se hizo situar un elegante panier de los bajados de la villa sobre la línea á él subieron Mr. de La Tombelle y el gran baritono Mr. Faurès, éste con potente voz cantó las valientas estrofas, haciendo el coro « Meytat de Fransa »... toda la caravana, las señoritas de la villa y muchos de los espectadores. La impresión que producía aquel canto de amor patrio, expresión de un pueblo, allí mismo hoy violentamente partido, era sensacional, muy profunda.

Subieron al primer carruaje la señora Condesa de Fayolle, los señores alcaldes de Puigcerdá y de Bourg-Madame, y el señor Marti, amigo particular de la familia del Conde. En el automóvil de éste venía la señora del alcalde, y en cada uno de los demás una de las señoritas que habian bajado á cantar el « Himne Cerdá ».

Los coches, que eran entonces en mayor número que á la bajada, se situaron á la cabeza, y detrás siguieron los automóviles. Al llegar al frente del Fielato, subieron por la ancha avenida hasta la plaza de Barcelona, saludando los extranjeros con respeto y con cariño su bandera del Périgord, que adornaba las fachandas del « Casino Ceretano ».

Cruzadas las plazas de Barcelona y de Cabrinety, todos lanzaban una exclamación de grata sorpresa, al entrar en la calle de Santa Maria, que presentaba un magnifico golpe de vista, engalanados sus balcones con banderas y tapices de los colores de las dos naciones. Dada la vuelta á la Plaza Mayor, se apearon los viajeros en el hôtel Tixaire, que á su vez lucía también pendones de Cerdaña y del Périgord. Inmenso era el gentío que se agolpaba al paso de los modernos vehiculos, por primera vez venidos en tanto número á Puigcerdá.

Poco rato después, salieron los excursionistas á pié para visitar las iglesias de Santa Maria y de los Dolores, deseosos de admirar en ésta la preciosa joya artística de la imagen de la Virgen. Fueron enseguida al lago, que es para todo forastero un objeto de sorpresa. La damas se embarcaron, y el Marqués de Fayolle sacó fotografías de las seductoras navecillas.

El Marqués, que es uno de los primeros arqueólogos de Francia, con vivo interés examinó las dos fachadas góticas y el interior del templo parroquial. En la magnífica de Santo Domingo estudió con cariño los bellos escudos nobiliarios que la enriquecen.

Esparcieronse los visitantes por tiendas y comercios, comprando en abundancia tarjetas postales, porrones, castañuelas, panderetas, abanicos, etc.

Como les hace á los extranjeros mucha gracia el *porró* (1) catalán, el Club habia recomendado al Hôtel que no faltasen en buen número en su mesa, sabiendo de antemano que la comida, espléndidamente

(1) *El porro*, bouteille catalane de forme particulière, avec un long bec à étroite ouverture, qui permet de boire en se versant le liquide à bout de bras.

servida, había de resultar graciosamente amenizada con los ejercicios de beber con el típico botijo, que la mayor parte de los excursionistas veía por primera vez.

Habían sido invitados los señores Alcalde, Juez de 1.<sup>a</sup> instancia, Juez municipal, Capitán de Carabineros, Administrator de la Aduana, los señores Marti y Duran, amigos particulares de la familia del Conde de Fayolle, y el Director de CERETANIA.

Al terminar la comida, Mr. de la Tombelle, por delegación del Sr. Presidente, saludó con efusión á la Cerdaña y á Puigcerdá; dió las gracias á los invitados por su asistencia, y pintó con ardientes colores el reconocimiento del Club por la cariñosísima acogida recibida; arrancando á cada momento su frase poética y vibrante aplausos de aprobación de sus compañeros.

El primer teniente de Alcalde Sr. Bosom, que representaba al Alcalde, elocuentemente contestó en nombre de la villa, y el señor Marti, conmovido por el afecto de las manifestaciones á él tributadas, leyó un mensaje telegráfico de salutación del señor Conde de Saint-Saud, y dos por escrito de los señores Matheu y Sánchez Gavagnach, autores del « Hymne Cerdá ». Tiernamente agradecidos ambos por los mimos, los halagos, las caricias de que es objeto su venturoso hijo, saludaban cordialmente á nuestros buenos hermanos del Périgord, con los cuales tan estrechos lazos históricos nos unen, principalmente el habla. Con este sentido verso termina nuestro gran poeta lírico :

« Sia la llengua l'abráis més fort  
de la Cerdanya y el Périgord. »

Transportados todos al Casino Ceretano, aceptaron allí el café, y luego fueron los distinguidos huéspedes acompañados al teatro, que estaba deslumbrador.

Irresistiblemente era atraída la primera atención por los escudos de Périgord y Cerdaña, con sus coronas, todo de brillante metal, destacándose sobre un fondo circular de gloria, encerrado por flores y follaje.

Las armas de Périgord, según el precioso modelo pintado por la ilustre señora Condesa de Fayolle, trae, en compo de gules, tres leones rampantes, dos en jefe y uno en punta, de oro, con corona, lengua y uñas de plata, y por la tanto, de un efecto altamente decorativo.

De este grupo, colocado en el mantón, en la boca del escenario, bajaba á cada lado un brazo dorado, del cual pendía una gasa verde que se leía el refrán citado : *Quan lou Périgord se permeno.....* y en el de la derecha nuestro motete : *Meytat de Fransa.....*

El decorado de la galería primera era, según lenguaje heráldico, rigurosamente *parlante*. Lo constituían cinco grupos de tres banderas cada uno simbolizando la Cerdaña de hoy : la central era la de su antiguo Condado, la lateral derecha, la española, y la francesa la izquierda, Abrazaba el grupo un festón de gasa verde. Separaban los

grupos, banderas con los leones de oro, de manera que al entrar, fácilmente allí cualquiera leía : « Cerdaña y Périgord. »

La segunda galería era festoneada con gasas de todos colores, contrastando risueñamente con la uniformidad de la primera.

El telón de boca (1) estaba bajado, permitiendo á los ilustrados huéspedes admirar la artística creación de nuestro Vilomara.

Una ruidosa salva saludó á los invitados y una vez instalados, levantóse suavemente el telón.

Al aparecer los cuarenta jóvenes de la Sociedad coral « La Sardana » con su venerando estandarte, enriquecido por la suntuosa corbata que le fué regalada por el señor Bertrand, y ostentando todos la roja barretina (2), estalló una verdadera tempestad : nadie pudo resistir el gozo de la magnífica visión.

Por la ancha escalinata alfombrada que unian platea y escenario, bajó una comisión del coro á dar á los festejados la bienvenida, dendiéndoles sus cantares. Entonces unas señoritas ofrecieron á cada uno de ellos un pliego que contenía el programa de la Velada, las poesias, originales y traducidas, que en ella figurarian, la letra del « Himne Cerdá », que todos debian cantar, y un tratado sobre la « Sardana », á fin de que se hiciesen cargo del carácter especial que encierra la antiquísima danza popular que se les ofrecería.

Principió la Velada con la Jota « Salutación al Périgord », entusiasmado á los saludados, que solicitaron poseer la música, y en seguida el Sr. Barón de la Tombelle subió al escenario á recitar su grandiosa « Ode á la Cerdagne ». Hizo su presentación el Sr. Presidente del Casino, dando á conocer por cuantos méritos es acreedor el inspi-rado poeta á la gratitud de nuestra tierra. « ¡ Oh Cerdaña, hermana querida ! » exclamaba en un verso nacido del fondo del alma. Con su potente voz, su magestuoso ademán, su arrogante figura, aquel hombre estaba admirable. ¡ Qué frenética ovación !

Repitióse ésta, al volver á presentarse para tocar sus dos creaciones « Ecos de Cerdaña » y « Rapsodia périgordina. » Todos con ellas disfrutaron á su vez : los cerdanes escuchando su gracioso « Ballet, » y los viajeros sus melodías populares artísticamente bordadas con mil filigranas de la más alta dificultad. Cada uno lo recompensó con todo ardor.

El privilegiado baritono Mr. Faurès, á quien habíamos admirado en el « Himne » en la frontera, con cuán delicado sentimiento dijo la expresiva romanza « ¡ Ah, les bœufs ! » Su autor, Mr. de la Tombelle, compartió con el cantante las calursoas palmas que resonaron.

Había llegado el momento de satisfacer la expectación general.

(1) *El telon de boca* : le rideau de la scène.

(2) *Roja barretina* : bonnet écarlate en usage un peu partout dans les Pyrénées, mais plus spécialement en Cerdagne et en Andorre. Seulement, d'après les provinces, il se porte différemment.

El grand músico había escrite, en Paris, expresamente para esta Velada, una composición sobre una poesia catalana de aquí enviada, y la ansiedad por oirla era inmensa. A los coristas, que sujestionados por la extraordinaria condición del auditorio, habían cantado mejor que nunca « Els Dalladors » y « ¡ Gloria á España ! », les estaba reservado con « Cerdanya y Périgord » un nuevo y señalado triunfo.

El autor pidió al señor Basso, que había enseñado á los cantantes la nueva obra, el obsequio de que dirigiese la ejecución, á fin de poder él juzgar desde lejos del efecto.

Por la premura del tiempo, el Sr. de La Tombelle había enviado aquí el acompañamiento para piano, rogando al Sr. Florensa que lo adaptase á los elementos de su orquesta : ignoraba, por lo tanto, si había sido bien comprendido su pensamiento.

El préluído está basado en un melodioso motivo popular perigordino, que todos los españoles tomaríamos perfectamente por gallego, tan exacto es el parecido. Con delicia lo seguía el compositor, no pudiendo dejarlo terminar sin prorumpir en un : *parfait ! parfait !*

*Magnifique !* exclamó, por la majestuosa frase que es por sí sola un verdadero himno de adoración á la Ciencia ; y permaneció escuchando con recogimiento, con devoción, hasta la última nota, coronada por una delirante ovación al inspirado autor. Entre las palmadas, corrió éste á abrazar á los señores Bassó y Florensa y á estrechar con efusión las callosas manos de nuestros obreros cantores, dando gracias á todos por el magistral modo como habían interpretado su concepción. El cuadro fué de alto sentimiento, hondamente conmovedor.

Llegó el turno a las danzas populares. En la platea (1) se había reservado un espacio libre, y allí, cuatro parejas, una de ellas padre é hija bailaron sucesivamente el patriarcal « Ballet. » la danza solem-  
*la festa*, según nuestro *Dietarium* consigna (2).  
Encantados quedaron los franceses por su gracia y elegancia musical y coreográfica.

Otro tanto sucedió con la Sardana. La escogida por Florensa era una de las más hermosas : el efecto de las tenoras y flaviol les arrebatava y preguntaban cómo podrian procurarse la reducción para piano de tal belleza.

Los sardanistas, ellos y ellas, se lucieron. Sus espectadores iban

(1) *La platea* : le parterre. En Espagne, comme en Italie, le parterre est libre, et les spectateurs s'y tiennent debout ou assis sur des chaises volantes. Le « fauteuil d'orchestre » n'existe pas.

(2) Les danses étaient accompagnées d'une façon très originale par des instruments du pays, et le rythme était donné par un petit tambour minuscule accroché à la manchette de celui qui jouait du flageolet. De l'autre main, il frappait en cadence sur ce petit tambourin, sonore sans éclat et net comme une paire de castagnettes.

comprendiendo que los cadenciosos movimientos obedecían á un algo, á una ley que se salía de lo vulgar, y se esplicaban el porqué era necesario un libro, un código que lo rigiera.

Otra fruición. « Aires españoles », para piano : dos méritos : creación y ejecución, que extasiaban, ora por la suavidad, ora por la bravura del abrumador diluvio de notas. ¡ Bravo ! ¡ bravo ! por todos lados sellaron con estruendo la audición.

Un voto de gracias y un pláceme al doctor Andreu, que al tener noticia de la fiesta que se preparaba, ofreció muy amablemente su magnífico piano, diciendo en la carta que para corresponder á los extranjeros que nos houran, cada cual debe contribuir con la mejorcito de su casa. Muy bien, y sepa que el famoso organista parisiense tocó con verdadero placer, porque decía que el instrumento le respondía perfectamente.

« Aria de Sigurd » de Reyer, cantada con severa escuela y perfecta expresión por Monsieur Faurès. ¡ Oh, como le fué estimado su brillante concurso en la velada !

Solemne coronación. El « Himne cerdá ». Nuestros lectores saben que desde el día 7 de Mayo, en que se ofreció al Autoclub perigordino que se le haría oír el « Himne Cerdá », ya que se proponía pasar con nosotros una velada, su dignísimo Presidente el señor Conde de Fayolle, en sus numerosas cartas ha repetido que sus turistas lo cantarían también, para tener el gusto de juntarse con nuestro pueblo. El ofrecimiento no podía ser de mayor delicadeza y parecía un sueño su realización. Pero ésta ha llegado.

Hermoso, hermosísimo era, real y más aún, moralmente, el ver subir por la gradinata á condesas y condes, á un marqués, que es al mismo tiempo un sabio, á personas de las más brillantes carreras, de lejanas tierras venidos, para mezclarse con nuestros carpinteros y cerrajeros y albañiles y con nuestras hijas y nietas, y entonar juntos un canto sagrado de patria y de amor !

Si : de corazón, de verdad habla » *Salutación* » :

« Nuestros cantos van tejiendo Lazos de fraternidad. »

¡ Qué satisfacción, qué legítimo orgullo para Puigcerdá, que logra la dicha de hacerla práctica, positiva, llena de encantos y de dulzuras !

Más de cien voces á unísono dijeron :  
« Som los hereus de la montanya »,

y al Baron de La Tombelle, que dirigía aquella masa tan compleja, que fielmente obedecía á su batuta, se le veía gozar como si estuviese dirigiendo las orquestas que, en Paris, ejecutan su soberbio poema « Les étoiles ».

No hubo más remedio que repetir el canto, para acallar el frenesi del público ¡ Se veía, se oía, y no podía creerse !



No es difícil comprender el entusiasmo de que al día siguiente, estaba dominada la población. La fiesta había sido de todos, grandes y pequeños : de casa y de fuera, de dos pueblos bien distantes entre sí ; fiesta singular, de carácter único, tal vez sin precedentes. ¡ Oh, sí, repitémoslo : qué gloria para Puigcerdá !

\*  
\* \*

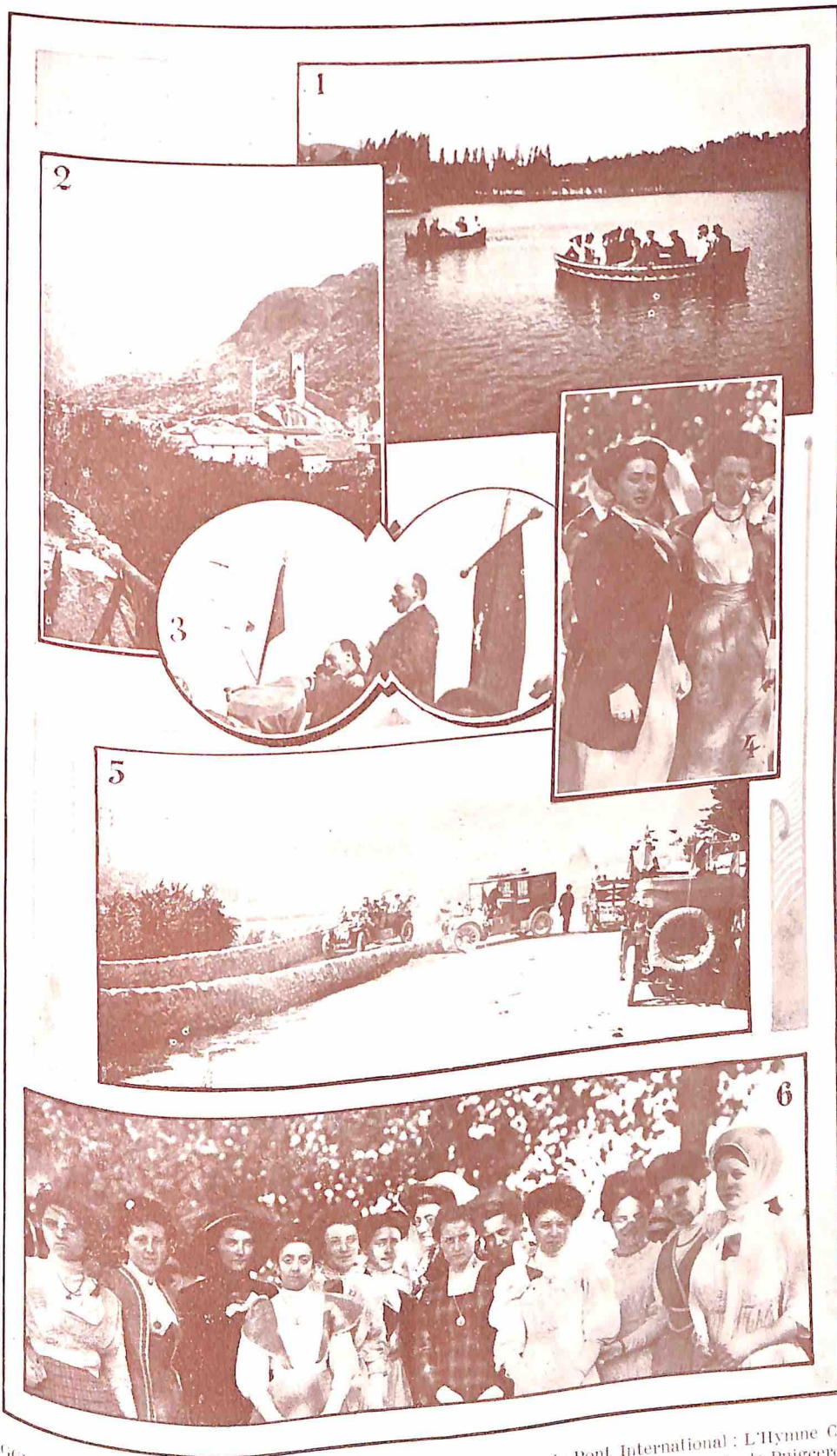
Nuestros huéspedes, al ver á los cantores, quedaron enamorados de la barretina catalana. Preguntaban como se llamaba y desearon poseerla, para hacer con ella su entrada triunfal de regreso en Périgueux.

A las siete de la mañana del siguiente día, era un espectáculo inesperado y halagador el ver subir por la calle de Santa María la caravana de automóviles, ostentando los expedicionarios la roja prenda característica de nuestra tierra, sobre la cual brillaba su elegante divisa esmaltada : « A. C. P. »

*Au revoir, au revoir!* decían á cuantas personas salían para saludarles. — *Cómo, au revoir?* — alguien les preguntó. — *Parce que nous reviendrons* — resueltamente contestaban.

¡ Hasta la última nota de despedida debía salir del corazón, llena de poesía !

*Revenez, donc*, hermanos queridos, y os convenceréis de que sois dignos de que se os aplique también vuestra secular *dicton* : *quan lou Périgord se permeno...* ! Antes de ahora no eran aquí muchas las personas que supiesen que había una región llamada Périgord : hoy este nombre está en todos los labios, y si se pregunta á los niños quienes son los hijos de aquella tierra, os responderán : *son aquells senyors y senyoras que van venir à cantar* : respuesta que condensa en sí la relación de delicados placeres del alma gozados en común, y que harán guardar entre bien alejadas gentes los mismo dulces recuerdos !



PUIGCERDÀ : 1. L'A. C. P. sur le Lac. - 2. Les Tours de Carol. - 3. Sur le Pont International : L'Hymne Cerdè, Maestro et Soliste. - 4-6. Le Jury Cerdano-Perizourdin à Bourg-Madame. - 5. La descente de Puigcerdá.

# VELADA

DEDICADA AL

## Automobile-Club du Périgord

En el Teatro del Casino Ceretano de Puigcerda el día 1º de Julio de 1909

### PROGRAMA

Salutación al Périgord, Jota, por la Sociedad Coral <i>La Sardana</i> y la orquesta .....	J. BASSÓ.
Ode à la <i>Cerdagne</i> . Poesia por un hijo del Périgord. ....	J. LLADÓ.
Els <i>Dolladors</i> , Coro á voces solas. ....	J. A. CLAVÉ.
Gloria à <i>España</i> . Himno á coro y orquesta. ....	F. DE LA TOMBELLE.
Ecos de <i>Cerdana</i> y <i>Rapsodia Perigordiua</i> , para piano, ejecutados por su autor .....	F. DE LA TOMBELLE.
Ah ! les <i>Bœufs</i> . Romanza de barítono, cantada por Mr FAURÈS. ....	F. DE LA TOMBELLE.
<i>Cerdanya</i> y <i>Périgord</i> . Cantata á Coro y orquesta, escrita en Paris, expresamente para esta velada, y dirigida por su mismo autor. ....	F. DE LA TOMBELLE.
El Ballet <i>Cerdá</i> } Dansas populares, bailadas.	F. DE LA TOMBELLE.
<i>Sardanas</i> }	REYER.
<i>Ritmos Españoles</i> . Fantasía de piano ejecutada por su autor. ....	SANCHEZ GAVANYACH.
Aria de <i>Sigurd</i> , cantada por Mr FAURÈS. ....	
Himne <i>Cerdá</i> , á voces y orquesta. ....	

Será dirigido por el Sr Barón DE LA TOMBELLE, cantando en coro general, los excursionistas y el pueblo, el

Meytat de Fransa, Meytat d'Espanya,  
No hi ha altra terra com la Cerdanya

# VELADA

DEDICADA AL

“ Automobile-Club du Périgord ”

En el Teatro del Casino Cerdano, el día  
1º de Julio de 1909

## SALUTACIÓN al PERIGORD

Jota cantada por la Sociedad coral “ LA SARDANA ”  
con acompañamiento de orquesta  
(Música de D. JUAN BASSÓ)

### COPLAS

Périgord, que aquí te encuentras  
Por arte de encantamiento,  
La Cerdaña te saluda,  
Rebosando de contento.

A tus bellas damas rinde  
El culto de sus honores ;  
A tus lindas señoritas  
Desea dulces amores.

Desde tus verdes llanuras  
Al enhiesto Puigcerdá,  
Nuestros cantos van tegiendo  
Lazos de fraternidad.



### TRADUCCION LIBRE

Périgord, qui sur la frontière  
Apparus par enchantement,  
Notre Cerdagne, toute fière,  
T'ouvre les bras en t'acclamant !

D'abord aux dames voyageuses  
Nos premiers hommages toujours ;  
Puis, aux demoiselles rieuses,  
Nos souhaits de constants amours !

De ton sol, qui toujours verdoie,  
Au nôtre, l'hiver, dévasté,  
Que ce refrain, vibrant de joie,  
Tresse un lien de fraternité !

# Ode à la Cerdagne

Salut, contrée à l'âme fière,  
Dont nous trouvâmes le chemin.  
Une autre terre hospitalière,  
Le Périgord, te tend la main !

Lumineuse autant qu'hivernale,  
Comme nous, fille du soleil,  
Et, comme nous, seigneuriale,  
Notre cœur au tien est pareil !

De tes sapins les voix sereines  
Parviennent jusqu'à nos hameaux :  
Ils sont les frères de nos chênes,  
De loin ils joignent leurs rameaux.

Tes plateaux et tes pâturages  
Virent les races d'autrefois.  
Ainsi, chez nous, les anciens âges  
Livrent leurs trésors sous nos doigts.

De ton passé, de tes légendes,  
Le fier poème étincelant  
Est la chanson qui, dans les brandes,  
S'unit à celle de Roland.

Car toi, Cerdagne indépendante,  
Tu n'as jamais baissé la voix ;  
Pas plus que nous, Gascogne ardente,  
Où coule le vieux sang Gaulois !

Et si, pour l'instant, se confondent  
Nos rires et nos cris joyeux,  
D'autres fois, tes neiges qui fondent  
Prêtent leurs larmes à nos yeux.

.....  
O notre sœur ! campagne haute,  
Où le hasard nous fit venir,  
Quand nous aurons franchi la côte,  
Garde de nous le souvenir.

Quand de l'hiver les mousses blanches  
Arrondiront tes pics altiers,  
Que vers toi se tendent les branches  
De nos austères châtaigniers.

Et quand, le soir, sur la montagne,  
Semblera bruire un écho,  
C'est Périgord à la Cerdagne  
Qui dira son clair — Qu'és aco ! !

TRADUCCIÓN

# Oda á la Cerdaña



¡ Salve, comarca de alma noble á la cual nuestra buena suerte nos condujo !  
Otra tierra, hospitalaria tambien, el Perigord, te tiende sus manos.

Bañada siempre de luz, aun en medio del sombrío invierno : hija, como  
nosotros, del sol ; como la nuestra, tierra de feudos, nuestro corazón es igual  
al tuyo.

Las sonoras voces de tus pinos llegan hasta nuestras cabañas : hermanos  
ellos son de nuestras encinas, y desde lejos amorosos confunden sus ramages.

En tus mesetas, en tus praderas, se van sucediendo tus antiguas razas :  
tambien nosotros gozamos el bien por espacio de siglos amasado.

El brillante poema de tus gestas, de tus leyendas, es la canción que en las  
selvas se entona, al par de la de Roldán,

Porque tu, Cerdaña altiva, jamás has humillado tu cerviz : tampoco nosotros,  
hijos de la ardiente Gascuña, por cuyas venas corre la vieja sangre Gala.

Y si hoy se mezclan nuestras risas y nuestro júbilo, otras veces, tus  
nieves, al derritirse, llenan de lágrimas nuestros ojos.

.....  
¡ Hermana querida ! el azar nos llevó á tus alturas : ahora, cuando nos  
hayamos alejado de ti, guarda fiel en tu alma nuestro recuerdo.

Cuando el invierno haya hecho desaparecer tus soberbias cumbres bajo su  
mullida alfombra de armiño, ¡ que hacia ti se tiedan las ramas de nuestros  
magestuosos castaños !

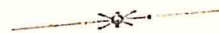
Y si, allá, en la noche callada, parece vagar en la montaña el rumor de  
un dulce eco, será el Perigord, que á su amada Cerdaña con tierna voz pregun-  
tará : ¿ qué pasa por ti ?

# — Cantata —

(Lletra Catalana)

¡ Ciencia, llum divina !  
Lo llas que als homens lliga  
A tu es deurá, que siga,  
De jorn en jorn, més fort.

A dalt del vell Pirene,  
Per tu, les mans es donan  
Y cants de amor entonan  
Cerdanya y Perigord.



## ••• Traduction •••

Science, lumière divine ! Le lien qui unit les hommes, à toi l'on  
devra qu'il soit, de jour en jour, plus fort.

Par toi, en haut du vieux Pyrène, les mains dans les mains,  
entonnent des chants d'amour Cerdagne et Périgord.



Tout commentaire serait superflu, d'autant plus que nous ajoutons à cet article du *Ceretania* la reproduction du programme et de l'Ode à la Cerdagne, distribués à tous les spectateurs.

Le lendemain, à sept heures, toutes les voitures étaient prêtes, serpentant à travers les rues étroites de Puigcerda, toujours pavisées. On achète des « porros » et des « barretinas, » puis l'on quitte cette ville aimée, en descendant la terrible côte avec précaution, et moins d'anxiété que la veille pour la gravir.

Nous revenons à Bourg-Madame, mais avant de traverser le pont-frontière, jetons encore un regard sur la vieille cité Cerde (1) où nous laissons le plus affectueux des amis, M. Marti (2), vers lequel notre reconnaissance n'a d'égale que la sympathie profonde qu'il nous a inspirée.

Remercions le docteur Durañ, qui fut notre précieux introducteur. Rendons grâces à toutes les dames et jeunes filles Espagnoles qui parèrent notre réunion de leur charme et leur jeunesse ; adressons nos compliments au groupe si ardent des chanteurs et à celui des danseurs et danseuses si élégantes et si souples, à l'orchestre, à son distingué chef, D-Juan Bassó, à la population toute entière qui nous a accueillis avec une bonne humeur, une franchise, et une cordialité sans exemple.

Et gardons, pour la bonne bouche, l'hôtel Tixaire, qui appartient à l'Alcade major lui-même, où nous trouvâmes un confort de premier ordre, une cuisine parfaite, une obligeance à toute épreuve, même chez les voyageurs qui eurent l'air de trouver charmant le tapage que nous y fîmes !

Le menu du diner, toujours imprimé sur les petites cartes aux automobiles vert-jaune était composé ainsi qu'il suit :

Consommé à la royale  
Civet de lièvre  
Filet de veau à la Périgord  
Haricots verts sautés au jambon  
Cailles rôties  
DESSERT

(1) Dénommée — *Heroica* — depuis le siège de 1837, sous la première guerre Carliste, et — *Siempre Invicta* — après les sièges de 1873 et 1874.

(2) Rappelons, à ce propos, que M. Marti, tout jeune au temps de la seconde guerre Carliste, et déjà — *alcaide segundo* —, fut un des héroïques défenseurs de la Cité. Son nom figure partout, en bonne posture de bravoure, parmi les pages du — *Libro de honor de Puigcerda* —, qui continue la série des témoins de gloire dont il sera parlé plus loin.

Monsieur Tixaire avait poussé l'hospitalité jusqu'à déléguer, à notre table, son premier adjoint pour mieux veiller lui-même à l'excellence du service.

Et spécifions qu'à ce diner, l'A. C. P. se tint comme il convenait en pays étranger et que, pour cette fois, il n'y eut ni amendes, ni bourrasques, ni blâme à Benoit ! ?

Et maintenant, un peu d'histoire et de documentation sur la cité.

Du vieux Puigcerda, il ne reste qu'une très vieille construction, une ancienne chapelle, paraît-il, du palais des Comtes de Cerdagne. On y voit encore une belle porte et de curieuses consoles en bois sculpté soutenant le toit.

C'est actuellement la maison de ville, où l'on conserve précieusement les archives, remontant jusqu'au onzième siècle. On y voit plus de cinq cents chartes sur parchemin portant les signatures les plus intéressantes (1). C'est grâce à l'intelligente administration de M. José Marti, Alcade major, que furent classées ces archives. Et les recherches historiques qu'il fit à ce sujet lui valurent le titre de membre correspondant de l'Académie royale d'histoire d'Espagne.

Il est à remarquer que dans toute l'Espagne, malgré les longues luttes de royaume à royaume, de provinces et de châteaux, malgré que les bandes rouges de son drapeau soient bien de la couleur de son sang, héroïquement versé depuis des siècles (2), les hommes luttèrent toujours contre les hommes, et négligèrent, en tout temps, d'assouvir sur les monuments leur rage brutale, propre, il faut le reconnaître, aux races septentrionales.

L'iconoclaste fut inconnu en Espagne, et même à l'époque des luttes effroyables contre la domination Mauresque, les monuments ne furent dégradés que par le temps, rarement par le peuple. La mise à sac, l'incendie, le pillage ne furent jamais l'issue des victoires espagnoles. Et c'est pourquoi, dans les moindres bourgades, on trouve des monuments vermoulus, mais respectés, des archives

(1) La première date de 1036, paraphée par le Comte de Cerdagne, Wifredus, le Vicomte Seniofredus et l'évêque Oliva. Il y en a sept du roi d'Aragon, Jacques-le-Conquérant, et toute une série de Louis XI. Cet évêque Oliva fut aussi le fondateur, en 1032, de l'abbaye de Ripoll (à 60 kilomètres de Puigcerda) dont la basilique intacte, le cloître à deux étages, la décoration symbolique, les sculptures et les tombeaux en font un des plus intéressants vestiges de l'art Roman en Catalogne.

(2) L'écusson de Cerdagne porte « d'or à quatre pals de gueule. » La légende serait que le comte Wifredus étant parti pour aller aider le roi d'Aragon, Ludovicus Pius, dans sa bataille, et que le roi, trempant ses doigts dans le sang qui coulait de la blessure, les aurait passés sur le bouclier du Comte, marquant ainsi l'écu de « quatre barras de sangue ». La légende est aussi belle que le geste.

moisies, mais sauvegardées ; l'histoire du pays se perpétue par les récits des combats héroïques, des chevauchées, des armadas (1), non par l'aspect des ruines, témoins de vandalisme et de cupidité.

Au sommet de la ville est une promenade très pittoresque, entourant un étang de notable superficie. L'endroit est ravissant, par ce mélange de nature artificielle et de perspective Pyrénéenne, au milieu du cirque grandiose formé par le massif du Canigou d'un côté, et de l'autre, par les crêtes des Montagnes d'Andorre. Cet étang, qui sert de réservoir pour les eaux de la ville, est alimenté par une rigole amenant, à l'air libre, une belle source qui jaillit à La Tour de Carol, petit bourg à deux lieues environ.

Cette rigole existe depuis 1060, d'après une donation du roi de Majorque. Tous les traités ont, depuis, reconnu ce droit, même celui des Pyrénées, malgré que la rigole passe, pendant une bonne partie de son parcours, sur terre française et sans que les riverains puissent en rien prélever.

Dans l'Eglise de Puigcerda se trouvent des rétables en grand nombre et fort beaux, une dalle tumulaire du xiv<sup>e</sup> siècle, très intéressante, deux primitifs de toute beauté, et, sur l'autare major, un tableau moderne, symbolique, représentant la foi aveugle, qui est des plus remarquables. Il est dû au pinceau de M. Julio Borrell et nous sommes heureux de lui adresser nos plus sincères compliments sur ce morceau d'une réelle et très idéale valeur d'art. A citer également l'ancien couvent de Santo Domingo et la curieuse chapelle de N.-D. de Gracia où l'on peut admirer deux primitifs de premier ordre.

Dans une rue écartée, *calle dels ferrers*, est une petite niche contenant une Madone, ayant à ses pieds, suspendu par une chaîne, un boulet de pièce de montagne. Et la lampe qui brûle est en reconnaissance touchante à la Vierge protectrice. Ce boulet, en effet, tomba, au siège de 1837, au milieu de la rue, noire de monde, et ne tua personne ! Assiégeants et défenseurs sont morts aujourd'hui ; mais la lampe continue à briller, entretenue par de pieuses mains, rappelant, avec l'instrument de mort, qui pend, inoffensif, les douleurs éteintes.

Tels sont les souvenirs archéologiques ou pittoresques que l'on peut rapporter d'une visite dans ce beau pays et cette coquette cité, qui n'a qu'un défaut, un seul, pour les automobiles, c'est le pourcentage

(1) Tels le *Libre vert*, le *Traslat*, plusieurs cartulaires et mémoriaux relatant tous les faits intéressants la *insigne vila de Puigcerda* depuis le treizième siècle jusqu'à la fin du dix-septième. Et tous ces parchemins présentent un double caractère historique et artistique car ils sont ornés de miniatures dont quelques-unes sont des plus remarquables, et chargés de sceaux de la plus rare valeur. Tous ces documents furent l'objet d'une communication du plus grand intérêt, à la Sorbonne, par M. Pasquier, secrétaire de la Société l'Ariégeoise des sciences, lettres et arts.



1



Mevtat d'España  
Mevtat d'España  
No hi ha altra terra  
Com la Gerlosa

2



3

PUIGCERDA  
1. Panorama. — 2. Le Casino. — 3. Le Lac.

effrayant de sa côte. Ce sont des *bœufs-vapeur* et non des HP. qu'il faudrait pour gravir allègrement ces pentes en dépassant les bonnes mules d'Espagne, harnachées de filets aux couleurs catalanes, qui les montent languissamment en faisant tinter leurs clochettes !

## LE BOUCLIER SANGLANT

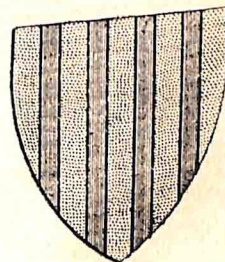
Sonnet héroïque

Il en avait reçu, le bouclier du Comte !  
Tenu ferme au bras gauche, il protégeait le corps ;  
Bossué, lacéré, mais résistant encor,  
Il en avait reçu, sans en savoir le compte !

Lorsqu'il avait paré, la riposte était prompte,  
Son maître le laissait pour sonner haut du cor ;  
Mais, à force de coups, ni signe ni décor  
Ne s'y distinguait plus ; la chanson le raconte...

Un jour pourtant, trop vieux, il creva sous le choc.  
Et le comte tomba, terrassé, sur le roc,  
Eclaboussant le Roi de ses chairs pantelantes !

Celui-ci s'écria : Noble féal, merci !  
Et, traçant sur l'écu quatre barres sanglantes,  
Il ajouta : Sois fier ! Tes armes, les voici !



### Vendredi 2 Juillet.

Nous voilà rentrés en France, où la douane fut d'une amabilité et d'une mansuétude à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage. Court arrêt à Bourg-Madame, pour faire le plein d'essence et d'huile, car la route va monter dur, et, sous un zéphyr qui va bientôt devenir ouragan, on part vers le col de Puymaurens en remontant une gorge assez large, toute en chaos de granit, d'un sauvage aspect. La route devient plus pénible, et finit par plusieurs lacets, dont la rampe est en somme assez modérée : mais comme on est à deux mille mètres, les moteurs commencent à béquiller, et l'on parvient au col assez lentement, même nos raclers, qui s'inquiètent sur l'anémie grandissante de leur cavalerie-vapeur !

Au col de Puymaurens, il fait un froid et un vent du diable ; impossible d'y rester ; aussi, vite l'on se dépêche de prendre la descente immédiate qui va nous amener, constante, jusqu'à Ax-les-Thermes. Seulement, par un phénomène climatérique bizarre, les nuages noirs formaient un mur vertical sur le col et, après le soleil d'Espagne qui nous avait accompagnés jusque-là, ce fut la pluie qui nous saisit et ne nous lâcha qu'à de rares intervalles sur tout le versant de l'Ariège.

On redescend tout ce qu'on a monté en admirant les crêtes du pic d'Esquifolaygo, du pic des Maures et du roc de Carroutch formant le cirque autour de Puymaurens. On traverse les premiers chantiers du Trans-Pyrénéen, que construit là M. Nouailliac-Pioch, le très distingué ingénieur, enfant du Périgord, né à Montignac. Encore une joie pour notre ami Marti, quand un Périgourdin amènera en Cerdagne la première locomotive française. Et, par une faible pente, nous parvenons à Ax, où ceux, dont les mains étaient engourdies, purent se les réchauffer, prudemment, aux sources thermales à 80 degrés !

### AX - LES - THERMES

#### La Source chaude

D'où viens-tu, source chaude, eau vive du mystère ?  
— De la terre !...

Peux-tu nous raconter quel chemin tu parcours ?  
— Loin je cours !...

Que devient ta vapeur qui blanchit dans l'espace ?  
— Elle passe...

Es-tu fille de l'air ou du sombre filon ?  
— C'est selon !

Connais-tu des trésors le long de ton voyage ?  
— De tout âge !

Faut-il fouiller plus loin ou creuser sous nos pas ?  
— N'ose pas !

Tu réchauffes l'insecte endormi sous la mousse.  
— Je suis douce.

Tu calmes le perclus, par la douleur lié.  
— J'ai pitié.

Pourquoi t'attire-t-il, ce noir torrent qui roule ?  
— Je m'écoule !

Bientôt, fleuve orgueilleux, qu'a-t-il besoin de toi !  
— C'est la loi...

Il te repoussera, n'admirant que lui-même.  
— Mais je l'aime !...

Résiste-lui plutôt, fuis loin de ses rumeurs !  
— Là, je meurs !...

A Ax, très bon déjeuner servi à l'Hôtel de France, tenu par M<sup>me</sup> veuve Boyer. Par une excellente intention, il était servi en plein air, sous une vérandah ; mais les sources chaudes ne suffisaient pas à élever la température de l'atmosphère, et l'on eut préféré une clôture.

Nous avions, à table, un invité, M. Labeur, rédacteur à *la France du Sud-Ouest*, venu à notre rencontre, de Foix, se mettant très diligemment à notre disposition pour nous conduire où nous désirions dans Ax.

Menu excellent — et chaud ! Œufs frits au jambon, poulet sauté chasseur, pâté de foie gras aux truffes, côtes de mouton aux pommes, le tout parfaitement présenté et servi.

Au dessert, le Président se lève : il va parler... Bombe de Cailhava ! Emoi, rumeur ; mais cette fois, par un juste retour des choses, et des pois fulminants en particulier, un caillou ricoche sur l'œil de Cailhava, qui le reçoit, stoïque !

Le Président annonce et distribue les prix de pavoiement à Puigcerda.

<sup>1er</sup> prix : M. et M<sup>me</sup> Darbour reçoivent une petite automobile à ressorts, roulant sur la table.

<sup>2o</sup> prix : M. Marcel Parant recueille une minuscule auto de course, pour la décoration en robe de bal qui était l'œuvre de M. et M<sup>me</sup> Journu.

<sup>3e</sup> prix : M. et M<sup>me</sup> de Lépine, une limousine de 1/200 HP qui, lancée, culbute parmi les hors-d'œuvre.

<sup>1er</sup> Accessit : M. et M<sup>me</sup> Prat-Dumas sont gratifiés d'une sirène-grave et d'un insigne de racler.

<sup>2o</sup> Accessit : Une sirène-aiguë à M. et M<sup>me</sup> Faurès qui avaient patiemment transformé ma voiture en yacht ; il ne manquait que des mouettes autour !



3<sup>o</sup> *Accessit* : Une sirène-muette à la voiture de M. Serreau qui, triomphalement, rentrait de Puigcerda, réparée par leurs conducteurs MM. Duroy et Carré, avec les seuls moyens du bord.

Après le déjeuner, on ne s'attarda pas ; nous étions attendus à Tarascon. Malheureusement la pluie redevint agressive et ce ne fut pas menace vaine, car avant d'atteindre Ussat, l'averse fut telle qu'il fallut s'arrêter. A ce moment, un incident de mulet, effrayé — par réffexion — après le passage d'une des voitures, alors qu'il n'avait pas bougé pour les précédentes. Culbute dans le fossé devant les automobiles arrêtées pour laisser finir la bourrasque.

Mais le docteur Faure et M. Monmarson étaient là. Ils se dévouèrent aussitôt et le mal fut vite réparé par eux. La gratitude de tous leur est due, et je ne fais, en l'exprimant ici, que traduire la pensée unanime.

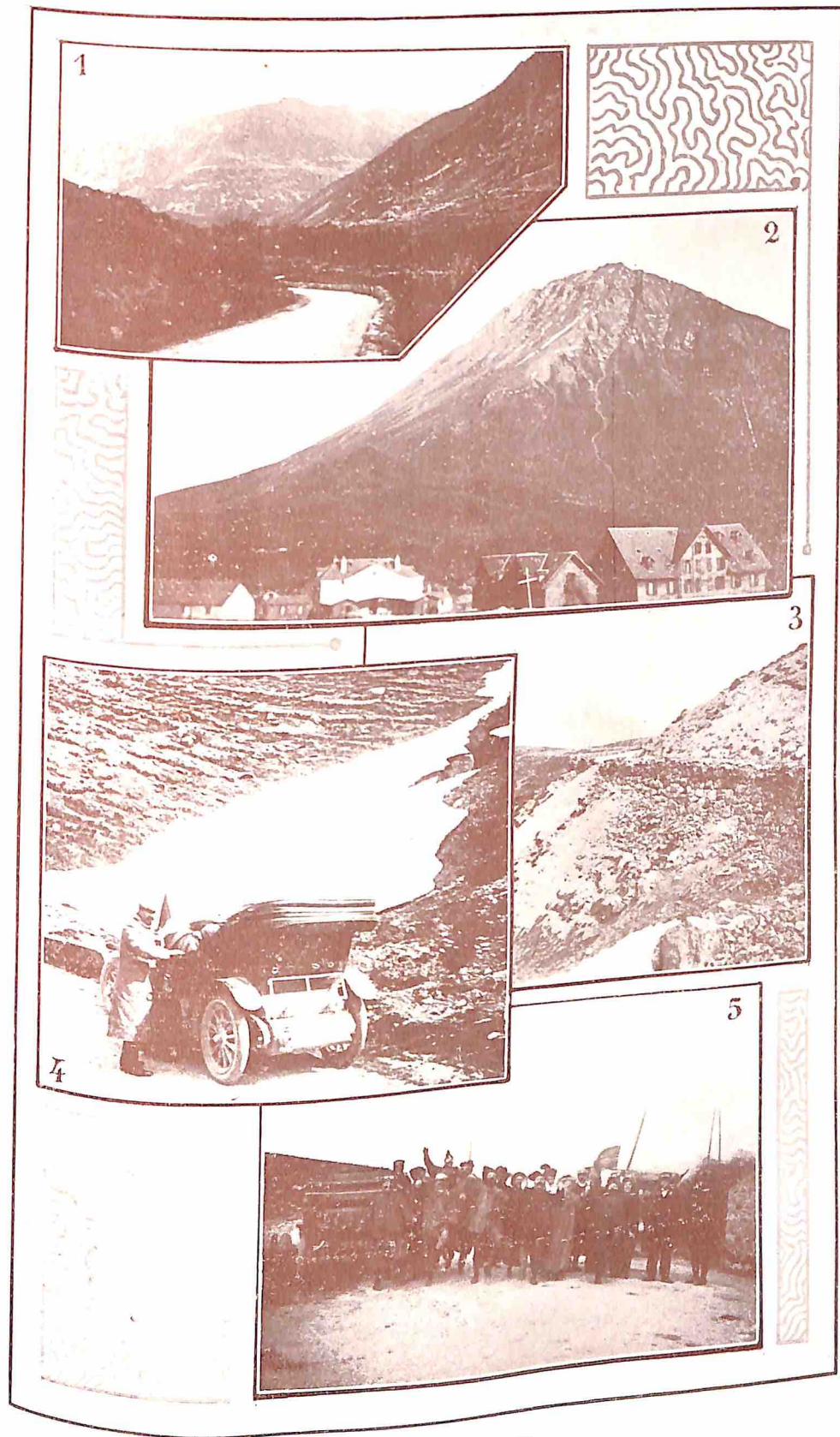
Ussat est un petit endroit, modeste et agréable, où se trouve un établissement thermal, assez réputé depuis fort longtemps. La « curiosité » du lieu est la tombe de M<sup>me</sup> Lafarge. Pour bien des personnes jeunes, ce nom ne dit pas grand'chose, mais pour la génération précédente, M<sup>me</sup> Lafarge, accusée d'empoisonnement sur son mari, tour à tour côtoyant l'échafaud ou la liberté, fut un objet de discussion pendant un quart de siècle. Condamnée, puis, longtemps après, graciée, elle vint mourir ici sans que jamais la lumière certaine se soit faite sur son innocence ou sa culpabilité.

Ce qui ajoutait à l'intérêt passionnant de cette cause, c'est que M<sup>lle</sup> Marie Capelle, devenue M<sup>me</sup> Lafarge, était une merveille de beauté, de charme et de séduction, au point que tous ceux qui l'approchaient devenaient ses partisans fidèles. Elle vint mourir ici, demandant qu'on mit sur sa tombe une colonne penchée, et les amis de la dernière heure qu'elle sut s'y faire, le curé et quelques voisins, convaincus, eux aussi, de son innocence, s'empressèrent de réaliser son désir.

Après Ussat, on descend toujours et nous arrivons à Tarascon sur Ariège. Nous tournons à gauche, sur la route de Saint-Girons, en remontant la rivière de Vic de Sos, et nous nous arrêtons à trois kilomètres, le long d'une chaussée de moulin.

Nous sommes à Niaux, le but scientifique de l'excursion, car nous allons bientôt visiter la célèbre grotte sous la conduite de M. Emile Cartailhac, venu exprès de Toulouse pour nous en faire les honneurs.

Je n'entreprendrai pas ici de présenter le savant éminent, le géologue, le préhistorien, l'archéologue, l'écrivain et le poète qu'est M. Cartailhac. J'aurais l'air, en faisant l'apologie de chacune des faces de cette lumineuse intelligence, d'être capable de la suivre dans toutes les branches de ses applications. Mais il m'est permis d'ajouter qu'il sait joindre à l'intérêt du savant, la grâce et le charme du conférencier vulgarisateur le plus aimable, le plus distingué qui soit, sans, pour cela, faire abstraction d'aucun détail technique, si faible qu'il paraisse. Et c'est merveille de l'entendre expliquer les curiosités géologiques et préhistoriques de sa grotte, en disant le maximum de choses dans le



LE PUYMORENS  
1. Sur la route. -- 2. L'Hospitalet. -- 3. Le dernier virage. -- 4. La Neige.  
5. Au Sommet. (On se rechauffe).

minimum de mots. C'est concis, clair et net, comme une étiquette de musée ou, du moins, comme elles devraient être, et comme rarement elles sont !

Il commence par nous adresser ses compliments les plus flatteurs, disant que si des savants de toutes les parties du monde sont venus pénétrer, en se courbant, dans la grotte de Niaux, les Français ont été rares, très rares, et les dames plus encore, car il n'en est venu jusqu'ici que sept, en plusieurs fois !

Du coup, les dames présentes oublient toute fatigue, car il avait fallu monter à pic sous un soleil de même, mais, à voir M. Cartailhac, grimper avec une agilité de jeune homme, lui, la seule chevelure blanche de la troupe, on aurait eu honte de s'arrêter pour souffler au tournant du chemin.

La grotte de Niaux est déjà curieuse par sa formation géologique, car c'est l'ancien passage d'une rivière souterraine, remontant aux époques glaciaires, en un temps où les glaces des Pyrénées atteignaient à cet endroit jusqu'à quatre cents mètres d'épaisseur pour s'étendre loin dans la plaine de l'Ariège et de la Garonne, jusqu'à Laverneze, près de Muret.

Ces glaciers ont laissé dans la grotte les traces de leur fusion par des monceaux de sable de moraines. Puis la grotte devint sèche, puis les infiltrations supérieures, passant par une fente étroite qui en suit toute la longueur, en refirent une grotte humide.

Ce qui est spécialement frappant, c'est que cette rivière souterraine, au lieu de se creuser un parcours sinueux comme à Padirac et presque partout, suit, à Niaux, une excavation en droite ligne de près d'un kilomètre de long. Le sol est plat, à part quelques bosses dues à d'anciens *gours* desséchés, et la voûte, régulière comme une nef d'église, se prolonge pendant plus de six cents mètres, sans galerie latérale. Tout à coup, un énorme massif de stalagmite obstrue cette nef. Il ne reste qu'un tout petit couloir, à peine suffisant pour passer péniblement. Puis, par derrière, la belle galerie recommence, s'élargit, se divise en pénétrant, plus avant, au cœur de la montagne, tandis que le sol est recouvert par des monceaux de sable glaciaire parfaitement sec.

C'est déjà un spectacle naturel de toute beauté et fort impressionnant. Mais, attention ! M. Cartailhac s'arrête et, projetant les rayons de sa lampe à l'acétylène sur une paroi de la roche, nous montre des lignes et des points rouges ou noirs, des dessins incompréhensibles, signifiant sûrement quelque chose, mais quoi ? et datant, non moins sûrement, de l'époque où la grotte était sèche, après les glaciers, avant la seconde période humide, car le bas des inscriptions fut lavé par les eaux, au niveau où, sur toute la galerie, il est visible qu'elles ont séjourné.

A partir de cet endroit, nous allons continuer, de merveille en merveille, suivant, pas à pas, les traces des hommes préhistoriques qui se servirent de cette grotte comme d'un lieu sacré, un antre à sortilèges, pour s'y livrer à des pratiques d'envoûtement sur les

animaux et se rendre favorable au résultat de leur chasse, quelque divinité inconnue.

En effet, quelques pas plus loin, on se trouve à l'endroit qu'on pourrait appeler le sanctuaire, où la paroi est couverte de dessins d'animaux, bisons, chevaux, bouquetins, cerfs, entremêlés les uns aux autres et présentant tous, sur une partie du corps, une flèche barbelée soulignée de rouge, judicieusement placée là où sa blessure serait mortelle.

La discussion, puérile, mais qui, la première, se présente à l'esprit, sur l'antiquité de ces dessins intacts, tombe d'elle-même si on considère la couche de stalactite transparent qui les a, pour ainsi dire, mis en partie sous verre, surtout si l'on réfléchit à l'extrême lenteur de cette concrétion.

Sur le sol, spectacle plus curieux encore. On voit des lignes, dessinées sur l'argile durcie, représentant les mêmes animaux, avec des poissons en plus. On s'arrête, captivé par la fragilité de ces traces qui semblent faire revivre la main qui les a esquissées. Car il se pourrait que ces dessins aient été des études, des recherches de mouvements, avant de figurer, de façon plus sûre, les profils d'animaux sur la paroi supérieure.

Au milieu de ces dessins, s'épanouissent deux initiales, prétentivement contournées, qu'on sent marquées d'un bout d'ombrelle ; c'est la trace imbécile de la visite, non préhistorique, d'un galant et peu antiseptisé fonctionnaire de la région, en compagnie adéquate ! Violant un domicile privé, car M. Cartailhac est là chez lui, comme locataire de l'Etat, il n'est pas étonnant qu'un proconsul, aussi contempteur des lois, n'ait pu passer dans cette grotte sans l'avarier !!...

Plus loin, on voit, à une hauteur telle que le bras ne peut plus y atteindre, les mêmes points, lignes et signes qu'au début, avec une figure rappelant le Boumerang australien. Il semble que ces inscriptions seraient des points de repère ou des définitions de l'usage du lieu, ainsi que, dans les églises, on grave des dédicaces sur les ogives des chapelles. Pure hypothèse, du reste ; on n'en sait rien, on en est réduit aux conjectures. Présentées par les savants comme M. Cartailhac, elles côtoient peut-être la vérité, la touchent très probablement, mais le mystère demeure impénétrable, ainsi que l'évaluation du temps, car on peut jongler ici avec des centaines de milliers d'années sans être plus avancé.

Il est à noter pourtant que, pour aller ainsi dessiner, avec une pareille sûreté de main, des animaux sur cette paroi, dans l'obscurité totale, il fallait connaître non seulement le feu, mais encore la lumière sans fumée, ce qui justifie déjà d'un état de civilisation avancée. On doit remarquer, en plus, que cette grotte ne contient aucune trace d'habitation, aucun foyer, aucun silex. Les poteries qu'on y découvre datent de l'époque de bronze et de la deuxième dessiccation. Du reste, vu l'obscurité, l'usage domestique de cet abri était impossible. Enfin, ce qui est le plus saisissant, c'est qu'il fallait, pour atteindre cet endroit, franchir une pente dure, s'enfoncer profondément dans la mon-

tagne, dépasser l'énorme stalagmite qui bouche presque complètement la galerie et continuer péniblement jusqu'au fond. Il est difficile d'admettre que les préhistoriques aient pris tant de peine, pour le simple plaisir d'amateur d'aller crayonner des profils de bisons. Une préoccupation autre, superstitieuse ou rituelle, paraît donc s'imposer comme ayant dû être la leur ; et l'impression ressentie par nous n'en est que plus profonde. Nous ne pouvions nous dégager de ce spectacle évocateur, lorsque notre caravane défilait, avec ses torches, dans la longue galerie. C'était bien ainsi que les préhistoriques avaient dû aller au fond de l'autre sacré pour invoquer, on ne sait quelle puissance surnaturelle, et, de là, s'en aller, confiants, à la poursuite de leur pâture.

## LA GROTTÉ DE NIAUX

### Préhistoire

Un matin ils partaient, ces hommes d'autrefois.  
Loin des abris rocheux qui leur servaient de toits ;  
Ils se réunissaient dans les forêts de hêtres,  
Puis s'en allaient au loin, nos fabuleux ancêtres,  
Munis de leur silex, poursuivre un dur butin,  
Cerf, hémione, auroch, bison ou bouquetin.  
Durant des jours marchant, épiant leur capture,  
Ils luttèrent pour manger, défiant la nature ;  
Car, moins fort que les loups, ces primitifs humains  
N'en avaient pas les crocs, ils n'avaient que leurs mains !  
Mais les vieillards savaient faire éclater les pierres,  
S'appliquant à tirer, de ces formes premières,  
Des flèches, des harpons, des épieux acérés,  
Que les adultes forts, agiles et cambrés,  
Lançaient toujours au cœur, n'éprouvant qu'une alarme :  
En dépeçant la bête, y reprendre leur arme !  
Tantôt le soir, tantôt après des jours passés  
Dans les bois, sur les monts, sans répit, harrassés,  
Ils regagnaient l'abri, rapportant avec joie  
Le fruit de leur labeur, leur conquête et leur proie !  
Aussitôt un brasier, allumé dès le soir,  
Où la graisse fumait en long nuage noir,  
Illuminant des vieux la face triste et glabre,  
Rougeait la caverne autour de la palabre.  
Et, sans attendre plus, mordant à pleines dents,  
Ramassant les morceaux sur les tisons ardents,  
Ils se rassasiaient, silencieux et mornes,  
Ne laissant que les os, les sabots et les cornes

Jusqu'à ce qu'à la fin, alourdis et repus,  
Usés par la fatigue, et les membres rompus,  
Le sommeil les terrasse et leur courbe la tête,  
Vautrés dans leur festin et vaincus par leur fête.

.....  
Les fauves effrayés rugissaient dans la nuit,  
En s'éloignant...

L'espace était vide de bruit.....  
.....

Il ne restait, témoins de l'agape commune,  
Que quelques bois fumants sous un rayon de lune !

\* \*  
\* \*

Mais, parfois, l'avenir n'était pas assuré,  
Et la faim tenaillait l'estomac ulcéré,  
Lorsque l'intempérie, ou la saison tardive,  
Rendait le gibier rare et la chasse fictive.  
On courait tous les bois, déjà découragés,  
Pour rentrer sans butin, les traits plus allongés.  
La famine était là, chaque jour plus pressante ;  
Chaque matin, devant la nourriture absente,  
On se rongerait les poings ; chaque soir apportait  
Une fièvre de plus ; bientôt on se battait !  
On décidait alors de se rendre propice,  
Le mauvais sort constant en usant d'artifice.  
Et l'on partait ensemble, hâves, cadavéreux,  
Consulter, dans son antre, un sorcier ténébreux !  
C'était là-bas, là-haut, sous la roche moussue,  
Que s'ouvrait une grotte à périlleuse issue ;  
On s'y glissait, rampant sous un étroit couloir,  
S'élargissant après, plus pénible et plus noir,  
Puis, les bras en avant, et les pieds dans l'argile,  
Muets, terrorisés, ils s'avançaient en files,  
Dans le vide moisi, butant, n'y voyant pas,  
Sur des blocs écroulés trébuchant à tout pas,  
Tremblant, en pénétrant sous l'effroi de la terre,  
D'y venir déranger, dans son jaloux mystère,  
Quelque être redoutable, inconnu jusqu'ici,  
Qui les tient dans son antre, errants, à sa merci !  
Mais une force est là, qui rend, si l'on demande,  
Il faut y recourir puisque la faim commande !  
Et, toujours plus profond, marchant en rangs pressés,  
Ils allaient, haletants, par le jeune opprésés.  
Tout à coup, en travers, un bloc de stalagmite  
Se dresse. Le premier s'y cramponne, on l'imite

Et l'on passe. C'est là, par derrière ce roc,  
Qu'est la divinité, Wotan, Thor ou Moloch !  
On allume une torche, et sa lueur, par place,  
Montre, sur la paroi, des signes, une trace,  
Le chemin parcouru par d'autres en ce lieu,  
Pour affronter, hardis, la puissance du Dieu !  
Plus loin, c'est le chaos, abrupt, infranchissable,  
Et, pour le contourner, un mur mouvant de sable, —  
Où les pieds enlisés sont pris de toute part,  
Où l'on recule et roule, — oppose son rempart.  
Après, c'est le dédale aux innombrables porches,  
Gueules aux crocs rougis par la flamme des torches,  
Carrefour effroyable où les blocs grimaçants,  
Les piliers droits et clairs et les gours croupissants  
Forment comme une garde immobile et terrible,  
Pour défendre l'accès d'un repaire invisible ;  
Mais ils n'hésitent pas, ces hommes harcelés,  
Et s'enfoncent plus loin sans être plus troublés.  
Enfin, voici le fond, et la voûte, abaissée,  
Se courbe jusqu'au sol sur l'argile tassée ;  
Des signes plus nombreux, gravés de coin en coin,  
Annoncent que le but envié n'est pas loin.  
Ils s'arrêtent. C'est là le lieu du sortilège !  
C'est là qu'ils vont forcer quelqu'un qui les protège !  
Là qu'ils désireraient, le craignant à la fois,  
Voir celui qui châtie ou secourt à son choix !

.....  
Une torche, dressée entre deux blocs de pierre,  
Fait luire le plafond d'une fauve lumière,  
Et briller tout autour, glauques et miroitants,  
En prunelles de chats, les yeux des assistants.  
Tous s'étaient reculés, et chacun, immobile,  
Regardait le sorcier s'avancer sur l'argile,  
Montant vers la paroi qu'il allait conjurer,  
En gravant sur le roc la proie à capturer.  
D'un dessin ferme et net, il figure la bête.  
Objet du sortilège, et promesse de fête ;  
C'est un bison. Voici le profil du garrot,  
Et la croupe bossue, et le dernier sabot ;  
On la voit, elle est là, c'est bien elle la proie,  
Et déjà cette vue est un appât de joie !  
Le sorcier prend la torche et, l'approchant du roc,  
Eclaire le dessin de plus près, clamant : Hoc !  
Sur la rouge paroi, sa maigre silhouette  
Intercepte la flamme et se prolonge, nette,  
En ombre gigantesque à travers le couloir.  
Tous se sont écartés, sur deux rangs, pour mieux voir ;

Car c'est l'instant fatal, d'où dépend leur misère,  
Si le Dieu ne leur donne une aide nécessaire.  
Soudain, du fond de l'ombre, un bras nerveux et sûr  
Décoche un trait sifflant muni d'un silex dur,  
Qui vient frapper la bête à la place mortelle,  
Du premier coup, piquant au cœur, quelle soit-elle !  
Tous, aussitôt, hurlant, d'une unanime voix :  
Ohio-ho ! ohio-ho ! se levant à la fois,  
Courent voir, de leur yeux, la trace désirée,  
Par un signe écarlate à l'instant repérée.

.....  
La chose est accomplie, et le sombre pouvoir,  
Qu'ils viennent d'invoquer, leur devra, dès ce soir,  
D'attirer sous leurs coups la proie ici gravée,  
Pantelante déjà sur la roche bravée.

.....  
Dès lors, sans plus tarder, retournant sur leur pas,  
Ils reviennent au jour, ne se sentant plus las ;  
Et criant : Ohio-ho ! ohio-ho ! sur la pente,  
Ohio-ho ! poursuivant leur course galopante,  
Leur voix, se répétant le long des rochers gris,  
Réveille les vautours dans leurs aires surpris !  
Ohio-ho ! ohio-ho ! ce cri de délivrance,  
Annonce à ceux d'en bas la fin de la souffrance.  
Et tous, la joie au cœur, partent, sans temps d'arrêt,  
Battre sauvagement le sol de la forêt !

.....  
\* \*  
.....

Avons-nous bien le droit de les dire sauvages,  
Ces hommes inconnus, témoins des anciens âges,  
Parce que la faim seule était leur but constant,  
Quand notre soif de l'or nous en fait faire autant !  
Pour nourrir la tribu, franchissant les abîmes,  
Ils valaient mieux que nous, qui commettons des crimes,  
Sans instinct, sans besoin, pour commander un jour,  
Ou nous glorifier d'un mercenaire amour.  
Sauvages ! qui, naïfs, ignoraient la puissance  
Acquise à coups d'argent, que chez nous on encense !  
Dont l'adresse s'aidait d'outils mystérieux  
Que nous n'imitons pas, si les nôtres sont mieux !

Sauvages ! qui, sans feu, savaient créer la flamme !  
Sauvages ! Que non pas, car ils avaient une âme !!  
Elle était primitive et proche de l'instinct ;  
Quand flambait le foyer, son rêve était atteint ;  
Mais elle commençait, devant une souffrance,  
A sentir la pitié, tenter la délivrance.  
Elle honorait les morts, donc elle avait aimé !  
Et des larmes coulaient sur un être inhumé !  
Acharnés à la lutte âpre et dure, ces hommes,  
Plus libres et plus forts qu'aujourd'hui nous ne sommes,  
N'érigeaient pas le doute en principe orgueilleux.  
Ils supposaient plus loin que ne voyaient leurs yeux.  
Ils croyaient que leurs bras avaient besoin d'une aide,  
Quelque pouvoir fatal qui mène ou s'intercède ;  
C'est pourquoi, par moments, ils s'aventuraient là,  
Dans la grotte insondée, y chercher l'au-delà !  
Et, fixant l'animal, leur seule convoitise,  
Sur la paroi sacrée où la flèche se brise,  
Ils la stigmatisaient, sans chercher, sans savoir,  
Et, du lieu de mystère, ils rapportaient l'Espoir !  
L'Espoir, étoile au ciel obscurci par le doute,  
Fanal du voyageur, qui lui montre la route,  
L'Espoir, cri dans la nuit, synonyme de foi,  
Rendant aux désolés la confiance en soi !  
Pour l'entendre un seul jour, ce mot qui vivifie,  
Qu'importe à qui l'on parle, et qui l'on déifie,  
L'homme excepté pourtant, car fugace et charnel,  
Le temps n'est pas à lui, mais au juge éternel.  
Etre son propre Dieu, n'est qu'orgueil ou démençance ;  
L'Homme-Dieu pourrait-il recréer la semence  
Qui germa, qui sait où, que le vent apporta ?  
Un seul le fut, le Christ ! Mais il ressuscita !!

C'est à regret, qu'à la fin, il fallut se dépêcher, car les heures  
passaient, et il était urgent d'arriver, avant la nuit, à Pamiers, ce  
qui nous donne, une fois de plus, l'occasion de maudire en silence  
Benoît !

Le moment approche où l'on saura pourquoi !  
Nous revenons donc sur nos pas, émerveillés, émotionnés devant  
ces traces encore vivantes des humanités disparues, précédés par  
M. Cartailhac, toujours aussi alerte, ingambe et instructif. A la sortie  
de la grotte, nous le remercîames rapidement, car nous devons  
le revoir à Toulouse où, de nouveau, il reculera pour nous les bornes  
de la complaisance et de l'amabilité.

Ayant retrouvé les voitures sur la route, en rotation les moteurs, et  
le guidon sur Foix, où rendez-vous est pris le long du trottoir, en face  
le pont. Là, doit avoir lieu la manifestation muette, l'arrêt symbolique,  
le « raté » de blâme à l'adresse de celui qui n'est pas notre ami !

Car c'est là qu'est Benoit... ! Enfin !

— Ceux qui l'ignoraient vont le savoir ! —  
Apprenez donc que, de même que dans la chanson

Dans les prisons de Nantes,  
Y'a un prisonnier...

dans le Comté de Foix, berceau de Gaston Phœbus,

Sur les bords de l'Ariège,  
Y'a un hôtelier !

Et cet hôtelier est le premier, le seul, qui ait refusé nos prix ! Nos prix qui, jusqu'à ce jour, furent toujours acceptés, non seulement sans contestation, mais avec remerciements, depuis huit ans, par plus de deux cents de ses confrères !

Après tout, que les membres d'une Société doivent payer plus cher en groupe qu'individuellement, c'est un point de vue; que des automobiles soient corvéables, c'en est un autre; que plus une société est nombreuse, moins elle soit recevable à demander des réductions, c'est une opinion, et nous ne contredirons pas à M. Benoit le droit d'en juger et d'en agir ainsi. Chacun est maître chez soi, et si c'est sa méthode, vraie ou fausse, lucrative ou imprudente, il est bien libre de la mettre en pratique.

Mais il voulut l'argumenter et la prouver. Cela fut une faiblesse, car voici ses raisonnements.

1<sup>o</sup> Une Société d'automobile et de sport dégrade, déprécie ou casse les meubles et la vaisselle ! Messieurs, protestez !!

2<sup>o</sup> Les dames absorbent le matin une quantité prodigieuse de beurre, et cet aliment est hors de prix à Foix !! Mesdames, résistez !  
Et comme, en fin de compte, nous disions que nos prix avaient été acceptés, sans discussion, à Castres, Albi, Carcassonne, même à Montlouis, où une simple sardine doit être apportée en voiture de quarante kilomètres...

— Quarante kilomètres. *Ils le disent !* Nous fut-il répondu !

Cet « ils le disent, » multiplié par l'accent, fut le plus joyeux épisode de notre voyage en reconnaissance, du Président, Marc Murat et moi !

« Ils le disent » manquait vraiment à la gloire de Molière, digne pendant de « Tarte à la crème » et de « Quoiqu'on die. »

Nous aurions pu répondre — mais, sapsisti, nous en venons ! Cela eut prolongé la discussion, sans résultat autre, que d'atténuer la saveur originale, le parfum de nouveauté de « ils le disent » perle jetée par M. Benoit comme, autrefois, jetait une sirvente Gaston Phœbus, en rêvant à sa dame !

Et voilà pourquoi, ce soir, nous allons coucher à Pamiers !

Mais nous sommes bons princes et, en faveur de « ils le disent » et des joyusetés qui s'en suivirent, nous écrivons bien volontiers ici, qu'à l'hôtel Benoit, celui qui passe, chemineau, touriste ou poète,

trouvera une table copieuse et succulente, des lits moelleux et immaculés, à des prix gentiment raisonnables, mais s'il est en groupe, fut-il dix, fut-il cent, fut-il mille, qu'il renonce à l'espoir de se faire consentir la réduction d'un cure-dent — il l'a dit !!

Et puis, nous avons été si bien à Pamiers et si « plus que bien » le lendemain, au Mas d'Azil, que nous aurions mauvaise grâce à en vouloir désormais à Benoit dont le marchandage nous a valu cette aubaine !

Donc, une demi-heure après, nous sommes à Pamiers, répandus dans plusieurs hôtels, où chacun fut bien, d'ailleurs, et nous nous réunissons à l'hôtel de la Poste, chez M. Combes, qui nous gratifie d'un menu auquel il ne manquait qu'une musique de tziganes pour se croire dans un Palace.

Potage Saint-Germain  
Truite saumonée czarine  
Aloyau à la Godard  
Haricots verts à l'anglaise  
Canetons vautais rôtis  
Salade de saison  
Crème au chocolat

On fit honneur à ce diner excellent, mais l'entrain était languissant. On avait la pluie sur les épaules et la grotte de Niaux dans les jambes. Il fallut réagir, sans cela le diner n'eut pas fini sans que quelqu'un, ou quelqu'une, ne se fut endormi.

Une bombe de Cailhava, la dernière, secoua un peu la torpeur générale. On parla de tremblements de terre, cataclysmes glaciaires, soulèvements des Pyrénées, par analogie. Puis on inventa des amendes fantaisistes. Daubrée en eut une pour avoir laissé chauffer sa cardan, Lagrange, pour avoir perdu son bouchon d'essence, un autre pour avoir eu besoin de graisse et on inventa l'amende d'honneur pour celui, exceptionnel, qui, jusque là, n'en avait pas encouru.

Après le diner, on alla mollement à une terrasse de café, où, plus mollement encore, s'engagea une partie de Polignac; les valets de pique prenaient de telles libertés avec les dames de cœur, que bientôt tout le monde avait gagné, ou perdu, on ne sait. Dès lors, on renonça à la lutte contre Morphée et chacun regagna ses pénates. Mais avant de se séparer, une motion du Président suscita un vif enthousiasme. Ce fut de se réveiller le lendemain à 9 h. 1/2.

Peu d'instants après, nous dormions tous, Benoit aussi probablement. Espérons qu'un rêve lui donnera l'idée d'étudier la géographie des Pyrénées-Orientales et lui démontrera que Montlouis n'est pas un faubourg de Perpignan !

### Samedi 3 Juillet

A l'heure dite, peu matinale, enfin ! tout le monde se retrouve autour d'un café réconfortant et le Président donne le départ pour le Mas d'Azil.

A la sortie de Pamiers, une côte, plus dure qu'aucune autre antérieure, exception faite pour celle de Puigcerda !

On grimpe sur le plateau et, peu après, on descend sur l'autre vallée, après avoir traversé le massif du Plantaurel. On est au Mas.

Le Plantaurel, qui s'étend du Mas d'Azil à Lavelanet et, plus loin, sous un autre nom, est une espèce de vague en calcaire formée par le soulèvement des Pyrénées. La pierre y a peu de consistance, elle se effrite et se délite aux agents atmosphériques et à l'eau des torrents. ce qui explique le creusement d'une galerie colossale comme la grotte du Mas.

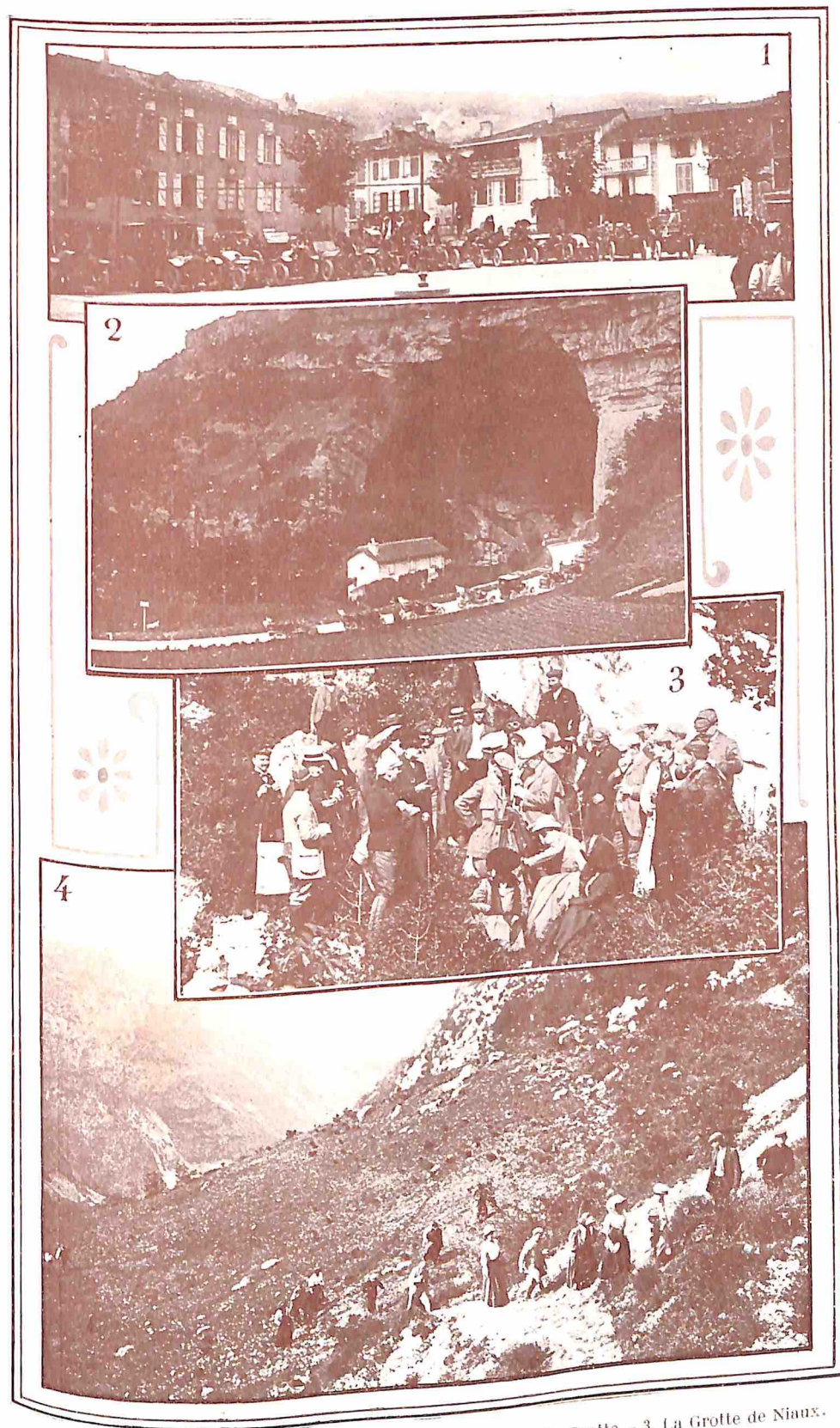
Rien ne peut donner une idée de cette grotte, perforation naturelle de la montagne par la rivière l'Arize, utilisée par la route nationale de Pamiers à Saint-Girons, qui la traverse dans toute sa longueur. C'est une merveille de la nature, entre les plus réputées, et l'intérêt de ce spectacle grandiose est doublé par la connaissance des documents ultra rares qu'y découvrirent des savants réputés comme Edouard Piette, Garrigou, l'abbé Breuilh, sans compter beaucoup d'autres explorateurs locaux, heureux dans leurs fouilles. Il y eut là toute une civilisation préhistorique pendant des centaines de siècles dont on suit l'existence et les évolutions. Le marquis de Fayolle, admirablement documenté, explique toutes ces fouilles et décrit les principaux types découverts. Chacun prend un plaisir d'autant plus grand à l'écouter que, la veille, M. Cartailhac avait commencé l'initiation.

La grotte se présente par une cavité peu élevée sous laquelle pénètre la route en soutènement à côté du torrent. L'obscurité bientôt est telle qu'il faut allumer les lanternes. En face, est la terrasse où les fouilles de M. Piette furent les plus fructueuses.

Plus loin, la boucle s'élargit et la route débouche au fond de la grotte qui est comme un Padirac troué non sur le sommet, mais par côté. A cet endroit, les jeux de lumière sont féériques, c'est un décor Dantesque comme le génial Alighieri a dû en imaginer pour son poème.

Et il est heureux que nous ayons été coucher à Pamiers, grâce à Benoît, car, lorsqu'on vient de Foix, on traverse la grotte en y pénétrant par la grande ouverture. C'est encore magnifique, mais il est préférable de la remonter pour avoir le spectacle de la cavité, grande comme plusieurs nefs de cathédrale, illuminée par les reflets fauves de jour lointain ; l'impression est plus profonde et plus rare. Encore une beauté que nous devons à Benoît. Vraiment nous devrions le remercier de n'avoir pas voulu de nous.

L'heure du déjeuner nous ramène au Mas, où l'on rangea les voitures en bataille sur la place, formant un hémicycle de roues et de radiateurs. C'était imposant ! Toutes les plaques disponibles de tous les appareils y passèrent, y compris celui de M. Gaillard qui avait apporté



Le Mas d'Azil : 1. Les Voitures devant l'Hôtel - 2. Entrée de la Grotte. - 3. La Grotte de Niaux. - 4. En montant à la Grotte : Conferencier et Auditeurs.

son matériel des plus soignés. Puis on alla se mettre à table dans une salle aménagée par les soins de l'hôtel Gardel. C'était le dernier repas du voyage, car, ce soir, à Toulouse, le diner sera une réunion d'adieu. Aux derniers les bons, car M<sup>me</sup> Gardel, M<sup>lle</sup> Ribaute, M. et M<sup>me</sup> Maurice Gardel s'étaient surpassés et surmenés !

Successivement, nous applaudîmes les Truites ariégeoises en mayonnaise, le Filet de bœuf, sauce robert, le Gras double à la mode de Caen, la Dinde, le Cannelton, le Cassoulet (succès), les Petits poids (sic) et, comme vin, le bon crû de Villaudrix renommé dans la région Toulousaine.

Le cassoulet suscita l'enthousiasme ! c'était le troisième depuis Castres, et les avis furent partagés sur l'excellence de chacun.

Poumeau, sans ordre du Président, prit son clairon et sonna la charge ; exceptionnellement, on ne le mit pas à l'amende, car, parfois, un soldat peut gagner des batailles.

Au dessert, les toasts et les discours firent rage. D'abord Cailhava demanda que, désormais, une Commission de gastronomie soit chargée, à chaque excursion, d'offrir un prix — avec médaille — au repas le plus sensationnel, ajoutant que, dans ce cas, la famille Gardel aurait l'unanimité.

Puis le Président se lève, et se dirige vers une espèce de chaire au fond de la pièce. Ce fut beau, le moment était — définitif.

Et, dans un discours galamment tourné, il remercia toute la caravane, adressant à chacun son compliment, à Murat qui avait mis sa voiture et lui-même à notre disposition pour opérer la reconnaissance, à Buffeteau, le trésorier rigide, à Didon, l'organisateur allègre, à Faurès, le baryton de la troupe, aux nouveaux membres, M. et M<sup>me</sup> Journu, M. de Vignemont du Seutre, avec l'espoir, qu'une autre fois, M<sup>me</sup> de Vignemont sera de nos excursions. M. de Valence. Il annonce que ce dernier offre au Club l'hospitalité de son spacieux garage de la rue des Potiers à Toulouse. — Bravo. — Messieurs les racleurs eurent chacun leur mot ; il termina en levant son verre à la prospérité grandissante du Club !

Son frère, le Marquis de Fayolle, se lève à son tour et ajoute les remerciements à Poumeau, depuis huit ans, le réveilleur officiel. Il ajoute qu'une tristesse, involontairement causée, envahit le cœur de notre grand Caporal ! Les populations ne comprennent plus. Ce caporal de quatre-vingt-dix-huit kilos et six cents grammes ne leur semble pas sérieux ! Il propose de le renommer Général. — Bravo.

Alors, il se produit un tableau digne d'inspirer un peintre de batailles ! Le Général offre à Poumeau une brisque vert-jaune, lui donne l'accolade et, dans une improvisation émue, lui demande que son clairon soit toujours à l'honneur, comme lui, le Général, s'était toujours conforté au feu... des rôtissoires !

Poumeau, brisqué, répond, vibrant !



## LE CLAIRON DE POUMEAU

### Sonnerie

Taratata, le clairon sonne,  
C'est Poumeau, lui-même en personne,  
Toujours éveillé le premier,  
Même couché dans un grenier,  
Sur un billard, sous un hallier,  
C'est Poumeau chantant à la Diane  
Comme Gil Blas de Santillane !

Taratata, le clairon hèle,  
Du boulevard à la ruelle,  
Exact ainsi que le destin,  
Appelant autour du festin,  
Ceux à jeun depuis le matin ;  
S'ils ne l'entendent pas, que diantre,  
Ils devront se serrer le ventre !

Taratata, le clairon chante,  
Et dit à la lune penchante  
Une cantilène d'amour,  
Taquine ou tendre tour-à-tour,  
Qu'il fredonnera jusqu'au jour,  
Affaiblissant, par ironie,  
L'âpreté de son harmonie.

Taratata, le clairon dort,  
Accroché dans le corridor,  
Où la veilleuse qui flamboie  
Projette son galon de soie.  
Dans le silence, un chien aboie.  
Au lointain cogne un lourd bourdon,  
Il veille seul ; Ding, ding, ding, don..... !

Le Président, pour saluer tous ces gestes, fit comme les souverains  
nègres qui, en signe de réjouissance, font égorger la moitié de leurs  
sujets. Parant fut amendé parce qu'il se levait ; Faurès parce qu'il  
restait assis ; les apaches, parce qu'ils étaient calmes, les gens sérieux,  
parce qu'ils cessaient de l'être, tant et si bien qu'un vent de révolte  
et d'indépendance souffla et qu'on cria : L'amende générale ! Adopté.



Buffeteau prend une « barretino » et, faisant le tour de la table, recueille ce nouvel impôt volontaire.

En sortant, nous retrouvons les voitures rôissant au soleil, et, quelques instants après, la cohorte se déplaçait. Mais je restais en arrière avec M. et M<sup>me</sup> Faurès pour attendre le Marquis de Fayolle qui avait à s'occuper de choses extrêmement graves ! Voir, et peut-être acheter, des silex et des galets peints, en guise de comestibles sur la route ! Les galets peints sont une des plus curieuses spécialités préhistoriques de la grotte. Fétiches, monnaie, on ne sait ? Par occasion, nous visitâmes la belle collection de M. Ph. Seureau, qui nous en fit les honneurs, et les vitrines de la Mairie, contenant de superbes types d'objets sculptés sur os, de galets, de gravures sur palettes de renne, trouvés dans les foyers Aziliens.

En passant, nous découvrîmes, dans une ruelle, une serrure du xiv<sup>e</sup> siècle imprudemment oubliée là sur une porte vermoulue, car c'est une superbe pièce de musée.

Nous partons assez en retard, mais étant seuls sur la route. On peut marcher, sans boire la poussière des autres. Nous traversons vivement Montesquieu, Rieux, Carbonne et Muret, négligeant de visiter les églises de belle apparence que nous apercevons dans ces localités et, à six heures, nous nous arrêtons devant le Grand Hôtel, à Toulouse, rattrapant les camarades qui avaient, tous, plus ou moins crevé sur la route.

Au Grand Hôtel, nous sommes dans un Palace ; aussi, tout le monde s'empresse de monter, chacun dans sa chambre, pour s'habiller et décemment recevoir nos invités, M. Cartailhac et M. de Sambucy qui arrivaient bientôt dans le hall.

Monsieur Cartailhac, pensant toujours à tout, avait apporté plusieurs planches de son ouvrage sur les grottes de Niaux, Font-de-Gaume, Altamira et autres, où, par une ingénieuse disposition de calques sur photographies non retouchées, on se rend compte, pour ainsi dire mieux que sur nature, des splendeurs qu'il nous a montrées, et de celles qu'il nous explique.

Puis on se mit à table, chacun ayant devant lui le menu élégant que voici :

Crème de Lamballe  
Saumon sauce tartare  
Contre filet rôti  
Haricots verts sautés  
Pâtisserie

Au début, la tenue fut aussi correcte que le menu et le service. M. Cartailhac aurait pu se croire à un banquet de géologues. Mais peu à peu on perdit le respect de la science et on fit de la fantaisie ! Ce fut d'abord un chœur, le chœur triste du départ, puis, sur la demande du Président, un chœur préhistorique. Les documents manquant sur cette sorte de contrepoint, on fit des cris de soi-disant bizons, rennes,

mammouths et autres animaux glaciaires ! Puis on entonna l'hymne Cerde. Puis on frappa un ban « magistral » à M. Cartailhac, tout d'abord inquiet, puis étonné, puis ahuri, se demandant au milieu de quels « chauffés » il était. Puis les apaches, lancés, firent de la balistique, suivie d'une course sur chaises. Enfin, Prat-Dumas, se levant, demanda la déchéance du Président. « Ce Monsieur, » disait-il, étant au-dessous de tout comme arbitraire, autoritarisme et incohérence. Mais, par contre, continuait-il, ce « Monsieur » était charmant, spirituel, il avait organisé un voyage délicieux. Alors quoi lui faire ? et il proposa de le nommer Président d'honneur des apaches. Monsieur Cartailhac, comprenant la situation, commençait à s'amuser beaucoup, et lorsque le marquis de Fayolle se leva pour le remercier encore, au nom de tous, et de la science qu'il saluait en lui, le spirituel spéléologue répondit par un speech approprié, nous montrant que nous avions trouvé notre maître en fantaisie et en gaieté.

Monsieur Faurès, heureusement inspiré, proposa la santé de la comtesse Félix de Fayolle. Il le dit en peu de mots et certes on en eut écouté davantage. La Présidente, un peu émue, répondit d'une voix toute douce, de la façon la plus charmante.

C'est fini, l'excursion est terminée.

Mais il faut aller au café Albrighi ; on ne peut pas, à Toulouse, ne pas aller chez Albrighi. On s'y dirigea donc, chacun de son côté, et l'on s'y retrouva tous, y compris M. Cartailhac dont, décidément, nous ferons un automobiliste, le jour où les voitures pourront rouler dans les grottes !

Quelques-uns restèrent chez Albrighi, d'autres allèrent s'ennuyer dans un Apollo quelconque, mais M. Cartailhac offre à ceux qui restent, le marquis de Fayolle, M. et M<sup>me</sup> Darbour et moi, de nous faire faire un tour Toulousain en hippomobile (1 à l'heure) au clair de lune ! Ce fut un enchantement. Il nous montra ainsi, sous les bons aspects, Saint-Sernin, le Taur, l'Hôtel Bernuy, les Jacobins, l'Hôtel du vieux Raisin, l'Hôtel d'Aussargue, la Dalbade, la Daurade, l'Hôtel de pierre, donnant, à chaque arrêt, des explications et des anecdotes, aussi nettes et complètes que concises. Le préhistoricien faisait place, sous la lueur de Phœbé, à l'archéologue et à l'artiste. Si ce n'eût été quelques becs de gaz malencontreux, on aurait cru se promener dans le Toulouse du Moyen âge, conduit par un trouvère des cours d'amour !

Et quand nous rentrâmes à l'Hôtel, nous confondant en remerciements, il nous offrit, pour le lendemain, la visite complète des musées. Il n'y a que l'A. C. P. pour trouver de pareilles aubaines sur son chemin !

## Dimanche 4 Juillet

En fait, il n'y a plus d'excursion et la tournée des musées est une récompense, un dessert ! Mais, comme dessert, il fut tellement succulent, qu'il serait dommage de ne pas en donner le récit. Donc, à neuf heures, nous étions prêts, Gérard de Fayolle, Didon et moi, pour retrouver M. Cartailhac, nous attendant à Saint-Etienne, et, de là, aller au Muséum d'histoire naturelle.

Là, c'est son domaine ! Et je tiens à lui exprimer l'admiration et la reconnaissance de tout visiteur pour l'installation de ce musée ! Souvent, trop souvent, les musées sont des amas, sans ordre, de pièces intéressantes, mais sans aucune indication pour celui qui passe. Les catalogues ne sont qu'une énumération, les vitrines, une classification rébarbative ; si l'on désire s'instruire, sans prétendre descendre dans les arcanes archéologiques, on ne peut ! Le musée du Louvre en est un des plus frappants exemples ! Rien, absolument rien pour l'instruction du visiteur. Pas une notice sur les tableaux, pas une explication sur les vitrines, à part quelques écriteaux d'un laconisme jaloux et prétentieux.

C'est au point que, dans la galerie égyptienne, où l'on pouvait lire, il y a quelques années, une traduction du papyrus royal, elle en a été retirée, on ne sait pourquoi. A Toulouse, le Musée d'histoire naturelle est un livre ouvert. Sur les vitrines, dans des cadres pivotants, sont toutes les explications, théories ou hypothèses. La collection est classée depuis les silex éclatés, présentant l'apparence d'avoir été travaillés par le feu, jusqu'aux silex des pierres à fusil, avec, en regard, les vitrines verticales où la science ethnographique explique la concordance entre les objets de la préhistoire et l'utilisation actuelle chez les peuplades reculées.

Nous n'avons pas besoin de chercher à nous instruire nous mêmes, M. Cartailhac étant là et nous donnant les explications les plus circonstanciées.

Mais n'y fut-il pas, son musée est tout de même un enseignement des plus clairs et des plus pratiques, au lieu de se renfermer, comme tant d'autres, dans ce mutisme méprisant, qui semble vouloir faire de l'archéologie une espèce de langue sacrée, accessible aux seuls initiés.

Après la visite du Muséum, nous allâmes rejoindre nos camarades à l'Hôtel d'Assezat, lieu de réunion des Académies, où M. Cartailhac est encore chez lui. Il nous fit, tour à tour, visiter les salons, la bibliothèque, et les étages supérieurs affectés à l'Académie des Jeux Floraux. Il nous fit monter sur la « Mirande » plate-forme au sommet de la tour de l'escalier, qui servait aux dames du XVII<sup>e</sup> siècle à prendre le frais, pendant la soirée, sans être obligées de sortir de leur maison. A cette époque, on n'était jamais sûr d'y rentrer, si l'on s'aventurait hors de l'huis, passé la véprée !

Et, pour comble de grâce, M. Cartailhac offre, aux dames d'aujourd'hui,

d'hui, une médaille de Clémence Isaure, en nous expliquant, du reste, comment et pourquoi elle n'a jamais existé !

Après cette matinée bien occupée, on rentra déjeuner au Grand Hôtel où, à deux heures précises, M. Cartailhac, infatigable, vient nous reprendre pour nous mener au Grand Musée. Il nous y fait admirer la merveilleuse série des fouilles de la villa romaine, découverte à Martres Tolosane, les belles salles de peinture, le cloître, le musée lapidaire, tout en expliquant, commentant, analysant tout, avec le savoir le plus profond et le goût le plus affiné.

Ensuite, la troupe se rendit à Saint-Sernin, puis au Musée Saint-Raymond où les conférences en une minute continuèrent, instructives et imagées. De là, on alla aux Jacobins, masse de brique du xiv<sup>e</sup> siècle comparable à celle d'Albi, mais présentant une double nef séparée par des piliers de quatre-vingt-dix pieds de haut, et l'on termina la promenade par le Capitole, la porte d'Henry IV, le donjon et la salle des illustres où chacun exprima son goût différent sur les peintures des maîtres toulousains contemporains. Tout au fond, est la magnifique toile de Benjamin Constant, l'entrée du pape Urbain II à Toulouse, sous les traits authentiques de... Chauchard !! le Leyguo-philantrope.

Encore un coup d'œil à la cour intérieure du Lycée, ravissant spécimen d'architecture civile du xv<sup>e</sup> siècle, et M. Cartailhac nous quitte avec simplicité, cherchant à échapper à nos remerciements, et paraissant encore plus heureux de nous avoir dirigés que nous de l'avoir suivi !

Le soir, on revient dîner au Grand Hôtel. Après, ce fut l'inévitable Albrighi, puis on alla à Apollo voir une pièce dont l'ineptie n'avait d'égale que la longueur inutile.

O Toulouse du xiv<sup>e</sup> siècle, que tu es loin !

---

Et je termine ici le véridique compte rendu, exact comme un cinématographe, de ces huit jours, la grande semaine du Club, où dix-sept voitures firent plus de trois cents lieues sans un seul accroc, où cinquante personnes franchirent cet espace sans un moment d'ennui, où sept départements et une province espagnole nous accueillirent en nous faisant fête, ce qui prouve qu'avec de la bonne camaraderie, la volonté de se distraire, sous l'autorité respectée d'un Président, aimé de tous, on peut faire trêve à bien des petits tracassants de l'existence, et faire œuvre utile, car c'en est une que d'enseigner, par l'exemple, à tant qui l'ignorent, l'art d'occuper les vacances et de ne pas confondre le repos avec l'oisiveté. Ceux qui nous ont vu passer, ont entendu les bourrasques de nos agapes, nous ont frôlés, visitant en cohorte Albi, Saint-Ferréol, Carcassonne, Alet, Niaux, Toulouse, attentifs aux harmonies de l'orgue de Sainte-Cécile, comme à la parole du Marquis de Fayolle et de M. Emile Cartailhac,

ont dû, plus d'une fois, envier notre gaieté de certaines heures, comme notre sérieux à d'autres moments, et, depuis, croyez bien qu'eux aussi, « ils le disent !! »

6 Août 1909.

F. DE LA TOMBELLE.

## TABLE DES POÉSIES

---

	Pages
PRÉLUDE (En país de la Lengo d'Oc) .....	3
CHEVALERIE (Le Château de Najac).....	11
SONNET (Languedoc).....	13
LA DESTINÉE DES PIERRES (Le Sidobre).....	24
PARCELLE D'EAU (Le Bassin de Saint-Ferréol).....	27
ODE AUX PLATANES (Les Allées de Carcassonne).....	33
RONDEL MACABRE (Les ruines d'Alet).....	35
BIENVENUE (Ode à la Cerdagne).....	53
LA SOURCE CHAUDE (Ax-les-Thermes).....	60
PRÉHISTOIRE (La Grotte de Niaux).....	65
SONNERIE (Le Clairon de Poumeau).....	74

IMP-RONTEIX  
PÉRIGUEUX